HAL
open science

La ville 24h/24

Luc Gwiazdzinski

To cite this version:

Luc Gwiazdzinski. La ville 24h/24 : Regards croisés sur la société en continu. Luc Gwiazdzinski. Edition de l'Aube, 255 p., 2003. halshs-01522372

HAL Id: halshs-01522372

https://shs.hal.science/halshs-01522372

Submitted on 26 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

" Le temps ne pourra plus longtemps être considéré comme un territoire à conquérir. Nous arrivons à la frontière et il n'y a presque plus rien à conquérir. Ce que nous faisons la nuit est de plus en plus semblable à ce que nous faisons le jour, une extension de l'empire des loisirs. Si nous courons après le temps, nous allons toujours en vouloir plus. Nous devons inventer une nouvelle approche du temps, pas un temps traditionnel que nous pouvons seulement dépenser ou sauver. [Pour cela] nous devons d'abord reconnaître chaque individu comme une personne et non comme une statistique. Les neuf mois qu'il faut pour qu'un bébé naisse sont différents des neuf mois de service militaire. Deux vies de soixante-dix ans pèsent différemment selon l'objectif que l'on veut atteindre. De la même façon qu'un kilo de tomates et un kilo de truffe ne peuvent être mesurés avec la même échelle. Mon temps et votre temps ne sont pas identiques.

La liberté d'utiliser notre temps comme nous le souhaitons n'est pas le signal de la fin de l'Histoire mais plutôt son début. À chacun de découvrir ce qu'il doit faire avec le temps. Cet ouvrage nous oblige à chausser de nouvelles lunettes pour regarder la ville et le monde. "

Theodore Zeldin

Luc Gwiazdzinski, géographe, est directeur de la Maison du temps et de la mobilité de Belfort, enseignant-chercheur (université de technologie de Belfort-Montbéliard) et membre du groupe de prospective Temps et territoires de la Datar. Il s'associe ici les contributions de B. Aghina, D. Asseo, D. Cobbold, C. Ellena, G. Y. Federmann, J. Gaber, P. Gruer, M. Halliez, P. Kremer, M. Mareggi, M.-P. Martinet, B. Millet, J.-L. Nahel, A. Perraut-Soliveres, M. Planat, P. W. Prado Jr, G. Rabin, C. Régnier, X. Schramm, B. Stiegler, É. Terrier, N. Wasiutek, Paul X.

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Premier ministre
DATAR
Diffusion Seuil

LA VILLE 24 HEURES SUR 24
Dirigé par Luc Gwiazdzinski
18 € / éditions de l'aube

9 782876 788435

LUC GWIAZDZINSKI

LA VILLE 24 HEURES SUR 24

datar / éditions de l'aube

bibliothèque des territoires

LUC
GWIAZDZINSKI

LA VILLE 24 HEURES SUR 24

l'aube
datar

La ville 24 heures sur 24

Regards croisés sur la société en continu

Sous la direction de Luc Gwiazdzinski

Préface de Theodore Zeldin
Postface de Xavier Emmanuelli

éditions de l'aube
datar

Les points de vue exprimés dans cet ouvrage n'engagent que leurs auteurs.

Préface
Digérer le temps

La guerre est finie. Le temps ne pourra plus longtemps être considéré en termes militaires comme un territoire à conquérir. Nous arrivons à la frontière et il n'y a presque plus rien à conquérir. Ce que nous faisons la nuit est de plus en plus semblable à ce que nous faisons le jour, une extension de l'empire des loisirs.

Si nous courons après le temps, nous allons toujours en vouloir plus, nous gavant de sucreries, même si elles nous font vomir. Nous devons inventer une nouvelle approche du temps, pas un temps traditionnel que nous pouvons seulement dépenser ou sauver. Nous devons transformer le temps en nourriture et apprendre à le cuisiner et à le digérer. Si nous n'avons pas le temps de réfléchir, nos expériences n'auront pas de sens. C'est pendant le sommeil que nous digérons ce que nous avons fait durant la journée. Il faut réfléchir le soir pour récolter ses pensées le matin.

Nous devons laisser le temps faire ce qu'on a fait avec les éléments. Le monde médiéval était composé de quatre éléments, la terre, l'air, le feu et l'eau, exactement comme le temps était composé de la nuit et du jour. Aujourd'hui nous devons nous appliquer à penser la complexité et à découvrir la diversité du temps, sa polychronie. Chaque individu est unique, chaque événement influence notre raisonnement et tout ce qui se passe autour de nous produit un résultat différent sur chacun des six milliards d'habitants de la planète.

Pour découvrir toutes les nuances du temps, nous devons d'abord reconnaître chaque individu comme une personne et non comme une statistique. Nous devons mieux comprendre la valeur que chacun accorde à chaque moment, c'est-à-dire inventer une alternative à l'approche quantitative utilisée habituellement.

Les neuf mois qu'il faut pour qu'un bébé naisse sont différents des neuf mois de service militaire. Deux vies de soixante-dix ans pèsent différemment selon l'objectif que l'on veut atteindre. De la même façon qu'un kilo de tomates et un kilo de truffes ne peuvent être mesurés avec la même échelle. Mon temps et votre temps ne sont pas identiques. Quand la majorité des médecins perdent leur santé en soignant les autres, nous devons nous demander dans quelle impasse nous sommes arrivés. Nous devons découvrir comment changer la notion du temps en dépassant la seule notion de coût. La division de la vie en éducation, travail et retraite n'est pas adaptée. Plus longtemps nous vivons, plus le temps nous indique combien de rencontres et de choses on n'a pas pu faire.

La liberté d'utiliser notre temps comme nous le souhaitons n'est pas le signal de la fin de l'Histoire mais plutôt son début. On ne doit plus passer sa vie en imitant les autres. C'est à chacun de nous de découvrir ce qu'il doit faire avec le temps. Cet ouvrage nous oblige à chausser de nouvelles lunettes pour regarder la ville et le monde.

Theodore Zeldin,
historien anglais,
président du Oxford Museum

Avant-propos

Asseyez-vous, j'ai tout votre temps.
Pierre Daninos

Mes remerciements vont à celles et ceux qui ont accepté – souvent dans l'urgence – d'apporter ici leur contribution. Ce livre est leur ouvrage, celui du groupe de chercheurs du grand Est qui se réunit tous les mois à la Maison du temps et de la mobilité de Belfort pour explorer le temps, celui des – déjà – vieux compagnons de route du développement et de l'aménagement du territoire, celui de nouveaux amis de France et d'ailleurs qui ont répondu présent. À toutes et à tous merci.

La diversité de leurs origines et de leurs parcours est une illustration de l'extraordinaire richesse des rencontres et des échanges possibles quand on a la chance d'exercer un métier aussi passionnant que le mien. Que celles et ceux qui m'ont permis ce grand écart permanent à l'articulation entre l'action et la réflexion, le développement économique local et l'université, en soient remerciés.

J'aimerais associer à ces remerciements celles et ceux qui depuis longtemps acceptent d'échanger sur ces questions, tout particulièrement les professeurs Colette Cauvin et Henri Reymond ainsi que les membres de l'association Tempo qui réunit les professionnels français engagés sur les questions temporelles, notamment Anne Monomakhoff en Gironde, Dominique Royoux à Poitiers, Jean-Claude Vidal et Pascal Aubert à Saint-Denis.

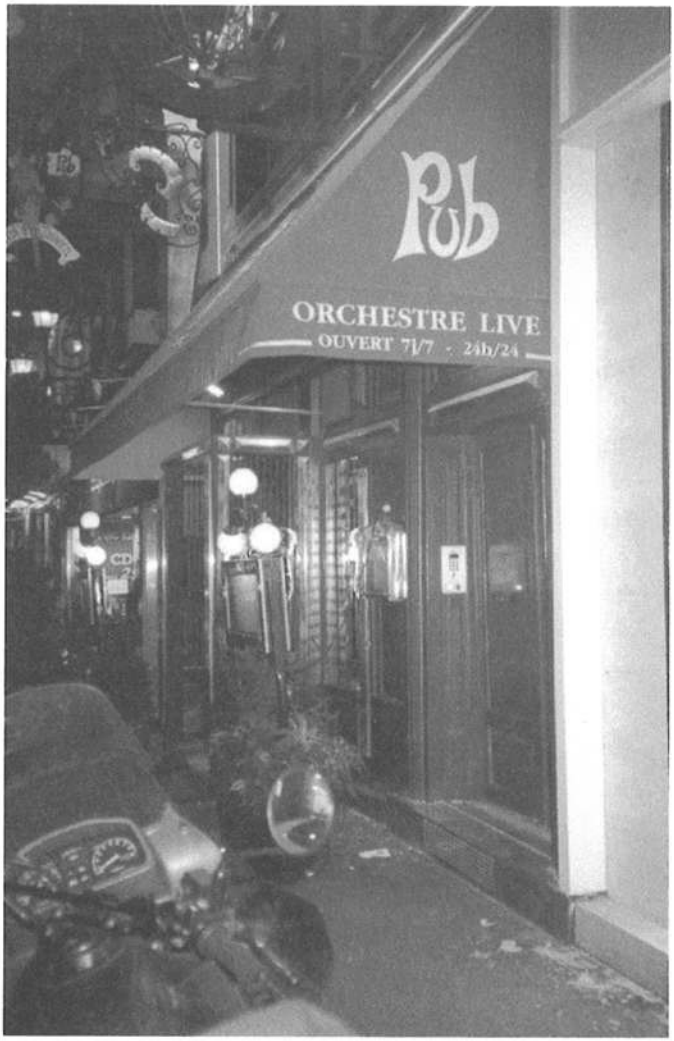
Cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour sans le soutien de la Délégation à l'aménagement du territoire, de son délégué Jean-Louis Guigou, et de Priscilla De Roo, chargée de mission, qui m'a encouragé à mener à bien ce projet. Merci également à Gilles Rabin et Michel Fréring qui ont accepté de relire le manuscrit et à Isabelle Wardega qui a traduit de l'italien le texte de Marco Mareggi.

Mes remerciements vont également à Christian Proust, président du conseil général du territoire de Belfort qui, avant beaucoup d'aures, a cru à l'approche temporelle. Au moment où la thématique sort de la clandestinité des laboratoires et des groupes de prospective pour faire les grands titres de la presse nationale, alors que cette approche passe tout juste du statut de gadget à celui de politique nationale, cette clairvoyance et ce courage devaient être signalés. Son engagement et, derrière lui, celui de l'Assemblée départementale ont permis qu'au-delà des réflexions et des recherches universitaires, s'engage dans le territoire de Belfort et sur l'aire urbaine Belfort-Montbéliard un nouveau processus d'innovation sociale autour de la Maison du temps et de la mobilité et de son président Jean-Jacques Payan.

À ma famille et mes amis, enfin, qui savent mes difficultés à gérer le temps. À Georges Rinkel, boulanger, qui, une nuit d'hiver 1966, a su bousculer son emploi du temps…

L. G.

Introduction
Penser la ville, panser le temps



Pub à Paris.

... Excusez-moi, je suis un peu essoufflé !
Je viens de traverser une ville où tout le monde courait...
Raymond Devos

Les horaires et les calendriers d'activité des hommes battent le rythme de nos agglomérations, règlent l'occupation de l'espace et dessinent les limites de nos territoires vécus, maîtrisés ou aliénés. Cette dimension temporelle constitue un aspect essentiel de la dynamique des villes, qui a longtemps été négligé par les chercheurs, les édiles et les techniciens.

Des villes et des temps

La ville n'est pas une entité unidimensionnelle et figée. Elle évolue dans le temps et dans l'espace selon des rythmes quotidiens, hebdomadaires, mensuels, saisonniers, séculaires, et s'adapte également aux événements et aux accidents. Si la matérialité urbaine, cette carapace artificielle de l'homme constituée par les bâtiments, se transforme lentement, des populations s'y succèdent selon des rythmes et des temporalités diverses souvent difficiles à articuler. Certains espaces s'animent, d'autres s'éteignent, certains se vident alors que d'autres s'emplissent, certains ouvrent alors que d'autres fonctionnent en continu. Dans la même journée, les villes attirent puis expulsent les hommes et les femmes venus pour leur travail, leurs études, leurs achats ou leurs loisirs [Gwiazdzinski, 1996]. À l'échelle hebdomadaire, le calme dominical fait souvent regretter l'animation des jours de semaine mais permet aussi de récupérer des « fièvres du samedi soir ». En juin, les touristes qui envahissent certains lieux annoncent la période estivale pendant laquelle de nombreux habitants auront déserté la ville. Peu de personnes échappent à la frénésie d'achats de la rentrée. En fin d'année, nombreux sont ceux qui ouvrent des

yeux d'enfants vers les illuminations de Noël des centres-villes. Les jours froids d'hiver, les rues désertes contrastent avec le souvenir rassurant de la foule qui s'agglutine sur les terrasses dès les premiers rayons de soleil du printemps. On rit parfois des photos jaunies de notre enfance qui nous rappellent que les modes évoluent et que même les plus grands bâtiments ne sont pas éternels. Au détour d'un livre d'histoire, les ruines d'une cité jadis prospère prouvent que le temps a parfois raison de l'existence même des plus grandes villes.

Nouveaux rythmes

Nous ne sommes peut-être pas toujours conscients des bouleversements subis par nos emplois du temps. Depuis peu, la révolution silencieuse s'accélère. Nos rythmes de vie évoluent rapidement sous l'effet de l'individualisation des comportements, de la tertiarisation de l'économie, de la diminution du temps de travail, de la synchronisation des activités à l'échelle planétaire, des nouvelles technologies qui donnent l'illusion d'ubiquité et de l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et sans effort.

Il y a de moins en moins d'occasions de pause dans la course permanente qui grignote la sieste, les repas ou la nuit. TGV, restauration rapide ou internet: tout est bon pour aller plus vite. Dans une logique de compétition internationale accrue, les entreprises optimisent des outils de production qui fonctionnent de plus en plus en continu. Dans le monde, il y a toujours une place boursière ouverte et une entreprise qui produit. Le « temps continu » des réseaux s'est imposé pour les flux de biens et services, les marchés financiers ou la recherche. Grâce aux technologies de l'information, on assiste à l'émergence d'un vaste système de « juste-à-temps planétaire ». Dans les services, le 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, longtemps discriminant, a tendance à se banaliser, symbole d'une société urbaine qui, à travers la lumière et les technologies d'information et de communication, s'est techniquement affranchie des rythmes de la nature. Par définition, la ville globale [Sassen, 1991] ne dort pas et ne s'arrête jamais.

Nouvelles tensions

Les nouveaux rythmes de travail, la diversification des modes de vie, le développement du temps en continu des réseaux mondiaux, du *juste-à-temps 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, 365 jours sur 365,* contribuent à dessiner les contours d'une nouvelle société urbaine ou d'une cité globale en continu de moins en moins en phase avec les rythmes de la ville traditionnelle et de dame Nature. Ce « temps-monde », cadre mental de plus en plus partagé, crée de nouvelles obligations, offre de nouvelles opportunités et met sous tension nos organisations, nos villes et nos vies. Unifiés par l'information, les hommes n'ont pourtant jamais vécu des temporalités aussi disloquées, hétéroclites, inconciliables. Le fonctionnement de la cité et des territoires est de plus en plus inadapté à cette évolution. Nous vivons dans les mêmes villes, nous habitons les mêmes appartements, nous travaillons dans les mêmes entreprises, nous faisons partie des mêmes familles et nous nous croisons à peine faute d'avoir les mêmes horaires. En l'absence de temps communs de repas, ou de travail, des objets comme le congélateur, le magnétoscope, le micro-ondes ou le téléphone portable permettent à chacun d'entre nous d'organiser sa propre vie à son rythme, de moins en moins en harmonie avec celui des autres. Face à cet éclatement des temps, seule la multiplication d'événements réguliers ou non, de concerts, manifestations sportives ou festivals permet à tout ou partie d'une ville de se retrouver et de maintenir une illusion de lien social.

La demande éclate et se diversifie alors que l'offre urbaine, les administrations, les commerces, les services et les transports restent encore dans une large mesure structurés en fonction de rythmes traditionnels. Confrontés à cette désynchronisation, nos emplois du temps craquent et nous sommes sous tension, zappant en permanence d'un quartier de la « ville éclatée » à un autre, arbitrant entre nos casquettes de consommateurs, salariés, parents et citoyens. Dès le matin, une véritable course contre la montre s'engage pour la plupart d'entre nous : déposer les enfants à la crèche ou à l'école, se rendre à son travail, faire ses courses, effectuer des démarches administratives. Chacun jongle avec le temps entre sa vie professionnelle, familiale et sociale, son travail et ses

obligations quotidiennes. Dans l'urgence et le stress, nous nous heurtons aux horaires encore peu adaptés de la vie collective, des administrations, des commerces ou des services.

Dans de nombreuses villes, les conflits se multiplient entre les individus, groupes, territoires ou quartiers de la ville qui ne vivent plus au même rythme. Le temps international et continu des flux et des réseaux entre en conflit avec le temps local et circadien de nos agglomérations et le temps physiologique de nos organismes. « La ville qui dort, la ville qui travaille et la ville qui s'amuse » [Gwiazdzinski, 1998] ne font pas bon ménage et chacun devient schizophrène : le « consommateur » voudrait pouvoir profiter de la ville en continu alors que le salarié préférerait éviter de travailler en horaires atypiques. En Europe et dans de nombreuses agglomérations françaises, les horaires d'ouverture de certains services (commerces, transports) s'élargissent pour répondre à la demande d'une partie de la population qui a changé de rythme selon une logique libérale ou d'accessibilité aux services publics. La nuit, le dimanche, le week-end sont de moins en moins des temps de repos complet mais l'occasion d'événements festifs éphémères : festivals, fêtes folkloriques, nuits thématiques. Les nuits de nos cités ne ressemblent pas encore à New York mais on ne peut plus toujours dire que nos « villes baillent *night* » [Gwiazdzinski, 1997]. Peu à peu, la figure idéale de « la ville à la carte » émerge : chacun exige de pouvoir sans contrainte opérer des arbitrages temporels permanents dans ses modes de déplacements ou de consommations de biens et de services.

Un éclairage nécessaire

Cet ouvrage propose quelques éléments d'analyse, face à ces mutations, aux difficultés d'organisation individuelles ou collectives qu'elles provoquent et aux conflits qui en résultent pour nos organisations, nos emplois du temps et nos organismes. Décideurs ou simples citoyens soumis à ces tensions et arbitrage permanents, consommateurs ou producteurs, nous sommes tous concernés.

Afin de rendre compte de la complexité de la question, nous avons choisi de privilégier une approche plurielle et de diversifier

les angles d'approche et les regards. Les scientifiques, les praticiens et les citoyens interpellés analysent le phénomène, mesurent les évolutions, s'interrogent sur les conséquences et les risques individuels et collectifs et esquissent parfois des scénarios toujours favorables au maintien d'une bonne qualité de la vie partout et pour tous. Plus largement, leurs contributions éclairent les nouveaux rapports que la société urbaine entretient avec le temps.

L'ouvrage comporte deux grandes parties. La première explore quelques mutations qui affectent les rythmes de nos vies et de nos villes, met en évidence les tensions qui apparaissent, identifie les résistances et les limites et esquisse quelques figures actuelles de la ville en continu. Des extraits de témoignages recueillis lors d'entretiens ou glanés dans des situations de la vie courante témoignent de l'actualité et de la prégnance de ces transformations, et de la façon dont accélération, urgence ou continuité sont vécues par chacune et chacun d'entre nous.

Dans la seconde partie, des chercheurs et des praticiens venus de tous horizons explorent avec nous la ville et la notion de continuité. Physiciens, biologistes, philosophes, architectes, urbanistes, économistes, anthropologues, démographes, informaticiens, politiques et professionnels de la santé, de la sécurité, du journalisme, de la famille, du goût, de la musique ou du développement exposent leur approche. Le temps et l'espace, la continuité et la ville ne sont pas appréhendés de la même façon selon que l'on soit chercheur, enseignant, entrepreneur, journaliste, technicien, enfant ou personne âgée. Le temps objectivé – et un peu déshumanisé du physicien – n'a rien à voir avec l'approche de l'anthropologue qui convoque la cosmogonie. Le temps du projet du développeur local n'est pas celui, plus poétique, du chef d'orchestre. Le vécu de l'infirmière complète celui du policier. La ville de l'architecte n'est pas celle de l'opérateur de transport. L'œnologue, le « nez » et le musicien apportent de l'épaisseur, du goût, des odeurs et des bruits au paysage urbain du vidéaste. Les échelles spatiales d'intervention de l'humanitaire et les horizons temporels du démographe ne sont pas toujours ceux du politique ou de la famille. Le rapport au temps de l'économiste n'est pas celui du médecin ou du psychanalyste. Les réponses ou tentatives de régulations apportées par les sociétés de transport suisses ou les urbanistes italiens ne

sont pas toujours transposables ailleurs. C'est cette diversité que nous avons souhaité privilégier, à l'image de la vie et de la ville.

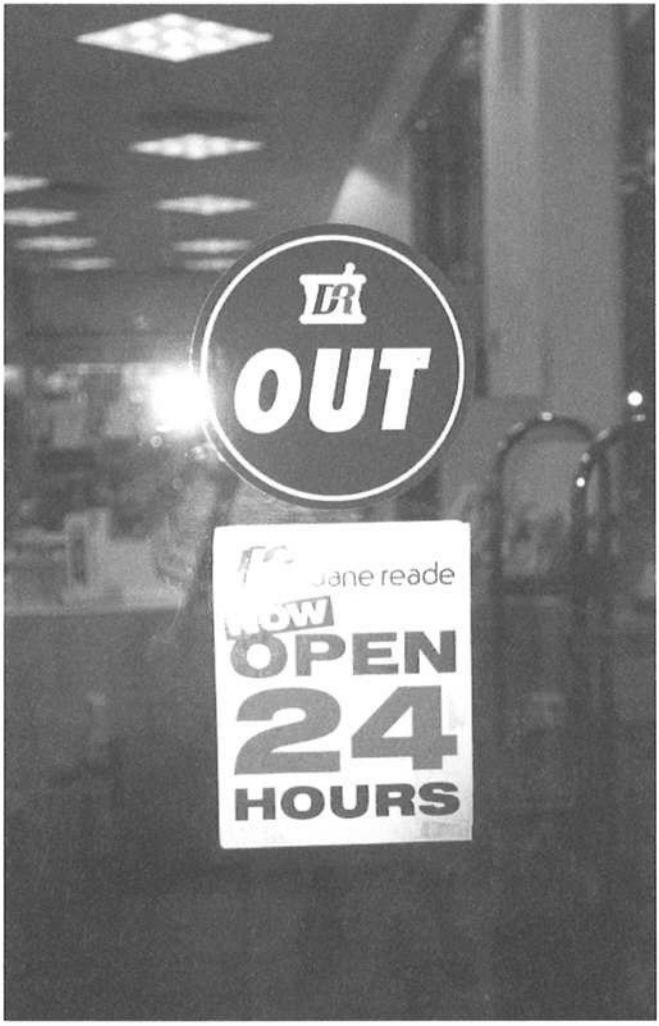
Cet essai n'apporte pas de réponse définitive mais propose une approche systémique qui permet d'accepter la complexité en dépassant les discours caricaturaux. Toutes et tous questionnent à leur façon les conséquences physiques, spatiales, sociales ou économiques du changement de rythme. Face aux temps en continu de l'entreprise et des réseaux et à la dictature de l'urgence, la priorité semble donnée à la recherche d'une meilleure maîtrise et conciliation de nos temps de vie familiale, professionnelle, sociale et citoyenne. Il ne s'agit pas, sous prétexte de rentabilité économique, de rogner sur tous les moments qui participent à la cohésion de notre société: les repas, les week-ends, la nuit ou les vacances. Les territoires comme notre organisme ont besoin de moments de pause, de contretemps, d'instants pendant lesquels le temps n'a plus de valeur monétaire, pendant lesquels le temps a toutes les valeurs: échange, rencontre. L'engouement actuel des Français pour les loisirs lents (yoga, marche...) ou le succès des ouvrages qui invitent à la jouissance du temps et des lieux témoignent d'une volonté de marquer une pause, de prendre son temps.

Ces regards croisés invitent au débat citoyen et obligent à imaginer de nouveaux outils d'analyse, de négociation et de régulation pour vivre ensemble dans une nouvelle « cité à la carte ». À nous tous de poser et d'imposer ce débat sur la ville en continu tant au niveau national que local, dans nos organisations comme dans nos familles. À chacun d'entre nous d'affiner encore les enjeux et de réfléchir pour savoir si le jeu en vaut la chandelle.

En occultant le débat sur la ville en continu, nous prendrions le risque de laisser des décisions isolées aboutir à de nouveaux déséquilibres, et à de nouvelles inégalités entre territoires, individus et sexes. C'est en l'ouvrant à un large débat public et non en renvoyant la question à la sphère privée que l'on peut espérer défendre les catégories les plus défavorisées, renforcer l'égalité, conforter la cohésion sociale pour définir les contours d'une nouvelle écologie du temps.

L. Gwiazdzinski

Première partie
LES TEMPS CHANGENT



Magasin à New York.

Vers une nouvelle société urbaine

Luc Gwiazdzinski

Si tu dors, t'es mort.
Devise d'un club de vacances au Sénégal

Selon la Genèse, l'obscurité a précédé le jour. Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière "jour" et les ténèbres "nuit". Il y eut un soir et il y eut un matin. » Cette alternance jour-nuit, veille-sommeil, essentielle pour l'homme, a fondé un rythme social fondamental, la succession des jours du calendrier. Elle structure encore nos vies et nos villes mais pourrait être remise en question par le développement du temps en continu des réseaux mondiaux, du juste-à-temps 24 heures 24, 7 jours sur 7, 365 jours sur 365. Ce mouvement contribuerait à dessiner les contours d'une nouvelle société urbaine ou d'une cité globale de moins en moins en phase avec les rythmes de dame Nature. Le continuum spatial d'une ville « sans lieu ni bornes » [Webber, 1964] se doublerait-il d'un continuum temporel?

La vie des hommes a longtemps été rythmée par le déroulement répétitif des jours du lever du soleil à la tombée de la nuit. Les activités humaines ont été marquées par la succession des saisons et des variations climatiques. Vulnérable au temps physique, au froid et à la pluie, cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'Homme a profondément transformé son environnement en fonction de ses besoins au fur et à mesure des évolutions techniques, passant progressivement d'une économie de cueillette à l'agriculture puis à l'industrie en anthropisant le système-monde. Les nomades sont devenus sédentaires; les sédentaires se sont rassemblés en masses de plus en plus nombreuses.

Les maisons se sont entassées et élevées vers le ciel. Au cours des siècles, l'homme a façonné son environnement et son mode de vie en jouant sur trois éléments principaux: les opportunités spatiales, le surplus économique dégagé par ses activités successives et le temps disponible. C'est cette dernière dimension temporelle qui devient centrale dans l'émergence d'une nouvelle société urbaine.

Un environnement artificiel

Eugène Minkowski [1974] rappelait qu'à travers les découvertes techniques, l'homme cherchait sans cesse à vaincre l'espace et le temps. Ce faisant, il s'est construit une coquille matérielle, « la ville », qui étend son emprise sur la terre. L'avenir de l'humanité semble devoir se confondre avec celui de la ville: elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre, avait pronostiqué Georges Perec [1974]. Disparaîtra-t-elle ou bien le monde entier ne deviendra-t-il pas un vaste ensemble urbanisé, ce qui serait pour la ville une autre façon de disparaître [Lewis Mumford, 1961]? Une chose est sûre, nous basculons petit à petit dans un autre temps, celui de la société urbaine avec ses formes, ses rythmes et ses modes de vie propres.

La ville s'étale, s'élève et s'enfonce à la fois. Lorgnant vers les gratte-ciel de Manhattan, il n'est guère d'agglomération qui ait su résister à la tentation de la hauteur. Parallèlement à cette projection verticale, l'occupation de plus en plus profonde du sous-sol s'est répandue pour y faire passer réseaux techniques et communications – Paris et ses 150 kilomètres d'égouts – avant de socialiser ces profondeurs en y développant de véritables villes souterraines [Gwiazdzinski, 1991]. À Montréal, 32 kilomètres carrés de galeries, 1 200 magasins, des appartements, des bureaux, une piscine, un théâtre, une clinique, des médecins permettent à la population de vivre dans un environnement artificiel, totalement à l'abri des contraintes climatiques d'un hiver rigoureux et d'un été chaud et humide. Henri Reymond [1998] propose le concept d'« urbanisation transurfacique à synergie multistrates » pour qualifier le phénomène. On aboutit à une vision de l'environnement urbain proche du labyrinthe [Moles, Rohmer, 1978] défini par Abraham Moles, dans lequel l'individu se déplace selon des lignes fixées à

l'avance à la fois dans le temps (t) et dans l'espace (x, y, z); le champ de liberté prend de plus en plus la forme d'un couloir dans lequel la démarche est toujours normalisée, et où les déviations latérales sont de plus en plus anomiques. Plus un pays s'industrialise, s'urbanise, et plus les gens s'enferment dans les pièces de ce labyrinthe artificiel: nous passons aujourd'hui près de 90 % de notre vie à l'intérieur.

Une fois l'espace transformé, il restait à l'Homme une dernière dimension du labyrinthe à explorer, une dernière frontière – au sens américain du terme – à coloniser: le temps.

Le temps mondial et continu des réseaux

Le rythme de nos vies est depuis longtemps régi par l'horloge. « Vous avez l'heure, nous avons le temps », sourient nos amis africains. La montre est à ce point devenue partie intégrante de nous-mêmes que nous l'oublions pour dormir. Au cours des siècles, des temps mécaniques successifs ont reflété les exigences techniques et économiques des activités dominantes. Après le temps de l'Église se sont succédé le temps des marchands, à la fin du Moyen Âge, le temps des chemins de fer, au XIXe siècle, et plus récemment celui des pointeuses à l'entrée des usines. La sirène a succédé aux cloches pour rythmer les journées.

La société industrielle a imposé son propre temps qui pèse plus fortement sur le rythme quotidien des individus que ne le faisait l'alternance naturelle du jour et de la nuit ou le rythme des saisons sur le mode de vie des civilisations agraires du passé. L'industrie ignore les temps morts du jour et de la nuit ou des saisons et peut produire de la lumière pendant la nuit, de la chaleur pendant l'hiver, de la glace en été et de nombreux autres avantages à ceux qui peuvent se les offrir.

Depuis quelque temps, les choses s'accélèrent encore ; le monde se referme autour de nous, dirait Milan Kundera [1986]. À l'évidence, les temps sont en train de changer rapidement, introduisant une fracture avec le passé, celui des temps modernes ou des temps industriels, au profit de temps nouveaux encore mal identifiés, résume Roger Sue [1994]. Les paroles prophétiques de Paul Valéry sonnent juste: « Le temps du monde fini commence…

Tout ce qui n'est pas purement physiologique dans l'homme aura changé, puisque nos ambitions, notre politique, nos guerres, nos mœurs, nos arts sont à présent soumis à un régime de substitution très rapide » [Valéry, 1945]. Avec l'accélération des rythmes de communication et l'instantanéité des informations, on assiste effectivement à un brouillage des références naturelles au temps et à l'espace. L'espace se rétrécit sur le village planétaire et le temps se contracte dans l'instant.

Toujours en quête de gains de productivité, l'économie semble tentée de maîtriser à son propre service le temps de l'homme en imposant son rythme et en s'immisçant dans la vie de la cité. De ce fait, nous subissons une désynchronisation de plus en plus forte entre nos temporalités propres, nos temporalités de travail et les temporalités traditionnelles de la société. Une nouvelle horloge se met en place: celle des réseaux et de leur temporalité en continu. C'est le temps technologique des portables et autres objets nomades. L'homme, qui a une anatomie dans le temps comme dans l'espace et qui reste soumis à des rythmes biologiques, doit s'adapter et adapter son environnement au nouveau régime temporel qu'il a lui-même créé. Avec la globalisation de l'économie, le développement des réseaux de communication en temps réel, l'activité ne s'arrête jamais et les horaires finissent par se caler sur ceux de nos partenaires étrangers. La mise en compétition des hommes, des systèmes et des territoires a changé d'échelle. Le temps, tout comme l'économie, tend à se mondialiser en un temps universel et général, le temps GMT et le temps atomique international.

Une branche spécialisée de l'industrie a même pour but de présenter des plaisirs et des expériences, des films et des jeux, des informations et des services religieux 24 heures sur 24 et 365 jours par an. Le « temps continu » caractérise les flux internationaux de biens et services, les marchés financiers et la recherche. Par définition, cette ville globale ne dort pas. Il y a toujours une place boursière, une industrie ou un laboratoire ouvert. On assiste à l'émergence d'un vaste système de « juste-à-temps » à l'échelle du monde [Dommergues, 1998]. Ce « temps-monde » met sous pression les individus, les familles, les organisations et les territoires en temps réel. Il crée de nouvelles obligations et offre de nouvelles opportunités. Les passionnés de tennis, de football et d'athlétisme,

ou les insomniaques, ont tous appris à jongler avec les fuseaux horaires pendant leurs longues nuits cathodiques unifiées.

Le règne de la vitesse et de l'immédiateté

Le XXe siècle aura été celui qui a le plus exalté la rapidité, comme le souligne Marinetti dans son *Manifeste du futurisme* [Scalia, 1961] : « La magnificence du monde s'enrichit d'une beauté nouvelle : la beauté de la rapidité. » Le temps est aussi et surtout devenu de l'argent : « L'avenir appartient aux entreprises qui savent éviter la perte d'heures précieuses pour augmenter la productivité et réduire les coûts » [Stalck, Hout, 1992]. Dans la vie professionnelle, le succès semble promis à ceux qui savent optimiser le temps, qui sont rapides dans leurs décisions et ponctuels devant les échéances. La technologie nous aiderait à gagner du temps, à l'image du TGV qui redessine les cartes de l'Europe en diminuant les temps de trajets. Le sèche-linge, le micro-ondes, le guichet bancaire automatique ou les nouveaux systèmes de guidage routier permettent de gagner du temps et, paraît-il, de l'argent. Même si nous nous éloignons du rythme effréné des années quatre-vingt, nous sommes encore entourés de gens affairés et stressés, les « infatigables », comme les appelle Pierre Sansot [1998]. Les enfants toujours connectés ont parfois des emplois du temps plus affolants que leurs parents [Carnets du temps, 2001]. Face au temps, la vitesse procure un sentiment de libération, de fuite qui nous dispense de la question du sens et du but du voyage et nous rend souvent incapables de penser le futur.

Alors que le temps de travail s'emballe dans la frénésie de produire et grignote sur la nuit, le temps libre est devenu un temps rempli d'obligations. C'est encore le temps de travail qui justifie, par opposition, le temps libre et lui donne sa valeur tant individuelle que collective. 42 % des chômeurs disent ne pas savoir quoi faire du temps libre forcé dont ils disposent, comme s'ils avaient un peu honte. Chez les cadres, les frontières traditionnelles entre travail et hors-travail deviennent plus floues : la performance des objets nomades se mue parfois en boulet.

En tout, l'immédiateté tend à devenir le référent unique : on veut tout, tout de suite, n'importe quel jour et à n'importe quelle

heure. L'offre s'adapte à une demande en temps réel : restauration rapide, services 24 heures ou une heure chrono, offre internet. Malgré leurs déclarations, 70 % des Français fréquentent occasionnellement les *fast-foods* et dans le tourisme, la part des voyages de dernière minute a fortement augmenté.

De la même façon, on veut tout être et tout réussir à la fois : mère, professionnelle, compagne, maîtresse de maison. À ce sujet, notre société aurait beaucoup à apprendre des acteurs et des comédiens qui changent si souvent de peau et savent tenir tant de rôles à la fois, nous conseille l'historien anglais Theodore Zeldin [2000]. Sous pression, soumis à cette idéologie de l'urgence et de l'emballement et face à tant de possibilités, nos emplois du temps craquent et nous avons sans cesse l'impression, éternels frustrés, de manquer quelque chose. L'attente n'est plus promesse ou perspective mais devient un retard irritant à la concrétisation d'une demande urgente [Laïdi, 2000].

Un éclatement des repères, des besoins, des comportements et des territoires

Les progrès considérables en matière de communication ont radicalement transformé notre relation au temps et à l'espace. Les technologies de l'information et de la communication donnent l'illusion d'ubiquité et de liberté en nous permettant d'être physiquement présents à un endroit et virtuellement à un autre, et en autorisant un ajustement permanent de notre comportement en fonction des envies et des opportunités. Elles nous font croire qu'il est possible de nous affranchir de l'espace et du temps et, à défaut d'assurer l'éternité, elles répondent à notre désir d'avoir plusieurs vies en une seule, plusieurs emplois, plusieurs familles, plusieurs maisons, ou plusieurs villes.

Zapping spatiotemporel

Le temps réel devient une nouvelle conception de l'espace. La télécommande télévisuelle, le clip vidéo, le *sampling* musical, le *compact disc*, la montre digitale ont, d'une certaine manière, cassé la linéarité du temps pour le fragmenter. Le zapping est devenu une pratique générale, voire une culture ou un nouveau mode d'organi-

sation de la pensée. La touche retour en arrière d'outils comme les magnétoscopes influence également notre perception du temps, remettant en cause sa linéarité et la réversibilité des événements. Les images de synthèse de plus en plus réalistes, parfois mélangées à des images d'archives, accentuent encore cette confusion entre passé et présent, virtuel et réel. Après la vitesse, la virtualisation de notre environnement devrait constituer la prochaine phase du processus d'artificialisation de la ville.

Nouveaux rapports homme-temps

Au-delà de l'impact de ces technologies, on assiste à une mutation rapide des rapports de l'homme avec le temps. Cette révolution silencieuse a des répercussions importantes sur les rythmes de la vie et de la ville à différentes échelles. Avec l'augmentation de l'espérance de vie, le découpage de notre existence entre formation, travail et retraite apparaît de plus en plus artificiel. L'allongement général de la scolarité prolonge la jeunesse. Par ailleurs, beaucoup de gens souhaitent pouvoir alterner les périodes d'apprentissage, de travail et de loisirs. La formation continue se développe et les congés sabbatiques font beaucoup rêver à défaut d'être encore très répandus. Au quotidien, beaucoup de gens aimeraient pouvoir faire leurs courses en soirée et le dimanche et bénéficier des services publics 7 jours sur 7. S'ils ne sont que 30 % à penser que l'élargissement des horaires d'ouverture le soir et le week-end leur permettrait de mieux organiser leur vie, le pourcentage passe à 54 % pour les heures d'ouverture des services publics à la pause du déjeuner, le soir et le samedi. Pendant l'année, chacun aimerait pouvoir choisir les dates de ses vacances et ne plus dépendre du calendrier scolaire ni en été, ni en fin de semaine.

Figure d'archipel

Cette évolution des besoins et des comportements est particulièrement visible dans les transports, où la mobilité hors travail croît et devient complexe, variée et aléatoire ; les Italiens parlent de mobilité « zigzagante » [Bonfiglioli, 1997]. Cette articulation du continu et du plus individuel fait que les mouvements de masse réguliers sont moins importants, plus browniens, plus diversifiés dans leur motif et dans leur nature de déplacement. Les déplacements domicile-travail

ne représentent plus qu'un quart des déplacements alors que les déplacements liés aux loisirs augmentent de 30 % [Insee-Inrets, 1982, 1994]. Les phénomènes de pointe s'étalent et les périodes de creux s'atténuent. On constate de plus en plus de trafic tous azimuts, toutes directions, tous motifs et toute la journée. L'espace de vie n'a jamais été aussi éclaté, tiraillé, voire aliéné [Frémont, 1976]. Les cadres classiques de la quotidienneté et de la citoyenneté ont éclaté. La spécialisation des espaces en zones de logement, d'achats, de loisirs, de formation ou de travail nous oblige à bouger, à nous déplacer de plus en plus loin, à « zapper les espaces », passant de l'un à l'autre par des tunnels, des « non-lieux » [Augé, 1992] qu'on n'investit pas affectivement. La cartographie de notre espace vécu ressemble plus à un archipel aux limites floues qu'à un « bassin de vie » idéal ou au quartier d'une ville. Cette complexification, ces changements d'habitudes entraîneront un accroissement de la demande de services et d'informations pour vivre et évoluer dans le labyrinthe urbain.

Paradoxe apparent

À la concomitance des espaces et des temps ont succédé un éclatement et une nouvelle temporalité. Étonnant paradoxe entre un temps unifié à l'échelle mondiale et la fragmentation des temporalités au niveau des individus: simplification globale et complexification locale. Ce paradoxe en rappelle un autre entre la mondialisation de l'économie et le développement des territoires [Kahn, Gwiazdzinski, 1994]. Ces paradoxes ne sont qu'apparents: dans un jeu dialectique, le binôme monde-proximité répond tout naturellement au binôme temps-urgence. La mondialisation économique met en cause les États-nations comme échelle pertinente du vivre-ensemble au profit de territoires de proximité. La mondialisation temporelle met en cause les temps et régimes temporels collectifs traditionnels par une accélération au profit d'autres temps individuels ou collectifs, aléatoires et éphémères.

Décalage

Le fonctionnement de la cité, des territoires, est de plus en plus inadapté à cette évolution. Nous vivons dans les mêmes villes, nous habitons les mêmes appartements, nous travaillons dans les

mêmes entreprises, nous faisons partie des mêmes familles et nous nous croisons à peine, faute d'avoir les mêmes horaires. En l'absence de temps communs de repas ou de travail, des objets comme le congélateur, le magnétoscope, le micro-ondes ou le téléphone portable permettent à chacun d'entre nous d'organiser sa propre vie à son rythme, de moins en moins en harmonie avec celui des autres. Face à cet éclatement des temps, seule la multiplication d'événements réguliers ou non, de concerts, manifestations sportives ou festivals, permet à tout ou partie d'une ville de se retrouver et de maintenir une illusion de lien social. La demande éclate et se diversifie alors que l'offre urbaine, les administrations, les commerces, les services et les transports restent encore, dans une large mesure, structurés en fonction de rythmes traditionnels. Il existe de larges plages de sous-emploi des équipements dues en grande partie à la spécialisation excessive des lieux, au statut de la propriété, aux systèmes d'assurances, à la rigidité dans la gestion du personnel, aux horaires et jours d'ouverture de moins en moins bien adaptés aux besoins des utilisateurs potentiels. La majorité des équipements scolaires sont fermés à partir de 17 heures, une journée et demie par semaine et seize semaines par an. Les musées, les bibliothèques n'ouvrent bien souvent que jusqu'à 18 heures, c'est-à-dire dans des plages du temps où la population n'est pas disponible. Les horaires d'ouverture des centres socioculturels, des crèches ou des services administratifs sont de moins en moins en phase avec la demande.

Vers une ville en continu temporel

Aux ordres de la technique et de l'économie, nous courons après le délai zéro et le *just-in-time*, gérant au mieux les plages et les créneaux, les temps forts et les creux. Nous nous laissons entraîner dans une chasse aux « temps morts ». « La philosophie du repos n'est pas une philosophie du tout repos » [Bachelard, 1950]. La pause de midi, la sieste, les grandes vacances et la nuit apparaissent de moins en moins comme des moments de répit dans cette société « chronophage ». Il est à craindre qu'elles n'échappent plus longtemps à l'accélération du temps, « un temps de plus en plus rentabilisé et de moins en moins vécu » [Sue, 1994]. Le *droit à la paresse*, de

Paul Lafargue, reste à imposer. Les contretemps, ces moments de ressourcement, apparemment non rentables, semblent en sursis.

Chasse aux « temps morts »

L'homme cherche à faire un maximum de choses en un minimum de temps et à optimiser les « temps morts » qui ne résistent pas aux pressions de la machine économique et aux besoins sans cesse renouvelés des consommateurs. « L'homme-présent » s'acharne à comprimer le temps, à en détruire les intervalles, dans l'intention d'échapper à la mort, résume Zaki Laïdi [2000]. Après avoir conquis l'espace faisant reculer les limites de l'œkoumène, l'homme, comme s'il avait horreur du vide, est parti à la conquête des derniers temps de répit à la manière d'un colon défrichant les ultimes espaces vierges d'Amazonie ou s'installant sur l'un des derniers fronts pionniers de la planète. Dans les pays développés, les temps morts non encore colonisés sont traqués, cernés avant peut-être d'être achevés.

La pause de midi est de plus en plus courte. Même la durée des repas d'affaires s'est raccourcie, passant de 2 heures 38 en 1975 à 1 heure 15 aujourd'hui. Les repas se prennent de moins en moins à heures fixes et ne constituent donc plus un temps différent où parents et enfants mangeaient ensemble. Les Français grignotent et, au total, près de trois repas sont pris à l'extérieur chaque semaine contre moins de deux en 1969.

Il y a longtemps déjà que la sieste a été assassinée, pour reprendre le titre d'un récent ouvrage de Philippe Delerm [2001].

Le week-end, autrefois période creuse, devient un moment d'activité intense, en particulier le samedi après-midi. Les Français sont de plus en plus nombreux à travailler le dimanche au moins occasionnellement: +40 % entre 1984 et 1993. Une grande majorité d'entre eux souhaitent que les commerces soient ouverts le dimanche [Sofres, 1999].

En été, seule la période du 15 juillet au 15 août résiste. À la mi-août, 25 % des Français sont en vacances [Mermet, 2001]. Désormais pourtant, on s'active jusqu'au 15 juillet et à partir du 15 août, les activités reprennent. On a assisté à un fractionnement des départs en vacances tout au long de l'année et la durée moyenne des séjours a diminué en été, passant de 14,4 nuitées à

12,1 en 1999. À Paris, la RATP note même une croissance du trafic estival depuis 1997 [Bailly, Heurgon, 2001].

De tous les phénomènes de « grignotage des temps morts », la conquête de la nuit est sans doute le plus spectaculaire. Discontinuité, temps des ténèbres et de l'obscurité symbolisée par le couvre-feu, l'arrêt de toute activité et la fermeture des portes de la cité, la nuit fut longtemps considérée comme le temps du repos social. Cet espace-temps longtemps en friche est aujourd'hui très convoité et progressivement, les activités humaines s'y déploient au-delà des fonctions traditionnelles de sécurité, de santé, d'approvisionnement ou de propreté de « la ville de garde », selon l'expression de François Ascher.

Les dernières barrières juridiques et culturelles qui s'opposaient à la conquête tombent. « Je me couche quand je veux », pouvait-on lire, à la une du magazine *Nova* d'avril 2001.

Pressions qui s'accentuent sur la nuit urbaine

Aujourd'hui, le front progresse et la pression s'accentue sur la nuit urbaine du point de vue temporel comme spatial.

L'industrie continue à imposer ses rythmes. Les entreprises industrielles fonctionnent en continu pour rentabiliser les équipements. Dans la plupart des secteurs, le travail de nuit se banalise. 22 % des hommes actifs travaillent habituellement ou occasionnellement la nuit. Leur nombre a augmenté depuis 1991, alors qu'il était resté stable entre 1984 et 1991 [Bue, Rougerie, 1999]. De plus en plus d'entreprises de services se mettent au « 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 ». Cette accessibilité permanente est devenue un argument publicitaire banal. Les centres d'appels ouverts en continu se multiplient, notamment dans les pays disposant de « cols blancs » à bon marché comme l'Inde.

Certaines entreprises tertiaires développent des projets sur un cycle de 24 heures en jouant sur leurs sites d'implantation répartis sur différents créneaux horaires. Ils organisent leurs tâches pour profiter au mieux du décalage: les ingénieurs de Marseille envoient leur dossier à ceux de New Dehli qui le transmettent à ceux de Seattle avant de se coucher. Ces projets « qui suivent le soleil » (*following the sun*) construisent un nouveau système de 3 x 8 planétaire.

Célébrant l'artificialisation du monde, la lumière a progressivement pris possession de l'espace urbain, gommant en partie l'obscurité menaçante de nos nuits et autorisant la poursuite des activités diurnes. La fonction de l'éclairage change progressivement, passant de la sécurité à l'agrément avec la mise en place de véritables « plans lumière » à l'exemple de Lyon. Les sons et lumières et les illuminations de bâtiments qui se multiplient sont autant d'atouts pour attirer investisseurs, cadres ou touristes. Le concept de « tourisme nocturne » fait même son apparition [Ébrard, 1998].

En Europe, les horaires d'été nous permettent de profiter plus longtemps de l'espace urbain. De nombreuses activités décalent leurs horaires vers le soir. Dans les magasins, les nocturnes commerciales sont de plus en plus nombreuses.

De fait, l'activité urbaine se prolonge plus tard en soirée et l'économie de la nuit se développe [Gwiazdzinski, 1998]. Conséquence : près de quatre personnes sur dix, en majorité des hommes, sortent le soir au moins une fois par semaine et 20 % ne le font jamais, contre 37 % en 1973 [enquête ministère de la Culture et de la Communication, 1997]. Cette proportion augmente avec la taille des communes et le niveau d'études mais décroît fortement avec l'âge. 40 % des Français disent faire la fête une à trois fois par mois et 10 %, une à plusieurs fois par semaine [Thalis, Ipsos, 2001]. Pour 48 % d'entre eux, la fête consiste à recevoir ses proches, à « rire, s'amuser, se défouler ».

Le couvre-feu médiatique est terminé : il y a quelque temps déjà que radios et télévisions fonctionnent en continu et, après le minitel, l'internet permet de surfer toute la nuit.

Partout dans le monde, la tendance générale est à une augmentation de la périodicité, de l'amplitude et de la fréquence des transports en soirée. On connaît bien New York où le métro circule toute la nuit mais il existe également un réseau spécial « noctambus » à Paris entre 1 heure 30 et 5 heures 30 du matin. Londres et Berlin ont aussi leur réseau de nuit comme Genève et Francfort. Partout, les expériences de quatrième réseau de nuit se multiplient, notamment en fin de semaine [Faivre, Pairis, 1998]. D'autres services s'adaptent. À Helsinki en Finlande mais également à Mulhouse, il existe des crèches ouvertes la nuit et de nom-

breux projets de gardes d'enfants en horaires atypiques fonctionnent ou sont à l'étude en France.

Partout, les « nuits spéciales » se multiplient et font recette: « nuit des étoiles filantes », « nuit des publivores »... À la campagne, les « marchés de nuit » et les « marches de nuit » remportent un franc succès. Les nouvelles fêtes qui s'imposent dans nos calendriers sont souvent nocturnes comme Halloween. Les succès des « nuits blanches » de Bruxelles et Paris en octobre 2002, de la « nuit des musées » à Munich, de la « nuit des arts » à Helsinki ou de la « fête des lumières » à Lyon et Turin, renforcent l'attraction nocturne.

Les soirées festives démarrent de plus en plus tard, au désespoir des patrons de discothèques. On fait la fête plus souvent et plus longtemps. La nuit s'étale et ses limites se font floues avec des *before* et des *after*. La nuit devient un argument de marketing: en février 2001, la sortie des aventures de *Harry Potter* a eu lieu à minuit.

L'offre de loisirs nocturnes se développe et la nuit est devenue un secteur économique à part entière avec ses bars, ses discothèques, ses casinos, ses bowlings, etc., pour un chiffre d'affaires de 1,5 à 1,8 milliard d'euros qui a doublé depuis le milieu des années quatre-vingt-dix [Association française des métiers de la nuit]. Parallèlement, les *raves* sauvages et gratuites se multiplient dans les villes et les campagnes, rassemblant jusqu'à 50 000 personnes comme à Carhaix en juillet 2001. Dans ces soirées, le livre culte de l'Américain Hackim Bey [1997], *Taz*, plaide pour les zones autonomes temporaires. On peut notamment y lire que « se battre pour le droit à la fête n'est pas une parodie de la lutte radicale mais une nouvelle manifestation de celle-ci ».

Certains territoires, comme Ibiza en Espagne, se sont spécialisés à l'échelle européenne dans la fête nocturne. En France, d'énormes discothèques comme le Macumba, à la frontière suisse, rassemblent plus de 5 000 personnes chaque soir de semaine, 9 000 le week-end et totalisent 800 000 entrées par an.

Les distributeurs automatiques se multiplient (banques, stations-service, cassettes, boissons, pain, repas) dans l'espace urbain et autorisent une pratique continue sans surcoût. Seul le tabac résiste encore en France, où l'on a tout de même vu apparaître des distributeurs automatiques de fleurs. Les magasins automatiques

(Casino, Sparr, Atout'heure, Ya too partoo) s'implantent dans un marché qui compte déjà plus de 500 000 automates [Chronos, 2001]. À Paris, les 6 magasins de Ya too partoo, qui proposent yaourts, sucre, café et autres produits de dépannage, réalisent 60 % de leur chiffre d'affaires entre 21 heures et l'aube.

La nuit, qui fut longtemps un espace protégé, doté de lois spécifiques, se banalise. Autrefois interdites, les perquisitions de nuit en matière de terrorisme sont autorisées depuis le 31 mars 1997 (loi 96-1235 du 30 décembre 1996, *JO* 1er janvier 1997). Dans la nouvelle loi sur la sécurité quotidienne, adoptée par le Parlement le 31 octobre 2001, le commissaire de police ou le commandant de la brigade de gendarmerie peut procéder, sur autorisation du juge des libertés et de la détention, à la saisie d'armes et de munitions entre 22 heures et 6 heures au domicile du détenteur. Depuis novembre 2000, le travail de nuit des femmes est légal. Grâce à des dérogations, leur nombre était déjà passé de 460 000 en 1991 à 580 000 en 1998. Plus anecdotique, la loi autorisant la chasse de nuit dans certains départements français va dans le même sens et dans de nombreux étangs privés, on pratique la pêche de nuit.

Même les rythmes biologiques semblent bouleversés. Depuis la guerre, le cycle de sommeil du citadin a subi un décalage d'environ deux heures. Aujourd'hui les Français s'endorment en moyenne à 23 heures au lieu de 21 heures il y a cinquante ans.

Outils pour tricher avec la fatigue et le temps

Cette conquête de la nuit est rendue possible par le développement de la lumière mais aussi par la consommation d'excitants comme le café, les cigarettes ou les vitamines. Grâce à l'utilisation de boissons énergétiques, les *energy drinks*, cocktails vitaminés censés permettre de faire le tour du cadran, d'excitants et de drogues, les soirées *raves* se poursuivent jusqu'à 10 heures le matin. La résistance des organismes est amplifiée par la consommation de drogue et tout particulièrement d'ecstasy. Par son mélange d'amphétamines et d'hallucinogènes, elle accroît le sentiment de hâte, coupe la faim et efface la fatigue.

Les outils de manipulation des rythmes naturels autorisant une désynchronisation, resynchronisation, se perfectionnent de jour en jour. On a découvert [Lambert, 1996] qu'il était possible de

piéger le cerveau en absorbant de la mélatonine. Les chronobiologistes ont établi un lien entre cette « hormone de la nuit » et la plus ou moins bonne tolérance aux contraintes du travail posté et du *jet-lag*. Dans ces conditions normales, différents signaux extérieurs, telles la lumière ou les contraintes de la vie sociale, permettent la resynchronisation de cette horloge biologique à l'échelle de 24 heures. Dans des conditions particulières (travail posté, *jet-lag*, changement d'horaire...), ces informations, qualifiées de marqueurs du temps, peuvent aboutir à une modification de phase des cycles endocriniens. Si l'on en prend vers 18 ou 19 heures durant une vingtaine de jours avant un voyage au Japon, par exemple, on s'adaptera progressivement au décalage horaire. Il est également possible de traiter de façon analogue les troubles affectifs saisonniers, ces perturbations de l'humeur qui se produisent en automne ou en hiver, quand les nuits rallongent et que la photopériode se réduit. Parallèlement, de nombreux spécialistes préfèrent utiliser la photothérapie, qui consiste à exposer le patient à une source de lumière généralement supérieure à 2 500 lux. Dans les pays scandinaves, ces lampes sont largement utilisées par la population.

Conséquence de cette progression régulière, dans de nombreuses villes [Gwiazdzinski, 1998], la nuit urbaine, définie comme la période où les activités sont très réduites, se limite aujourd'hui à une petite tranche horaire de trois heures entre 1 heure 30 à 4 heures 30 du matin : un cœur où se développent des activités spécifiques et des marges floues colonisées par les activités diurnes, des « avants » et des « après ».

Quelques figures de la ville en continu

Le front n'est ni régulier, ni continu, que ce soit à l'échelle de la ville ou du réseau urbain. Il présente des avant-postes, des points d'appui, des oasis de temps continu mais aussi des poches de résistance où les habitants tiennent à leurs rythmes de vie classiques et des zones de repli où la résistance a gagné.

Sur une partie de la planète, les nuits sont déjà plus belles que nos jours. À New York, « la ville qui ne dort jamais », le métro roule toute la nuit et des cours de justice fonctionnent dans

chaque quartier, pour éviter l'engorgement le jour [Gwiazdzinski, 1998]. Même dans les villes de taille modeste d'outre-Atlantique, drugstores, supermarchés, coiffeurs, restaurants, salles de sport ou transports publics fonctionnent en permanence. La nuit des métropoles japonaises est également égayée par l'activité de magasins ouverts 24 heures sur 24 qui offrent une large palette de produits et de services. En Chine, si les enseignes lumineuses s'éteignent à 22 heures, une partie des commerces restent accessibles en permanence. Dans beaucoup de villes et mégapoles des pays du Sud, la continuité des services (petits commerces...) est depuis longtemps une réalité qui renvoie à une économie de la débrouille ou à l'influence des rythmes touristiques.

Ailleurs, le temps en continu des réseaux internationaux impose peu à peu son rythme. Le mouvement suit les grands axes, ces espaces-flux qui fonctionnent déjà en continu et se nourrissent de l'internationalisation et de la mobilité. Petit à petit, des oasis de temps continu s'installent dans les grandes villes. Partout le temps des réseaux triomphe et crée le décalage avec les rythmes traditionnels de la ville circadienne.

Schématiquement, quelques figures de la ville en continu émergent:

– *la ville globale* [Sassens, 1991], comme New York, Londres ou Tokyo, où le consommateur peut trouver tout – ou presque – à n'importe quelle heure, et n'importe quel jour de l'année;

– *la ville linéaire* des voies de circulation internationales (autoroutes, chemins de fer...) et *ses oasis de temps continu*: gares, stations d'autoroutes, ports, aéroports, stations de taxi;

– *la ville archipel*, où émergent des « bastions de temps continu » – services et production – dans un univers encore largement circadien: industries, restaurants, hôpitaux, hôtels, bureaux de police, casernes de pompiers;

– *la ville festive*, spécialisée comme Ibiza en Espagne ou Las Vegas aux États-Unis qui vivent dans l'utopie des loisirs et du « *fun* permanent » [Bruce, 2002];

– *la ville virtuelle* des réseaux, de la toile et ses appendices électroniques (ordinateurs, téléphones, télévisions...) qui ont colonisé nos maisons et l'espace urbain (distributeurs automatiques...).

Des résistances face à la pression

Face à une demande de plus en plus complexe, permanente et exigeante de l'industrie et des consommateurs, la ville s'adapte. La ville de l'offre et de la production tend à un fonctionnement continu 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 et 365 jours par an.

Le front progresse de façon irrégulière certes, mais il progresse. La continuité n'est pas encore la norme, mais les rythmes séculaires se trouvent menacés. Face à cette nouvelle forme urbaine mêlant rapidité, immédiateté, éclatement et continuité, la résistance s'organise et prend différentes formes. En l'absence d'un véritable débat de société sur la question, le corps humain, la culture, la morale, la société civile et certaines autorités ou institutions limitent l'emballement.

Limites naturelles et physiologiques

Il y a des limites physiologiques d'abord. Si le sommeil n'est un plaisir que pour 4 % des Français, le repos est une nécessité pour le corps et nous devons dormir en moyenne sept heures par jour. La machine humaine ne peut fonctionner en continu et en tension permanente même si le temps moyen de sommeil a diminué d'1 heure 30 en un siècle et de 10 minutes sur la période 1985-1999. Une récente expertise collective de l'Inserm a conclu à la nécessité de respecter les besoins en sommeil (9 heures à 10 ans) et le rythme veille-sommeil de l'enfant [Inserm, 2001].

Le rythme circadien de l'organisme ne s'adapte pas toujours au temps continu de l'industrie. Les horaires décalés ont des conséquences physiologiques importantes sur les salariés, surtout sur ceux qui travaillent alternativement de jour et de nuit d'après Jacques Rigaudiat, un des spécialistes français des conditions de travail, l'alternance des horaires sur un cycle de trois semaines perturbe fortement les biorythmes. Il existe également ce que les médecins appellent « les effets distance », c'est-à-dire les conséquences à long terme puisque la santé des ex-travailleurs de nuit est souvent plus fragile. Les individus qui travaillent la nuit ne sont pas simplement déphasés par rapport à ceux qui travaillent le jour, mais dorment très mal, provoquant, lors du travail nocturne, des situations d'hypovigilance. Malgré les déclarations enthousiastes de la plupart des

ouvriers enquêtés, le travail en équipe de nuit a souvent pour effet de désorganiser leur vie privée et sociale [Chapman, 1977].

Il existe d'autres limites naturelles à l'extension de la ville en continu temporel. Sous nos latitudes, les hivers sont longs et parfois rudes, ne favorisant pas le développement de l'activité nocturne. Autre limite à la circulation nocturne cette fois, la crainte que continue de susciter la nuit, notamment chez les femmes, puisque 13 % des personnes interrogées ont peur de sortir seules le soir dans la rue [Insee, 1996].

Le vieillissement de la société française, avec une personne sur cinq âgée de plus de 60 ans, n'est pas favorable au développement de l'activité nocturne puisque toutes les enquêtes ont montré que les plus de 50 ans sortaient peu [enquête, la Documentation française, 1997].

Limites culturelles

Les limites d'ordre culturel persistent. La culture française n'est pas une culture de la nuit au même titre que la culture espagnole où une partie de l'activité est décalée vers le soir et où la nuit est un moment fort de la journée. Autre exemple : la persistance du dimanche jour du Seigneur qui, depuis le décret du pape Constantin, en 321, est dédié au repos. Même si les rites autrefois associés au dimanche tendent à disparaître et qu'une grande majorité des gens souhaite que les commerces soient ouverts [Sofres, 1996], la tradition reste ancrée puisque la signification religieuse est encore perçue par 30 % des Français.

Une contre-culture est peut-être en train d'émerger en résistance au temps en continu des réseaux: l'art de la lenteur a ses grands prêtres comme Pierre Sansot [1998] et même ses structures. En Allemagne, le philosophe allemand Peter Heintel a créé Tempus, Verein zur Verzögerung der Zeit (Association pour le ralentissement du temps). « Vivez plus vite, ce sera terminé plus tôt », peut-on lire dans ses publications. Fondée en Italie, l'association *Slow Food*, dont le symbole est un escargot, est active dans 45 pays. Elle compte 65 000 membres, 500 lieux conviviaux et porte un projet clair: « La vitesse est devenue notre prison et nous sommes tous atteints du même virus, la *fast live*. Aussi, contre la folie universelle, prenons la défense du plaisir de vivre. » Partout,

les loisirs lents se développent. Le marché des croisières explose avec 224 000 passagers en 1999, soit une hausse de 12 % en un an. Les sports lents comme le yoga sont en plein essor. La randonnée attire. Les monastères et autres lieux de recueillement ne désemplissent pas. Sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, les nouveaux pèlerins redécouvrent les joies simples à la vitesse du pas, mais aussi la fatigue physique, la chaleur, la faim et la soif.

Limites politiques

Pour des questions de nuisance et de morale, les autorités municipales tentent de limiter les impacts négatifs du développement en continu des activités (le bruit, les trafics, la prostitution et la lumière parfois) et multiplient les arrêtés et les règlements. À Paris, en l'an 2000, le nombre de contraventions pour tapage nocturne a presque doublé. Dans son rapport à la ministre de l'Environnement, Dominique Voynet, Claude Lamure avait évalué à 300 000 le nombre de Français souffrant de troubles du sommeil dus au bruit nocturne et avait proposé l'instauration d'un couvre-feu pour camions.

La nuit a été de tout temps un territoire difficile à contrôler. La réaction des autorités face aux *raves* ou la mise en place de couvre-feux afin de limiter la circulation des jeunes adolescents sont deux exemples significatifs. Dans la loi sur la sécurité quotidienne, adoptée par le Parlement le 31 octobre 2001, les *raves*, ces rassemblements voués à la musique techno, sont désormais soumises à une obligation de déclaration préalable sans laquelle le matériel sono peut être saisi. La municipalité d'Orléans en France, à l'image de nombreuses villes américaines, a décrété un couvre-feu pour les mineurs de moins de 13 ans entre 23 heures et 6 heures du matin. Derrière la rhétorique guerrière, on imagine les difficultés d'application d'une mesure qui ne s'applique que dans trois quartiers dits sensibles et ne concerne que les enfants de moins de 13 ans entre 23 heures et 6 heures du matin, du 15 juin au 15 septembre. Dures limites.

Limites financières

En France, le coût du travail de nuit est encore un frein au développement de l'activité nocturne pour les entreprises mais aussi pour les consommateurs qui paient leur bière plus cher après 20 heures ou 21 heures. Dans des pays comme les États-Unis, le

travail de nuit ne bénéficie pas d'une telle majoration de salaire, ce qui traduit une autre valeur du temps et une banalisation de la continuité temporelle.

L'éclairage de la nuit urbaine qui autorise le développement des activités avait été ralenti par les politiques de lutte contre les gaspillages dans les années soixante-dix. Aujourd'hui, la tendance est à la mise en lumière, mais rien n'est définitivement acquis.

Limites techniques

La ville encombrée de jour ou pendant l'année scolaire ne permet pas toujours d'assurer un entretien des réseaux, des infrastructures. En contretemps, on profite donc des vacances et de la nuit pour s'affairer, entretenir et réparer. C'est l'argument qui est donné à Paris pour maintenir le métro fermé la nuit : il faut du temps pour nettoyer les voies. Ce n'est pas le cas à New York où il serait plus onéreux de fermer le système que de le laisser fonctionner toute la nuit [Bauer, 1998]. Autre pays, autres logiques.

En France, la mise en place des 35 heures pourrait constituer une limite à la continuité temporelle des services.

Limites calendaires

Face à la dérégulation, les calendriers scolaires pourraient apparaître comme des garde-fous qui stabilisent et permettent de marquer des pauses. Pourtant, les enseignants déplorent aussi un taux d'absentéisme de plus en plus important le samedi matin dans les écoles [Carnets du temps, 2001].

Limites citoyennes

Dans toutes les démarches temporelles engagées sur les territoires soutenus par la Datar, le thème de la ville en continu et du développement de l'activité nocturne fait l'objet de débats animés pour ou contre la ville ouverte 24 heures sur 24, notamment à Saint-Denis, Poitiers et Rennes [Boulin, 2003].

Des tensions sur l'homme et la société

Unifiés par l'information, les hommes n'ont pourtant jamais vécu des temporalités aussi disloquées, hétéroclites, inconciliables.

Confrontés à cette désynchronisation, nos emplois du temps craquent et nous sommes sous tension, zappant en permanence d'un quartier de la « ville éclatée » à un autre, arbitrant entre nos casquettes de consommateurs, salariés, parents et citoyens. Dès le matin, une véritable course contre la montre s'engage pour la plupart d'entre nous: déposer les enfants à la crèche ou à l'école, se rendre à son travail, faire ses courses, effectuer des démarches administratives. Chacun jongle avec le temps entre sa vie professionnelle, familiale et sociale, son travail et ses obligations quotidiennes. Les conflits se multiplient entre les individus, les groupes, les territoires et les quartiers de la ville qui ne vivent plus au même rythme.

Tensions personnelles

Globalement, les conflits entre le temps court de l'actualité, des clips, du zapping et des jeux interactifs et le temps long de la vie de la réflexion, de l'éducation ou de la formation s'exacerbent. Victime de la dictature de l'urgence, chacun d'entre nous est soumis à des conflits de priorité, sommé d'arbitrer, de décider sans avoir nécessairement le temps du recul et de la raison. En nous, le conflit est permanent entre le producteur soucieux de conserver sa qualité de vie et le consommateur avide de consommer. Entre le salarié et l'usager, la schizophrénie guette. La dépression pourrait être liée à cette société où la norme n'est plus fondée sur la culpabilité et la discipline, mais sur la responsabilité et l'initiative. Pour Alain Ehrenberg, biologiste [1998], cette « fatigue d'être soi » serait la contrepartie de l'énergie que chacun doit mobiliser pour devenir soi-même.

Tension physique

Physiquement, l'homme qui a inventé des machines qui fonctionnent dans un temps différent par rapport à notre temps biologique [Chapman, 1977] souffre. Les procédures continues, qui obligent à mettre en place le travail en équipe de nuit, ont pour effet de désorganiser la vie privée des ouvriers et nuisent à la santé.

Nous vivons de plus en plus à contretemps par rapport aux besoins du corps. Ce dernier a besoin de davantage de repos en hiver et c'est pourtant en été que l'on prend ses vacances. Même

chose chaque soir lorsque nous nous décalons du temps biologique en allumant la lumière.

L'heure d'hiver serait à l'origine de troubles biologiques et neuropsychiques chez les enfants notamment. En été, l'avancement de deux heures de l'heure légale par rapport au soleil entraînerait des difficultés d'endormissement chez beaucoup de gens. Chaque année depuis 1976 la question est soulevée et divise l'opinion.

L'élargissement de l'offre urbaine nocturne, qu'elle soit domestique (télévision, ordinateur...) ou publique (bars, spectacles...), fabrique elle-même des insomniaques. Elle pousse à la consommation d'excitants (cafés, cigarettes...), drogues ou boissons énergisantes, qui oblige ensuite les consommateurs à avoir recours aux somnifères et tranquillisants. « L'ouverture des magasins crée une demande et permet à une population de plus en plus importante de changer radicalement la donne de l'alternance veille-sommeil, jour-nuit », prévient Alain Muzet [1999]. Le cercle est vicieux et explique le recours aux somnifères et aux tranquillisants. Déphasée, une partie de la population est obligée d'utiliser ces drogues pour pouvoir dormir la nuit et travailler le jour.

Tensions sociales

En France, l'actualité est riche des tensions et des conflits d'une société tiraillée entre les exigences de la vie moderne et les rythmes anciens: grève de nuit des médecins pour protester contre la réduction de la plage horaire de majoration de nuit; grève des urgences, grève dans certains centres de tri postal pour s'opposer à la réorganisation des horaires de nuit. Pour des questions d'insécurité, la SNCF décide la suppression des arrêts en pleine nuit. Faisant suite aux attaques répétées de convois à l'arme de guerre, les convoyeurs de fonds réclament une réévaluation de leurs salaires et la suppression du travail de nuit. Les étudiants en médecine ont manifesté pour une meilleure rémunération des gardes de nuit. Dans un autre domaine, le projet de loi sur la chasse, qui légalise la chasse de nuit dans une vingtaine de départements français, a divisé l'opinion.

Conflits de confort

Autre exemple de conflit: face à la pollution lumineuse des villes qui nous prive tous les soirs du fabuleux spectacle céleste, des groupes de pression comme le Comité national pour la protection du ciel nocturne se sont constitués. Le problème s'est accentué ces dernières années, mais Paul Morand l'évoquait déjà à sa façon en 1937 dans *Venises*: « Faut-il éclairer Venise au néon? Les passéistes disent non; les futuristes leur répondent. Les romantiques tiennent bon; ils défilent ce matin sur la plage, derrière une pancarte blanche: nous voulons la lune. »

Des conflits dans la ville

Dans nos cités, entre le temps long du patrimoine et le temps court de la fonctionnalité, entre le temps international des marchands et le temps local des résidents, entre « la ville en continu de l'économie » et « la ville circadienne du social », entre « les lieux des flux » et « les lieux des stocks », des tensions existent, des conflits éclatent, des frontières s'érigent [Gwiazdzinski, 1999]. La « ville qui travaille », la « ville qui dort » et « la ville qui s'amuse » ne font pas toujours bon ménage. Entre ces espaces aux fonctions différentes, aux utilisations contrastées, apparaissent des tensions et des conflits qui permettent à l'observateur de repérer la ou les lignes de front.

Conflits entre la ville circadienne et la ville en continu temporel en périphérie

Le premier de ces conflits est situé aux limites de l'agglomération. Conflit symbolique que celui qui, en 1997, a opposé les riverains de l'aéroport de Strasbourg-Entzheim qui souhaitaient conserver un rythme naturel jour-nuit en évitant les nuisances nocturnes, et le transporteur DHL dont l'activité internationalisée nécessitait un fonctionnement en continu 24 heures sur 24. C'est l'exemple type d'un conflit entre « la ville qui dort » et « la ville qui travaille », un conflit entre « un temps local » (le temps de la ville circadienne) et « un temps international » (de l'économie), un conflit entre « un espace de flux » (l'aéroport) et un « espace de stock » (le quartier résidentiel). Plus récemment, en 2001, les riverains du TGV

Méditerranée ont manifesté contre les nuisances sonores nocturnes alors que la SNCF continue à affirmer qu'elle ne fait pas circuler de TGV de nuit sauf circonstance exceptionnelle.

Conflits entre la ville circadienne et la ville qui s'amuse au centre-ville

Second type de conflit courant dans nos centres-villes, celui qui oppose régulièrement les résidents soucieux de leur tranquillité et les consommateurs bruyants des bars et des terrasses qui se multiplient. Il oppose « la ville qui dort » à « la ville qui s'amuse ». Ce type de conflit entraîne souvent des mutations : fuite des résidents ; déplacement des lieux de loisirs vers la périphérie (discothèques, complexes cinématographiques...).

Conflits entre la ville qui dort et la ville qui s'amuse le long des axes routiers

Le nombre de prostituées œuvrant sur les trottoirs de nos villes a fortement augmenté et les conflits se multiplient entre cette activité majoritairement nocturne concentrée sur quelques axes de circulation et les résidents qui craignent pour l'image du quartier et se plaignent des nuisances.

Conflits dans les banlieues

Les violences urbaines constituent une autre forme de ces conflits nocturnes qui touche particulièrement les quartiers périphériques au moment où l'encadrement social naturel a disparu, c'est-à-dire à la nuit tombée entre 22 heures et 1 heure du matin [Gwiazdzinski, 1997]. Amplifiés par la « *caisse de résonance médiatique* », ces brasiers spectaculaires contribuent à stigmatiser ces espaces périphériques et à ériger des frontières infranchissables entre les quartiers. Perpétrés par de très jeunes gens, ces actes de délinquance sont devenus un rite, un mode d'appropriation de l'espace urbain nocturne, interdisant de fait sa pratique à d'autres groupes ou générations.

Ces évolutions complexes qui affectent les rythmes de nos vies et nos villes peuvent et doivent être abordées à travers des disciplines et des acteurs très différents.

L. Gwiazdzinski

Mutations quotidiennes
Illustrations

Meunier, tu dors, ton moulin, ton moulin va trop vite…

Entre ruptures et continuités, quelques mots volés au détour d'une conversation, quelques lignes empruntées à un article de journal ou quelques slogans publicitaires déjà assimilés, témoignent de l'ampleur des mutations qui affectent les rythmes de nos vies, les rythmes de nos villes.

Nouveaux rythmes urbains

Notre espérance de vie s'accroît d'un an tous les quatre ans.
Claude, démographe.

Y a plus de saison.
Fanny, commerçante.

Avant, c'était long les grandes vacances.
Jean-Marie, quadra nostalgique.

Aujourd'hui, on veut des fêtes tout le temps.
Marc, responsable d'un parc d'attractions.

Ils partent tout au long de l'année.
Alison, responsable d'une agence de voyages.

Les longs week-ends du mois de mai sont prometteurs.
Jeannine, hôtelière.

Il y a de plus en plus d'élèves absents en cours le samedi matin.
Pierre, inspecteur d'académie.

Aujourd'hui, c'est jeudredi, ils quittent déjà la capitale.
Antonio, chauffeur de taxi à Paris.

Distributeur de fleurs.

Je hais les dimanches.
Sandra, étudiante à Strasbourg.

Depuis quelques années, je laboure même de nuit.
Bernard, agriculteur.

Si tu dors, t'es mort.
Slogan d'un nouveau club de vacances.

Pas le temps de manger.
Sophie, employée de commerce.

Ils grignotent tout le temps.
Paul, vendeur de sandwichs.

Fini la sieste.
Marcel, employé dans une commune du Sud de la France.

Avant, on prenait le temps d'écosser ensemble les petits pois et de discuter.
Rose, retraitée.

La nuit, on échappe à la pesanteur de la hiérarchie.
Roland, ouvrier de nuit.

La liberté, c'est celle de circuler la nuit.
Michaël, jeune noctambule.

Urgence

Urgences.
Titre d'une série télévisée à succès.

C'est toujours urgent.
Responsable colis express.

Je ne suis efficace que dans l'urgence.
Xavier, étudiant.

J'écris tout au dernier moment.
Alain, écrivain.

Je suis charrette.
Éternelle devise des architectes.

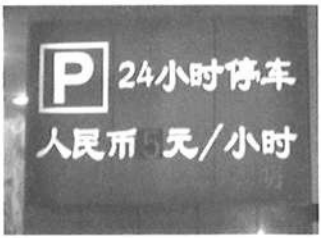
Ouvert en continu.
Affiche dans la vitrine d'une pharmacie.

Réparation 24h/24.
Annonce.

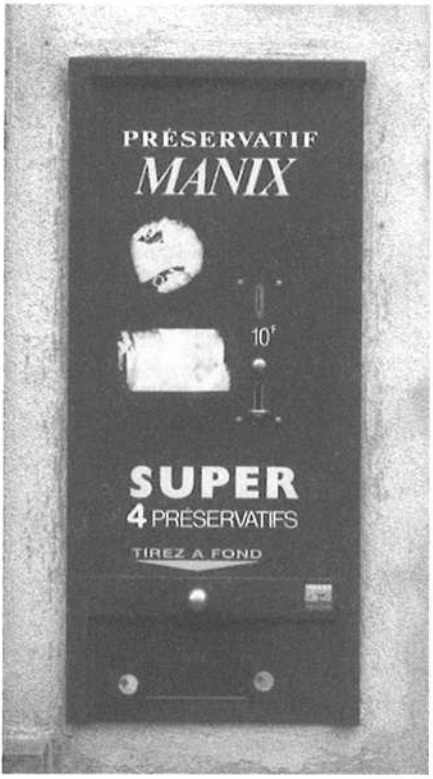
Ils veulent tout, tout de suite et tout le temps.
Édith, parent d'élève.

Ici et maintenant.
Maxime, très tendance.

L'actualité partout dans le monde, 24h sur 24.
Slogan d'une radio d'information.



Pékin.



Distributeur de préservatifs.

C'est le coup de feu permanent.
Rocco, cuisinier.

Nous vivons de plus en plus dans l'urgence souvent relative du client.
Jean-Philippe, commercial.

Je m'entraîne pour gagner des centièmes de seconde.
Yves, coureur cycliste.

Continuité

Maintenant on vend des tomates et des fraises tout le temps.
Pierre, maraîcher.

L'information en continu.
Slogan d'une chaîne de télévision.

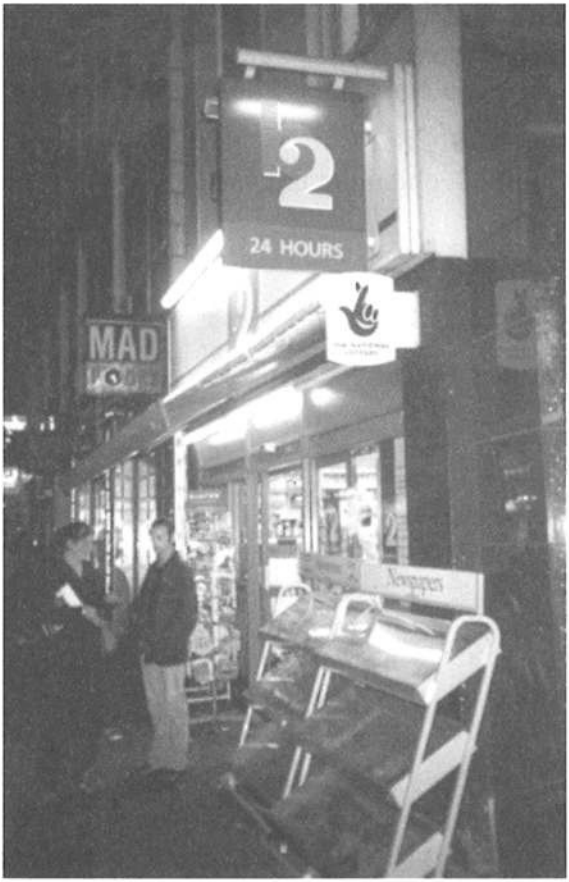
Je coiffe même la nuit.
Fred, Paris.

L'acier en coulée continue.
Panneau autoroutier d'information en Lorraine.

Bombardement de nuit sur Bagdad.
Dépêche AFP.

En prison, l'éclairage extérieur crée un jour permanent.
Paul, éclairagiste.

Mes loisirs prennent de plus en plus l'allure d'une contrainte.
Mathilde, cadre.



Boutique à Londres.

Je gère mon temps, impuissant.
Jacques, condamné à perpétuité.

Je me bats pour le droit à la fête en continu.
Steeve, *raver*.

Je reste en contact permanent avec le reste de la planète.
Sarah, internaute.

Nous proposons une offre commerciale continue.
Rodolphe, responsable d'un magasin automatique.

La nuit est un marché en expansion.
Alphonse, responsable de discothèque.

Auriez-vous des vitamines pour rester éveillé?
Client d'une pharmacie.

Les soirées commencent de plus en plus tard.
Narcisse, physionomiste dans un bar d'ambiance.

Ça va toi? Oui et toi? Ça va!
Conversation téléphonique urgente surprise dans un train.

Restaurant à New York.

Voiture fourrière.

Accélération ?

Cuisson rapide.
Information sur un paquet de pâtes.

Il faut optimiser le capital fixe.
Gérard, industriel pressé.

Parfois je dois ralentir pour laisser au client le temps d'emballer ses courses.
Nathalie, caissière.

24 heures chrono.
Promesse d'un catalogue de vente par correspondance.

On va bientôt devoir s'adapter à trois sauts technologiques dans une même carrière.
Patrice, inspecteur du travail.

Le rythme de la presse se rapproche du rythme de l'événement.
Jean-Marie, rédacteur en chef, quotidien de la presse régionale.

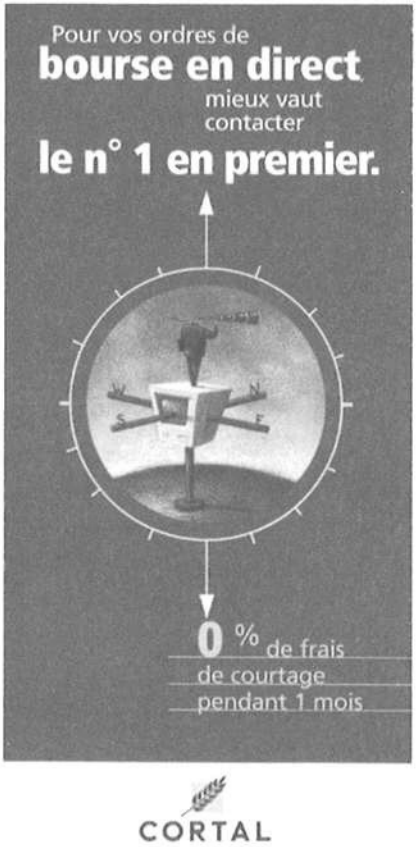
Le cycle de vie d'un produit est de plus en plus court.
Guy, commercial.

On travaille en flux tendu.
Christian, directeur d'entreprise industrielle.

Le zéro papier c'est du temps gagné.
Paul, responsable de collectivité.

J'ai pas de temps à perdre.
Z, chanteuse pressée.

La mode change de plus en plus rapidement.
Carole, rédactrice de cahiers de tendance.



Bourse en direct.

Assurances en direct.

L'important, c'est le temps d'accès, pas la distance en kilomètres.
Georges, transporteur.

Il faut que l'argent circule vite.
Liviu, boursicoteur.

Les produits durent de moins en moins longtemps.
Édouard, consommateur excédé.

Je ne vends plus que des arbres à croissance rapide.
Marcel, pépiniériste.

Il faut anticiper.
Prospectiviste soumis à accélération.

Doucement le matin, pas vite l'après-midi.
Dicton oublié.

On sample des périodes musicales de plus en plus proches de nous.
Richard, *DJ*.

Tout est fait pour accélérer. On a le droit à un sourire et à trois mots.
Mathilde, péage de l'autoroute de l'Est.

Grève des aiguilleurs du ciel.
Dépêche AFP.

Panne d'électricité à New York.
Le Monde, 1977.

Le portable, c'est un fil à la patte.
Simon, commercial.

La journée, c'est 55 minutes de jour et 35 de nuit.
Jean-Pierre, astronaute.

Je serai bref.
Homme politique contemporain.

Nous enregistrons 141 000 références nouvelles par an contre 88 000 il y a deux ans.
Christian, vendeur.

Épicerie à Bruxelles.

Conséquences ?

On travaille pendant que d'autres s'amusent.
Jacques, responsable de société de nettoyage.

Bison futé se trompe tout le temps.
Saïd, automobiliste coincé dans un bouchon.

Les nuisances sonores conduisent à une épuration phonique des centres-villes.
Jean-Marie, président d'une association de résidents.

Je ne supporte plus le décalage horaire.
Évelyne, touriste blasée.

Le passage à l'heure d'hiver perturbe les bêtes.
Marcel, éleveur.

On est sur-bou-ké.
Zora, lycéenne.

Ils n'arrivent plus à se concentrer cinq minutes.
Thérèse, institutrice.

Non aux vols de nuit.
Affiche d'opposants à l'implantation d'un transporteur de colis express.

La majorité des accidents de la route ont lieu entre 2 heures et 5 heures du matin et entre 13 heures et 15 heures.
Jean-Claude, médecin.

Avec toute cette lumière, on ne voit même plus les étoiles.
Pierre, astronome en colère.

Je suis crevé.
Aslan, bourreau de travail.

Le 21 mars, journée internationale du sommeil.
Événement passé inaperçu.

Craignez la dernière.
Lu sur un cadran solaire.

La fatigue, mal du siècle.
Couverture de magazine.

Épicerie gare de Katowice.

Les églises sont vides.
François, curé de campagne.

Il y a quelque chose à réchauffer dans le frigo.
Petit papier sur un buffet.

Il y en a qui travaillent pendant que d'autres s'amusent.
Ricardo, responsable d'une entreprise de nettoyage.

Prendre le temps d'aller vite.
Slogan d'un transporteur ferroviaire.

Proximité.
Nouvelle idéologie fourre-tout.

Difficultés du présent, poids du passé et souci des générations futures : c'est lourd.
Réflexion personnelle.

Le temps est devenu un luxe.
Évelyne.

Je vis à mi-temps.
Nathalie, hôtesse de l'air.

Limites ?

Après minuit, je me transforme en citrouille.
Maryline, jeune fille sérieuse.

Je dors jusqu'à 15 heures pour sauter un repas.
Paul, artiste.

Les enfants ont également besoin de s'ennuyer, de ne rien faire.
Emma, jeune maman.

L'information importante n'est pas toujours celle qui s'affiche.
Barbara, journaliste.

C'est pas une vie.
Yvette, femme de boulanger.

J'ai peur de circuler seule le soir.
Marianne, jeune femme célibataire.

Veuillez fermer à clé après 22 heures SVP.
Affiche accolée sur la porte de mon immeuble.

Dormez, braves gens.
Veilleur de nuit à Turckheim.

Couvre-feux pour les adolescents dans plusieurs agglomérations françaises.
Coupure de presse, été 2001.

Les rythmes scolaires sont nos derniers garde-fous.
Jean-Claude, proviseur de lycée.

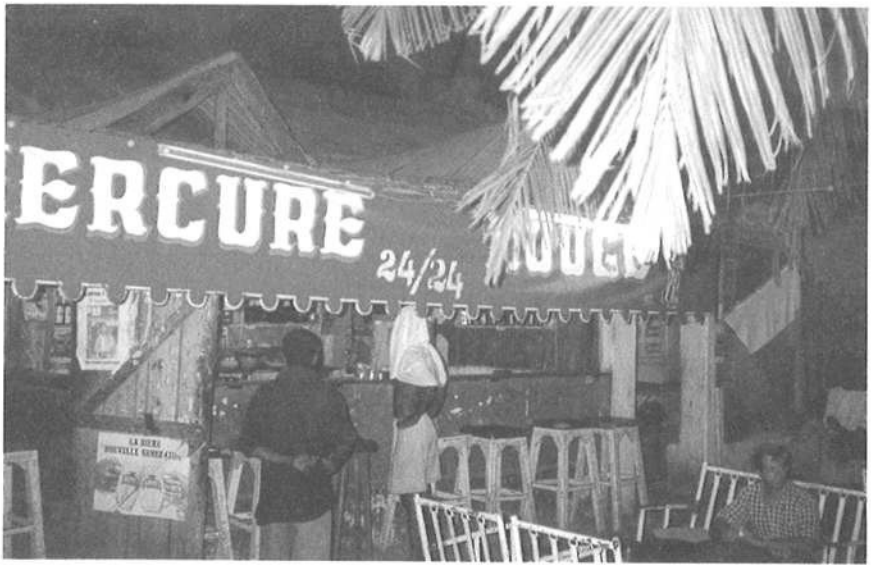
Il n'y a pas de vie sans rythme.
Bernard, chronobiologiste.

Éteignez vos portables.
Consigne à l'entrée d'un théâtre.

Les tramways toute la nuit? Rien de nouveau.
Bartek, ouvrier à Katowice, Pologne.

On est quand même obligé de faire des pauses.
Martys, chauffeur routier à l'international.

Je rêve d'un vrai métier en journée.
Salim, correspondant de nuit.



Bar à Majunga (Madagascar).

En mai, je pars faire une retraite dans un monastère.
Jean, cadre stressé.

Je travaille de plus en plus chez moi pour tenir les délais.
Maurice, cadre.

On n'a plus le temps de réagir.
Philippe, conducteur de TGV.

J'ai besoin de temps qui ne soient pas utiles.
Martine, salariée.

Mises en garde

On ne prend plus le temps de savoir si le jeu en vaut la chandelle.
Jean-Claude, sociologue.

On a la mémoire courte.
Jennifer, commentateur de télévision.

Le temps, c'est pas que de l'argent.
Christian, homme politique.

La vitesse, c'est dépassé.
Publicité.

Cesse de zapper.
Recommandation amicale.

Il faut inventer d'autres façons de gérer notre temps.
Manu, intermittent du spectacle.

J'ai le temps long.
Rose, retraitée.

Le clochard n'est soumis à aucun temps social.
Patrick, ethnologue.

Vous avez coupé la ligne continue.
Francis, gendarme, un vendredi, le long d'une nationale.

On ne retient plus du discours politique que la petite phrase.
Alain, chroniqueur.

Carpe diem.

Seconde partie
REGARDS CROISÉS SUR LA VILLE EN CONTINU

Galerie virtuelle.

Mail sur le temps qu'il fait

Plínio Walder Prado Jr *

Le projet est devenu une formidable machine
à produire du stress.
Yves Lafargue

Il y a un signe immédiat et indéniable de l'immense problème qu'est le temps aujourd'hui : c'est que la demande de réfléchir sur le temps s'énonce déjà elle-même dans l'empressement. Dans l'urgence et dans l'affairement, régulièrement. C'est sans doute qu'il ne faut pas perdre de temps. Quand bien même s'agit-il de « réfléchir sur le temps », sur son accélération et sa mise « en continu » aujourd'hui.

L'empressement est un mode particulier du temps, d'habiter le temps, d'être dans le temps. On cherche continuellement à accomplir le maximum en un temps minimal, à optimiser le rapport dépense (de temps)/revenu en toute occasion. Si l'on pose maintenant que le problème du temps aujourd'hui, c'est précisément l'empressement, la hâte générale qui nous presse de toute part, alors on ne peut pas éluder la question première de savoir de quelle *manière* il convient d'aborder et d'interroger la question du temps. Et avant tout : *dans quel temps*, selon quel rythme ? La manière pressée appartenant au problème qu'elle voulait aborder, empêche par ce fait même la réflexion (et le temps de la réflexion) que pourtant elle appelle.

* Docteur d'État en philosophie.

Contradiction

S'il est possible de penser, ce qu'on appelle *penser*, le problème du temps aujourd'hui, cela ne peut être que depuis un *autre* mode d'être dans le temps, un mode tout autre que l'empressement (celui de la loi médiatique du *fast writing* ou du *fast reading*, par exemple). Entendons: depuis et selon la temporalité spécifique, le *lento* qu'appelle, exige la pensée elle-même. Car il y a une connivence *essentielle* entre la pensée et le temps. C'est pourquoi l'accélération et l'empressement, en excluant entre autres le temps de la pensée, suffisent déjà à interdire la pensée du temps. Cette connivence, il est indispensable de commencer par l'élucider (la penser) au préalable, si nous voulons mener à bien la tâche appelée par la demande qui motive les présentes remarques.

Qu'est-ce alors que cet autre mode du temps, spécifique à la réflexion, à la pensée? Comment l'évoquer ici et *maintenant*, pressés que nous sommes par le temps et les délais? Le temps est par condition ce qui nous manque et qui fait que nous nous manquons à nous-mêmes. Non seulement on aura manqué, comme on dit, le temps de sa naissance (survenue « trop tôt », avant que *je* n'y sois...) et celui de sa mort (survenue « trop tard », alors qu'il n'y a plus de *je* pour l'« éprouver »...), le sujet en question n'ayant été présent à soi, ni à l'origine, ni à la fin. Mais déjà chacun de ses instants présents eux-mêmes, chaque « maintenant », *now*, ne cesse de différer, de se diviser en « pas encore » (à venir) et « déjà plus » (passé), se résolvant toujours déjà en *anticipation* de ce qui arrive et *rétention* de ce qui s'en va. De sorte que même *là*, maintenant, on n'est jamais pleinement immanent au présent, « contemporain » de soi-même, présent à soi. Autant dire qu'il n'y a pas de présence sans manque ou sans absence, pas plus qu'il n'y a de parole sans non-dit ou de mémoire et de remémoration sans oubli (l'oubli de la présence *alors*). Ce sont là des paradoxes connus qu'élabore la philosophie du temps, d'Aristote [1926] et d'Augustin à Husserl [1993], Heidegger [1986] et au-delà. Pour ne rien dire de la littérature et de la psychanalyse. Ce n'est pas le moment de les discuter maintenant. Soulignons simplement un trait remarquable: le statut insaisissable du *maintenant*, lequel est « tout le temps » là et jamais là, c'est-à-dire: ou bien n'y est pas encore (présent), ou bien ne l'est déjà plus.

Toujours à venir ou déjà passé, mais jamais *maintenant, hic et nunc.* Comme le Godot de Beckett [1952] ou l'Instant de Lispector [1981]. Ce qui fait qu'*en tant que tel* le maintenant ne peut pas être mis directement en relation – suivant le fil diachronique de l'avant/après – avec les « souvenirs » des moments qui *furent* présents ou les « projets » des moments qui le *seront* peut-être (toute mise en relation ayant lieu dans un maintenant *in actu* ou *actuel*, lequel en l'occurrence n'est pas un des « présents » qu'elle met en relation, mais le *présent vivant* depuis lequel la mise en relation s'effectue). Tel est le caractère irrelatif ou sans-relation du maintenant (entendu comme occurrence maintenant), ce qu'on appelle un « absolu ».

Paradoxe temporel

Ce caractère à la fois indéniable et insaisissable du maintenant définit l'essence paradoxale de l'*événement* (pour le dire sommairement: pas de données – sensation, arôme, sonorité, couleur, mais aussi « organes » qui les reçoivent – sans leur donation maintenant, mais la donation elle-même, en tant que telle, n'est jamais donnée; ou encore: l'*être* donne des étants, des phrases, des instants, des objets, mais l'être lui-même *n'est pas* un étant, il n'est pas dans le temps et se fait oublier comme tel dans les données qu'il donne). En d'autres termes: l'*événement*, c'est que quelque chose a lieu maintenant; ce n'est pas qu'il arrive ceci ou cela (déjà déterminé, désigné, signifié), mais c'est l'« arriver » lui-même, l'occurrence *maintenant* (d'un quelque chose), « avant » qu'on le détermine, qu'on se demande *ce que* c'est et ce que ça signifie.

La pensée, mais aussi les arts, les littératures et la psychanalyse n'ont cessé de scruter et d'explorer ce paradoxe temporel. Une conséquence majeure en est que, on l'a dit, il empêche originairement l'esprit, le *soi*, d'être intégralement présent à lui-même, de se saisir et de s'identifier lui-même. Cette dépossession est constitutive de la temporalité du *soi*, qui ne s'appréhende ainsi qu'en se manquant, confronté à l'impossibilité structurelle de disposer uniment de lui-même. Le temps est un autre nom pour l'altérité qui fait que ce dessaisissement du sujet est irréductible. (C'est pourquoi la pensée ne peut l'approcher comme tel, ce temps-événement, que dans un certain pâtir, une patience.)

Il ne faudra certainement pas confondre cette condition temporelle, disons : existentiale-ontologique (celle de la séparation d'avec soi) et la situation qu'impose actuellement ce mode du temps hégémonique caractérisé par l'accélération et l'empressement. Mode dont on sait qu'il engendre aujourd'hui l'insécurité et la défaillance du *soi*, sa « fatigue » ou son asthénie, et fait de la « dépression » la chose au monde la mieux partagée.

Il est nécessaire de voir plutôt ceci : que la temporalité ambiante est parfaitement organisée pour ignorer et faire ignorer la séparation et la dépossession irréductibles du *soi*, dont nous parlons, et par conséquent la sorte particulière de temps et d'écoute qu'exige l'altérité chez soi, l'*autre* de ce qu'est ce *soi* et qui est tout autre que lui quoiqu'en lui. La pensée, la méditation, l'écriture, avec leur *tempo* spécifique, sont justement des manières de cette écoute patiente. Or, c'est à l'oubli (ou la forclusion) de cette écoute qu'il convient de rapporter l'état contemporain de souffrance du *soi*, son malaise, que diagnostiquent la psychiatrie et la psychopathologie aujourd'hui.

Maîtrise recherchée

Il suffit qu'on presse et oppresse le *soi* d'injonctions (« soyez entreprenants », « prenez des initiatives », « communiquez », etc.), le poussant à accroître les échanges, à accélérer les affaires et à gagner du temps, pour entretenir cet oubli, l'oubli de soi et de l'autre en soi. Cette pression ou ce pressing exercé sur le *soi* (corps et psyché confondus) tient à la constitution même de la temporalité aujourd'hui selon ladite idéologie technoscientiste du « tout est possible ». Ce fantasme de toute-puissance du système est une façon de *dénier* le manque, ou si l'on préfère, de récuser la finitude, la condition existentiale dite. Or le nom du manque par excellence, de ce qui fait qu'il y ait du manque, est, on l'a dit, le temps. Il n'est pas étonnant, dès lors, que la constitution techno-logique de la temporalité aujourd'hui soit toute orientée vers le contrôle (l'*inscriptio*, la comptabilité) et la maîtrise du temps.

Celui-ci est conséquemment posé, constitué comme temps « à gagner » (à optimiser partout selon le rapport investissement/bénéfice), voire comme temps à vaincre, finitude à surmonter (comme on le voit maintenant avec l'intégration de plus en plus

précoce de l'enfance dans les réseaux médiatiques du système, avec l'acharnement thérapeutique sur les agonisants ou les fantasmes technoscientifiques d'immortalité). D'où l'accélération générale : anticiper l'avenir et le programmer, restituer le présent en « temps réel » et abolir les délais, avoir ou ravoir le passé en saturant les mémoires, stockant les informations pour mieux anticiper l'avenir, et ainsi de suite.

Mutations accélérées

Inutile de souligner l'importance, quant à cette constitution temporelle, de l'introduction massive du réseau planétaire des télétechnologies industrielles dans la vie contemporaine, scientifique, économique, « culturelle », quotidienne.

Notons simplement que par l'appareil des médias et des multimédias actuels, ce processus permet une mobilisation générale et sans précédent des énergies des corps-psychés, inscrivant pour ainsi dire dans les esprits (ou dans les centres nerveux des cerveaux), de plus en plus tôt et de plus en plus largement, le désir de succès, c'est-à-dire de gain du temps dans les stratégies des échanges (d'informations, de marchandises), en quoi tend à consister la vie dorénavant.

Tout ce qu'on appelle aujourd'hui vitesse, information en continu, échange, épargne, profit, mais aussi stress ou fatigue, peut être vu comme la traduction ou la transcription empirique, dans la vie quotidienne des hommes, de cette constitution particulière (il faudrait dire : ontologique) de la temporalité, propre à l'état contemporain de la technoscience industrielle. On y voit alors quel peut être l'impact de celle-ci, de sa pénétration et sa planétarisation, sur les corps-psychés. Et si ceux-ci sont loin d'être les bénéficiaires de ce processus, le développement, c'est que celui-ci ne semble pas relever du domaine humain.

Ajoutons seulement que, avec les télétechnologies, l'ébranlement qui a lieu maintenant est l'ébranlement même du *lieu* et du *maintenant*. Comme le laisse voir déjà l'annulation par la téléprésence de la différence entre ici-maintenant et là-bas-alors. En fait, ces technologies sont *déracinantes* par définition : elles arrachent les données sensibles, visuelles, sonores, à leur ancrage dans le lieu et

le moment de leur donation « charnelle » initiale (pour les numériser, stocker et synthétiser indépendamment de ce lieu et moment de la donation), de même qu'elles déracinent (« délocalisent » et « détemporalisent ») les habitudes, les expériences, les cultures. C'est le processus qu'on appelle d'artificialisation générale, celle de la nature et du vivant. L'homme enraciné, « du pays », urbain, fait place alors à l'homme connecté et planétaire, placé sur des points carrefours de réseaux d'informations (et d'objets) transitant en tous lieux et à tous moments, c'est-à-dire : mondialement et en continu, hors contexte local et culturel.

Nouveaux rythmes et nouveaux seuils

Avec ces technologies, le développement des sciences, des industries, des marchés et du « culturel » s'offre évidemment des possibilités immenses de complexification, d'accélération et d'expansion. Plus encore, il inaugure effectivement une mutation sans équivalent dans l'histoire de la civilisation, incommensurable aux échelles, seuils et *rythmes* de l'espèce jusqu'à présent. Celle-ci s'en trouve et s'en trouvera profondément affectée. Comme l'atteste désormais l'introduction des prothèses électroniques intra-organiques et intracérébrales, optimisant les fonctions physiologiques et psychiques du corps humain, faisant de ce corps le siège même de l'inscription télétechnologique, mémorisant, traitant et échangeant les informations en continu. C'est ainsi que les réseaux informatiques sont promis à devenir une extension du système nerveux. De sorte que les assurances que l'esprit croyait détenir au sujet de ce qu'est « l'humain » s'ébranlent déjà (comme le montre la prolifération actuelle d'ouvrages et de colloques sur ce sujet). Signe que l'on est en train de franchir le seuil de ce qu'on estimait être ou devoir être « l'humanité ». Le temps, insistons-y, est la dimension et l'enjeu majeur de ce franchissement.

Comme de règle, le temps nous manquera ici pour déployer ces quelques réflexions comme elles l'exigent. Qu'il suffise alors de rappeler de quel prix se paie l'actuel « culte de la performance » (autre nom pour la compulsion à gagner du temps), comme les recherches d'A. Ehrenberg [1998] le montrent : une nouvelle

« impuissance à vivre », la « fatigue d'être soi », l'incapacité à se constituer en tant qu'ex-sistance s'ouvrant vers un avenir et vers un passé – ce qu'est une forme de pathologie du temps. Nous dirons : l'impossibilité d'*élaborer* ladite séparation d'avec soi, suivant l'écoute ouverte à l'inattendu, qui est l'événement de l'*altérité* dans l'ordre du temps.

Ainsi le malaise, qui s'accroît effectivement avec le développement, atteste – au sein même de la pression générale, pressant à gagner du temps – que la civilisation du « tout est possible » laisse un *reste*, qui reste en souffrance. Celui-ci n'est autre que l'*autre* au sein de soi-même. Un quelque chose qui résiste, irréductible, n'étant pas échangeable ni monnayable dans les réseaux du système, lequel cherche cependant à l'exclure ou à le dénier. Mais « là où il y avait le ça, il y aura toujours et encore de l'autre » (comme le rappelait Jean Laplanche [1992]). Et c'est un devoir que d'assurer le respect dû à cet autre, si du moins nous espérons mener une vie qui vaut d'être vécue.

On aura compris que c'est cette altérité qui fait appel à la pensée (à la réflexion, à l'écriture) et au temps *lento* de la pensée.

Post-scriptum

On me demande un supplément d'articulation, touchant à l'idée de « la ville en continu temporel ». Cette idée se trouve contenue (de manière, certes, implicite) dans les remarques précédentes sur le temps qu'il fait, c'est-à-dire sur la constitution technologique du temps aujourd'hui. Il suffira donc de déplier quelque peu cet implicite ou cette implication ici. Comme il a été évoqué, avec l'extension planétaire et la pénétration psychique des télétechnologies constituées en réseaux, c'est une puissance sans précédent de mise en mémoire (de synthèse des temps) qui s'installe et s'étend sur la terre. Cette mémoire artificielle n'est plus ancrée dans un corps humain enraciné dans un territoire (une géographie) et un moment (une histoire). Bien plutôt, dans son expansion elle *déracine* les données, les habitudes et les cultures de leur sol local et historique, assurant désormais la diffusion à l'échelle du globe d'informations, d'objets et de comportements valables partout, hors lieu et hors moment.

Dans ce processus, la ville, l'espace et le temps urbain se trouvent et se trouveront profondément atteints. Tout comme le corps, humain et social. Les télécommunications, le télétravail, les télérelations, en abolissant les distances et les délais, ébranlent les frontières et les limites de la ville, celles de son organisation spatiale (territoriale) comme celles de son organisation temporelle (synchronique et diachronique) du corps social (par exemple en phases et cycles, jour/nuit, mouvement/repos, travail/loisir). Ainsi, que veut dire *ici* ou *maintenant* lorsqu'on est sur internet ou en vidéoconférence... ? De sorte que la ville, qui dans son temps avait rompu avec l'espace (communautaire) et le temps (narratif) propres à la campagne, cède désormais le pas et la place au temps continu et à l'espace mondialisé caractéristiques de la *megalopolis*. L'accélération et la globalisation deviennent ainsi le rythme et l'échelle de référence pour toute « interaction », à tous moments et en tous lieux, *urbi et orbi*. Selon le modèle du temps planétaire des réseaux traitant en continu les flux d'informations.

Le temps n'est donc nullement une « dimension oubliée » dans ce contexte de mondialisation, bien au contraire: le monde ne parle que temps et gain du temps. Et comment en serait-il autrement, puisque la monnaie (de paiement, de crédit, bancaire, électronique) est elle-même un aspect du temps (« du temps stocké », disait J.-F. Lyotard [1988]), jeu sur les différences de temps (prêts, intérêts, assurances) et le capital lui-même, une façon de maîtriser le temps ?

Bien entendu, en s'attaquant aux problèmes nouveaux et redoutables qu'implique la constitution actuelle du temps, les experts et les politiques cherchent à rendre le « progrès » supportable (ou le développement, durable) pour les humains. Préoccupation dont on ne peut que se réjouir. Il importe cependant de ne pas perdre de vue les limites de cet égard ou de ce ménagement: il exige « en même temps » des humains qu'ils règlent leur vie, le temps de leur vie, sur les impératifs du développement; par exemple, qu'ils acceptent de consacrer scrupuleusement leurs énergies à la « vie active » (et à son pendant: l'industrie des *media*), qu'ils consentent à se soucier exclusivement des échanges dans les « interactions » avec les autres, à s'adapter à la mondialisation et à l'affairement général qui les défie, à programmer et à contrôler l'avenir.

D'où, encore une fois, *le* problème décisif désormais: qu'en est-il d'un *autre* temps, ou d'un rapport autre au temps, sous ce dispositif spatio-temporel hégémonique, celui de la vie générale accélérée et planétarisée? Qu'en est-il, dans ce contexte, d'un rapport au temps *patient*, spécifique à la pensée, à la méditation, à l'écriture, à l'anamnèse? D'un rapport qui accueille la question du *soi* et de l'*autre* de ce qu'il est, de sa naissance et de sa mort? Qu'en est-il d'une disposition de pensée ouverte, offerte à ce qui arrive et comme il arrive, *laissant être* le temps, le respectant dans son événementialité, attentive à la valeur infinie de l'occurrence maintenant?

P. W. Prado Jr

Les guerres du temps

Bernard Stiegler *

Le temps révèle tout et n'attend pas d'être interrogé.
Euripide

Depuis l'apparition des médias de masse, et surtout depuis le passage aux technologies numériques, nous vivons un processus mondial de synchronisation qui constitue une immense rupture dans l'histoire des systèmes calendaires et cardinaux.

Cette transformation très profonde, uniformément imposée à toutes les civilisations, déstabilise la structure qui organise le « Nous » – lequel s'identifie toujours par un système calendaire et un système cardinal communs à un même groupe humain.

Depuis les années quatre-vingt-dix, le nouveau système calendaire intégré, au sein duquel se développe « la ville en continu », réduit les habitants au statut appauvri de consommateurs. Ce système sert à optimiser le consumérisme des citoyens, annule les moments de suspension, de fête et d'exception qui rythment semaines, mois et saisons des calendriers, et durant lesquels se font et se rappellent les grandes différences – fondatrices des liants les plus élémentaires du Nous*: différences entre temps sacré et temps profane, somptuaire et calculé, sphère publique et sphère privée…*

Vers un nouveau système calendaire

Avec le déploiement engagé depuis 1992 de réseaux numériques interopérables, auxquels s'ajoutent mille évolutions technologiques, tels les appareils et normes de géolocalisation, un

* Philosophe, directeur de l'Ircam.

nouveau système se met en place, en ce moment même, sous nos yeux, pour une articulation nouvelle de la production et la consommation – avec la généralisation hégémonique de la gestion en flux tendu, le fonctionnement des bourses en temps réel sans discontinuité – qui a pour effet une extraordinaire labilité des capitaux, en permanence à la recherche de nouveaux investissements possibles, au prix d'énormes crises financières du fait de subits désinvestissements d'une région ou l'autre du globe –, etc.

Ce système planétaire de réseaux numériques est à la fois calendaire et cardinal. Le passage dans le troisième millénaire fut une réalité aussi bien en Chine, en Inde, en Australie, en Afrique et au pôle Nord, qu'en Europe et en Amérique : tous les ordinateurs sont calés sur un calendrier désormais commun, hérité de l'ère chrétienne, et devenu totalement fonctionnel et profane. Simultanément, depuis l'interopérabilité et les questions de navigation qui se posent sur les réseaux, une cardinalité nouvelle, générale, basée sur un système d'adressage et de routage des messages géré aux États-Unis par l'ICANN, vient compléter la calendarité qui repose aussi, j'y reviendrai, sur les grilles de programmes audiovisuels – les « rendez-vous » radiophoniques et télévisuels se substituant aux moments de rencontres religieuses, ou, plus généralement, aux manifestations commémoratives. Or, ce système audiovisuel est aussi ce qui noue un autre rapport aux lointains – qui sont, en vérité, niés, qui ne se présentent plus que comme proches, et dans une proximité fabriquée, et très largement illusoire.

Les effets innombrables du nouveau système cardino-calendaire sont extrêmement fragilisants pour les territoires. L'intégration dans la « ville en continu » – qui est une facette de ce système de soumission de la production aux performances de la logistique, à la règle de la réactivité immédiate et du *just-in-time*, et aux prescriptions du marketing – vise à réduire habitants, parents d'élèves, salariés et « citoyens » au statut culturellement et politiquement paupérisé de consommateurs.

Ce système optimise le consumérisme – la technique de contrôle du consommateur – par la suspension progressive de tous les temps de pauses qui ne correspondent pas aux intérêts du système de consommation. Autrement dit, il annule les moments de *suspension*, notamment celui du jour de repos dédié à la commémoration ou au

rassemblement, au cours duquel se fait la différence entre le temps voué aux activités utilitaires, c'est-à-dire le temps des moyens, et le temps des fins, qui est généralement aussi le temps de l'affirmation de l'unité du *Nous* – qu'il s'agisse de celui, privé, de la famille, ou du temps du culte, ou de son substitut, la culture. Il est frappant de constater à quel point, pour un nombre toujours plus important de nos contemporains, les jours d'interruption du travail deviennent des jours d'intensification de la consommation.

Quoi qu'il en soit de l'évolution de son sens, le temps de la suspension (tous les calendriers le comportent – et dans le monothéisme, il est hebdomadaire: les juifs le pratiquent le samedi, les chrétiens le dimanche, les musulmans le vendredi) est celui de l'interruption des activités économiques – qu'il s'agisse d'achats (de biens) ou de vente (de sa force de travail).

Cette suspension des programmes comportementaux de subsistance est ainsi dédiée à la célébration rituelle et culturelle de ce qui est de l'ordre de l'improbable, par exemple de ce qui ne peut pas être représenté – ainsi de Dieu. Mais au-delà, l'improbable est de l'ordre de l'incalculable en général, c'est-à-dire, en général, de ce qui demeure toujours de l'ordre de l'à-venir et de la promesse.

Le marquage de la différence entre le profane et le sacré est, plus globalement, et au-delà du religieux lui-même, *l'inscription d'un caractère d'exception* qu'il s'agit de *commémorer* (comme parole d'un prophète, ou comme acte d'émancipation d'un peuple, par exemple: tel est le cas des fêtes nationales).

Je veux insister ici sur la *constitutivité* de ce caractère d'exception pour *tout calendrier*. Un calendrier ne forme un *Nous* – ne s'impose comme calendrier – que dans la mesure où il parvient à inscrire dans les pratiques communes la commémoration régulière de moments d'exception. *C'est par la différence entre l'ordinaire et l'exception que se constitue un Nous – comme mémoire de cette différence.*

Les moments d'exception calendaires sont aussi et en premier lieu cosmiques: le calendrier articule le temps de l'humanité aux rythmes planétaires et solaires – l'unité calendaire étant battue par l'alternance (la différence) des jours et des nuits, et les pôles Nord et Sud se tenant aux limites de cette calendarité. Les saisons marquent aussi des différences élémentaires, et le printemps est une fête de la nature.

Les différences ne sont calendaires que parce qu'elles reviennent. La différence marquée par le printemps est sertie dans l'anneau de l'année qui est une révolution, c'est-à-dire une rotation, mais aussi, par là, un passage qui est passé, qui ne reviendra plus, qui marque le temps comme écoulement sans retour, et qui peut et doit être dit *révolu* en ce sens. La révolution calendaire articule le passage de ce qui devient ainsi passé avec le retour de ce qui, commémorant ce passé, est aussi ouverture à venir du temps. C'est cette ouverture que tente de maintenir la commémoration des exceptions – dont la plus répandue est toujours entée sur les fêtes agraires du printemps comme résurrection (mais elle ne peut être universelle : elle ne peut avoir lieu que là où il y a un printemps).

Un jour est une révolution de la Terre sur elle-même. Un mois est une révolution lunaire, la semaine étant une inscription des phases intermédiaires de cette révolution. Une année est une révolution de la Terre autour du Soleil. Sur ces révolutions cosmiques, sur ces cycles, viennent se greffer des symboles, qui sont des marqueurs d'exception. En France, le dimanche est un tel marqueur ; c'est un jour où l'on ne doit pas travailler. Ces marqueurs, d'origine religieuse, peuvent être réinvestis par des mouvements politiques et sociaux. Il existe ainsi une alliance tacite entre syndicats de salariés et autorités ecclésiales pour refuser l'ouverture dominicale des magasins.

Pour les laïcs comme pour les religieux, ce moment de suspension hebdomadaire fonde le temps du *Nous* – et tout groupe social fonde son unité dans le partage d'une calendarité qui lui est propre, marquant sa singularité parmi les autres groupes à travers laquelle il reconnaît son exception fondatrice, qu'il fête. Dans les sociétés préindustrielles, cette fête a toujours une dimension religieuse. Puis viennent les fêtes nationales, mais qui n'effacent pas le dimanche, pas plus qu'elles ne détrônent la fête de Pâques ou la fête de Noël. Celles-ci, et Halloween récemment importé en Europe, sont devenues des fêtes presque exclusivement mercantiles – et cela constitue sans aucun doute possible une très grande nouveauté dans l'histoire de la calendarité : *ce sont des fêtes sans mémoire.*

Commémorant la naissance du Christ, Noël fut d'abord la commémoration du début d'une ère et une date d'une portée incommensurable pour la chrétienté. Le 14 juillet est une fête uni-

quement française, nationale en ce sens, dans laquelle se marque une singularité qui est la mémoire d'un passé : il célèbre la mémoire transgénérationnelle de la date inaugurale d'une Nation, tandis que le 25 décembre commémore une civilisation qui dépasse le cadre des nations. Ces commémorations sont celles de la naissance du *Nous* qui commémore, mais, comme on vient de le voir, un *Nous* (celui des Français) peut-être inclus dans un autre *Nous* (celui des chrétiens) : *il y a des localités calendaires.*

C'est aussi là où se situe le *point d'accroche de la cardinalité et de la calendarité* – et qui constitue l'élément primorial de *la localité comme telle.* Or, la mercantilisation des dates vise à effacer cet élément de localité.

Un *Nous* commémorant une fête inaugurale (r)ouvre son avenir à la mesure de la mémoire de son passé – comme héritage d'une culture, religieuse ou non, politique ou théologico-politique. Actuellement, à travers ce que Luc Gwiazdzinski décrit comme un phénomène de synchronisation de la vie urbaine, il se produit vraisemblablement une rupture dans l'histoire du calendrier, et ce sous de nombreux aspects, tels ceux déjà évoqués : extension mondiale des systèmes d'investissement et de production/distribution *via* l'électronique ; intégration à un système cardinal lui-même mondial par de nouvelles normes d'adressage et de navigation ; articulation avec les programmes de télévision et les industries culturelles pour le marketing ; connexion avec les systèmes de géolocalisation, infomobilité, infogistique, infoguidance, etc. Mais le plus déterminant dans cette révolution, ce qui constitue la rupture la plus profonde, la plus préoccupante, celle qui rend acceptables ou inacceptables toutes les autres, c'est certainement *l'effacement progressif de la capacité de commémorer*, et à terme, l'élimination pure et simple du rapport à tout passé inaugural, qui se constitue en tout premier lieu par la mercantilisation systématique des fêtes.

Or, cela signifie à la fois l'imposition d'une *synchronie généralisée* et la *fermeture de l'avenir, qui ne peut être que le fruit d'une diachronisation dont les moments d'exception sont les marqueurs idiomatiques.* Autrement dit, *la soumission de la calendarité à l'hégémonie du marché de masse est l'avènement du groupe grégaire.*

C'est ce que la *numérisation* rend possible comme jamais auparavant.

Intégration des technologies du temps et de l'espace

Les technologies de communication reposent sur le numérique, c'est-à-dire sur des microprocesseurs dont les battements (un ordinateur est une horloge électronique) sont synchronisables en fonction du temps universel (et il est remarquable que les systèmes de courrier électronique proposent maintenant un réglage automatique de l'horloge de l'ordinateur personnel en fonction de ce temps universel – et invitent ainsi à abandonner la calendarité locale où est inséré leur utilisateur). Je peux lire l'heure sur mon téléphone: je n'ai plus besoin de montre.

Quant à ce téléphone, il sera bientôt compatible (interopérable) avec mon ordinateur en tant qu'horloge-mémoire qui, fonctionnant à la nanoseconde, est lui-même capable de traiter de l'image et du son en temps réel et de communiquer avec un téléviseur. L'ensemble est en train de s'intégrer avec mon agenda – calendrier personnel et portatif où j'inscris les événements de mon propre temps dans le temps public qui est en train de devenir électronique à son tour: mon ordinateur, mon téléviseur, mon téléphone portable et mon agenda électronique [1] fonctionnent dans un système normalisé au niveau mondial.

Or, cette technologie horlogère des machines numériques devient également, depuis quelques années, une technologie de l'espace: le maillage du globe terrestre par des balises permet le géoréférencement et l'infomobilité qui se combinent maintenant avec la norme TCP-IP et le système de routage et d'adressage qu'elle supporte: l'ICANN a récemment prévu l'inscription des données géo-électroniques dans l'adressage électronique. Ainsi s'accomplit l'intégration progressive des dispositifs cardinaux que sont les systèmes d'orientation dans les espaces territoriaux, mais aussi conceptuels et mentaux, et dans leurs représentations – depuis la première carte connue, celle de Bedolina, jusqu'aux systèmes d'informations géographiques (SIG), en passant par ce que l'on appelle les « espaces virtuels », qui ne sont en réalité que des *représentations* virtuelles de l'espace, et celles-ci transforment de toute évidence le rapport à l'espace réel (l'espace est toujours à la fois réel et virtuel, c'est-à-dire représenté: opposer réel et virtuel est une ânerie – ils n'ont jamais cessé de composer; l'espace qui

est derrière la porte est à la fois virtuel, *i.e.* représenté, au sens où il n'est pas actuel pour moi, et réel, au sens où il existe bien comme espace).

Par la numérisation, technologies de l'espace et technologies du temps, autrement dit cardinalité et calendarité technologiques, forment désormais un système unique qui s'impose au monde entier. Moment de rupture dans l'histoire cardino-calendaire, cette intégration procède cependant d'une très profonde tendance des systèmes techniques. Dès le Néolithique, dans la grotte de Bedolina, apparaît le premier système d'orientation géographique, c'est-à-dire la première carte. C'est avec la sédentarisation que l'on voit apparaître des techniques de normalisation du rapport à l'espace et au temps qui constituent les formes les plus sommaires de calendarité et de cardinalité, et dont les premiers systèmes de comptage, qui vont permettre l'élaboration des éphémérides, sont *déjà à la fois calendaires et cardinaux*, puisqu'ils notent la position des astres.

L'intégration s'annonce dès la Mésopotamie avec la mise en place des catalogues des systèmes d'archivage, des dispositifs d'orientation dans l'accumulation des traces – en l'occurrence, des fameuses tablettes d'argiles, qui étaient rassemblées et disposées dans des paniers dont le contenu était décrit par une tablette spéciale qui en constituait un catalogue. Or, ces tablettes enregistrent le cours des événements aux rythmes de rotation des astres. À l'époque des Mésopotamiens et des Égyptiens anciens, le contrôle des systèmes calendaires et cardinaux fonde les pouvoirs royaux. Le pharaon est à la fois un roi et une divinité.

Le *basileus* grec, lui aussi, est à la fois roi et prêtre. Cependant, avec l'apparition de la cité (*polis*), essentiellement liée à l'écriture alphabétique et à la constitution du droit public qu'elle rend possibles, une distinction apparaît entre religion et pouvoir politique, et le calendrier devient politique à la mesure d'un devenir-profane (*profanes* signifie public) de la cité tout entière. Thalès – qui a « vu l'unité de l'être; et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau ! » (Nietzsche) –, géomètre et astronome, calcule le calendrier cosmique, définit le nombre de jours qui constituent une année, fixe le mois à trente jours, et fonde, par la théorie, la calendarité profane que Clisthène institue comme loi de la cité.

Le calendrier prytanique clisthénien est l'établissement d'une année proprement politique. L'organisation du temps se calque sur celle de l'espace : avoir la prytanie, c'est, pour une tribu, à la fois occuper telle position dans le cours de l'année politique et déléguer cinquante des siens au foyer commun qui est le cœur de la *polis*[2].

Reste que, comme l'a montré Marcel Detienne, la pratique politique naissante dans la cité grecque est compatible avec la religion de la cité qui en est la condition – raison pour laquelle, selon le même auteur, on ne peut pas dire *stricto sensu* que le calendrier prytanique est *laïque*, ainsi que le soutiennent Lévêque et Vidal-Naquet.

Bien avant la *polis*, dès ses formes protohistoriques les plus anciennes, l'écriture est immédiatement la calendarité d'une astrologie, une proto-astronomie qui est déjà et donc aussi une cardinalité. Avec la *polis* s'établissent calendarité et cardinalité *politiques*, mais ce n'est que beaucoup plus tard – en passant par les formes romaines puis monarchiques, où le pouvoir reste lié au divin – qu'a lieu la laïcisation à proprement parler, et que la sphère politique se constitue en propre. Jusqu'à ce moment-là, le calendrier, la religion, le culte, la culture et la politique sont d'autant plus intimement liés qu'ils sont ensemble coupés du monde de la production et, en quelque sorte, rassemblés et constitués par cette coupure.

Autrement dit, la « constitution en propre » du politique est très rapidement abolie par son absorption dans une nouvelle calendarité qui est moins politique que *marchande* : la société industrielle, seule véritablement émancipée du religieux, est aussi celle où se déploie le *marketing* comme *critère toujours plus nettement hégémonique* de l'organisation de l'espace et du temps.

À partir du XIXe siècle apparaît la « grande industrie » qui développe réseaux de distribution, canaux de circulation, transports de marchandises et impression de journaux en masse. Les chemins de fer nécessitent des synchronisations : un horaire annonce le passage des trains dans les localités – et il faut être là quand passe le train qui n'attend pas. Les journaux deviennent quotidiens. Le télégraphe et le téléphone intensifient ces évolutions en renforçant les possibilités de coordination des actions, c'est-à-dire de synchronisations à distance. Synchrone, l'ensemble de ces réseaux, lorsque

s'y ajoutent les médias audiovisuels de masse, constitue des flux continus de services et de biens.

La récente numérisation de ces réseaux a permis leur intégration totale et le contrôle en temps réel de la circulation des marchandises et des flux financiers, mais aussi et surtout des temps de conscience des consommateurs, et à travers leurs temps de conscience, de leurs comportements – par l'intermédiaire de la radio et de la télévision. Un processus de normalisation plus puissant encore est à présent en cours, combinant TCP-IP (interopérabilité), XML (format d'échange), MPEG (standard de compression des données) et GPS ou son futur équivalent Galileo (norme de géolocalisation), et formant un système mondial de gestion du temps et de l'espace – c'est-à-dire des flux – où sont déployées les technologies de « contrôle social » qu'annoncèrent Gilles Deleuze et Michel Foucault.

Passage aux limites

Cette intégration cardino-calendaire constitue un passage aux limites – au sens de la théorie des systèmes dynamiques –, ce qui signifie que les conditions mêmes de viabilité du système sont mises en question. L'intégration conduit à une situation que l'anthropologue André Leroi-Gourhan [1965] anticipait en ces termes:

> « L'intégration humaine au plan esthétique est fondée sur des références purement symboliques admises par la société à partir d'une convention rythmique qui englobe les jours et les distances dans un réseau artificiel. Le jeu entre le temps et l'espace libre et le temps et l'espace domestique est resté assez large jusque tout récemment, sauf en milieu urbain où le cadre totalement humanisé à toujours été le gage de l'efficacité du dispositif citadin. L'infiltration du temps urbain s'est faite en quelques années, d'abord sur de longs intervalles par la périodicité régulière des transports et s'adapte maintenant au détail des journées par la normalisation du temps au rythme des émissions radiophoniques et télévisuelles... Un temps et un espace surhumanisé correspondraient au fonctionnement idéalement synchrone de tous les individus spécialisés, chacun dans sa fonction et son espace. Par le biais du symbolisme spatiotemporel, la société humaine retrouverait l'organisation des sociétés animales les plus parfaites, celles où l'individu n'existe que comme une cellule. »

« L'infiltration du temps urbain » désigne la soumission aux temps du travail, des transports, des achats, etc., jusqu'au temps des médias comme temps des hypermasses. La « surhumanisation » comme installation d'une société entièrement synchrone serait une liquidation du social – si l'on se souvient que, par ailleurs, Leroi-Gourhan décrivait ce social comme une tension entre l'individu et la tradition, où l'individu inscrit sa singularité idiomatique, c'est-à-dire sa diachronicité – son temps propre.

Leroi-Gourhan forme l'hypothèse d'une pure synchronisation en 1965. À cette époque-là, 46,5 % des familles françaises sont propriétaires d'un récepteur de télévision. Elles sont aujourd'hui plus du double – presque la totalité de la population. En 2001, la grande synchronisation des consciences est accomplie – et elle va se parfaire et se parachever avec les futurs téléphones portables qui, suivant partout leurs usagers, seront capables de leur indiquer en permanence où ils se trouvent, de les solliciter en fonction de leur situation géographique en même temps que d'adapter au moment de leur passage les caractéristiques de leur environnement sururbanisé.

Si les accès individuels rendus possibles par les médias dits *pull*, tels les services du Web, paraissent démassifier les audiences, et en ce sens, désynchroniser le social, ils conduisent au contraire à un renforcement de la synchronisation – par la diversification des modalités d'accès aux consciences de leurs utilisateurs.

> « Les consciences individuelles sont vouées soit à se noyer dans les archiflux des industries de programmes, soit à être attrapées dans les filets du *user profiling* – qui permet de les *sous-standardiser* et de les *tribaliser* en sous-communautés. Car telle est la finalité des dispositifs d'observation des comportements des consommateurs de programmes et de contenus informationnels sur le réseau internet, qui élaborent, à partir de ces observations, des modèles permettant de procéder à une *hypersegmentation des audiences* pour les annonceurs publicitaires, tout en donnant aux destinataires l'impression que le système leur répond *personnellement* – ce qui est évidemment une pure illusion, car il s'agit en fait d'industrialiser ce qui jusqu'alors n'était pas industrialisable, les *comportements* individuels, en les renforçant de telle sorte que les consommateurs ne puissent plus sortir de ceux-ci, s'y trouvent enfermés, et qu'ils puissent donc être parfaitement anticipés et contrôlés, les "personnes" ne pouvant donc plus s'individuer, devenant en quelque sorte *Personne*, cyclopes sans perspective » [Stiegler, 2001].

Dès lors, le système synchrone qu'anticipait Leroi-Gourhan s'accomplit presque parfaitement: il présente l'avantage de permettre la spécialisation individuelle, comme dans une fourmilière – la division organique du travail, comme on la trouve chez ces insectes sociaux que sont les fourmis, des soldats, des fourragères, des nurses, etc.

Autrement dit, la société surhumanisée conduirait à ce que la théorie des systèmes dits « multi-agents » appelle une communauté d'agents réactifs, dont j'avais déjà proposé, dans *la Désorientation*, une analyse inspirée des travaux de Dominique Fresneau et Jean-Pierre Lachaud [1999]:

> « Une fourmilière est composée de classes d'individus spécifiés par des comportements de "réalisation de tâches": reproduction, soins aux larves, recherche de nourriture, classe d'"inactifs"... La proportion d'individus par classes est stable. Si l'on pratique une "sociotomie" [Lestel, 1992] – si l'on enlève de la fourmilière une partie des individus d'une classe –, on voit se recomposer un équilibre où par exemple les individus "chasseurs" deviennent des "soigneurs". Or, l'hypothèse est que l'environnement renforce ou inhibe les spécialisations des agents dans la mesure où chaque agent émet des gradients, en l'espèce des messages chimiques, appelés phéromones – ce que confirme une modélisation informatique de la fourmilière à partir d'un modèle de système multi-agents. Émission de traces qui nous intéresse au plus haut point, dans la mesure où le modèle informatique traite ces agents comme "réactifs", ce qui signifie: comme n'ayant pas de mémoire de leurs propres comportements. Il y a en effet deux modèles de systèmes multi-agents: ceux dont les agents sont dits "cognitifs", ayant une représentation explicite de leur comportement et de leur expérience comportementale passée, et les agents dits "réactifs", sans représentation ni mémoire, commandés selon le schéma stimulus/réponse. C'est ce deuxième type qui modélise l'individu de la fourmilière. Or, si les agents n'ont pas de mémoire des comportements antérieurs, et si cependant leur spécialisation est déterminée par le comportement des autres agents, il est nécessaire qu'une mémoire du comportement collectif s'inscrive quelque part, au moins temporairement. Les phéromones sont des traces chimiques inscrites sur le territoire comme support – la fourmilière et les circuits environnants tracés par les individus chasseurs – et comme une cartographie de la collectivité. »

De fait, un individu connecté aux réseaux mondiaux, qui sera bientôt géolocalisé, émet des messages vers le réseau de serveurs où s'enregistre la mémoire du comportement collectif, tout comme la fourmi qui sécrète ses phéromones inscrit son comportement sur le

territoire de la fourmilière. Et dans la mesure où le système cardino-calendaire intégré conduit les individus à vivre de plus en plus en temps réel et dans le présent, à se désindividuer en perdant leurs mémoires – aussi bien celle du Je que celle du Nous auquel ils appartiennent –, tout se passe comme si ces agents « cognitifs » que nous sommes encore tendaient à devenir « réactifs », c'est-à-dire purement adaptatifs – et non plus inventifs, singuliers et capables d'adopter des comportements exceptionnels et en ce sens imprévisibles.

C'est bien ce qui se passe dans l'hypothèse que formait Leroi-Gourhan, que l'actuelle intégration cardino-calendaire paraît approcher au plus près, et où l'individu « humain » n'existe plus que comme une cellule, c'est-à-dire comme un « agent réactif » : il est *désindividué*, pour reprendre un mot de Simondon. Autant dire qu'il est *décervelé* – comme le disait Alfred Jarry.

Synchronisation et perte d'individualité

C'est bien une sorte de décervelage *comme passage du cognitif au réactif* que décrit Leroi-Gourhan pour clore l'exposé de son hypothèse.

L'évolution corporelle et cérébrale de l'espèce humaine paraissait pourtant lui permettre d'échapper au sort de la fourmi par l'extériorisation d'outils et de la mémoire. Il n'est pas interdit de penser que la liberté de l'individu [humain] ne représente qu'une étape et que la domestication du temps et de l'espace entraîne l'assujettissement parfait de toutes les particules de l'organisme supra-individuel.

En fait, l'extériorisation de la mémoire humaine, qui avait permis l'accumulation et la transmission des expériences individuelles, aboutit ici à la création d'un réseau réactif comme si la totalité de cette expérience était désormais standardisée et désincarnée [Stiegler, 2000]. Autrement dit, pendant quelques millénaires, le couple homme-technique aurait eu besoin d'une liberté individuelle pour que le système se développe correctement et constitue un « organisme supra-individuel » – rejoignant les organisations parfaitement synchrones des insectes dits sociaux.

Un calendrier est certes, de toute évidence, un dispositif de synchronisation : le dimanche évoqué précédemment est un de ces

temps de synchronisation. Mais en tant que moments de suspension, ces temps de synchronisation marquent une différence, et un moment d'exception. Ils sont un hommage à l'exception, qu'ils commémorent (ici, comme jour du Seigneur, c'est-à-dire mémoire de cet être *absolument* exceptionnel que fut le fils de Dieu, ou encore *Dieu fait homme*). Or, une exception est précisément ce qu'il y a de plus diachronique : son essence réside dans sa diachronicité.

En supprimant les temps de diachronie, on supprime le caractère d'exception de la synchronie qui devient un moment ordinaire – la banalité même. Cette liquidation des singularités par la société grégaire contemporaine est un passage aux limites dans la mesure où elle constitue à terme une liquidation du désir : on ne peut désirer que ce que l'on n'a pas, que ce qui, à cet égard, est « asynchrone », c'est-à-dire ici, plus précisément, diachronique et exceptionnel. C'est ce que la synchronisation finit inévitablement par annuler.

Or, la société des consommateurs repose sur le désir. Tout se passe donc comme si cette société était en train de creuser sa tombe.

Le désir ruiné par les guerres du temps

Tomber amoureux, c'est commencer d'aimer une différence. Le désir est toujours et irréductiblement un désir de singularité – à commencer par ce proto-désir qu'est le désir de soi-même, c'est-à-dire le narcissisme. Le narcissisme, comme amour de soi, est la base même du désir : je ne peux m'aimer moi-même (me respecter, avoir un amour-propre) que si je me pose comme singulier, et je ne peux pas aimer quelqu'un si je ne m'aime pas moi-même. Or, la synchronisation tue la singularité en cherchant à optimiser la consommation, cependant que la consommation suppose le désir. Autrement dit, le système hyperconsumériste de la société synchrone devrait finir par ruiner le système du désir, et donc la consommation elle-même.

Le désir est ruiné par une sorte de *guerre du temps* qui se mène aujourd'hui sur plusieurs fronts.

La guerre des médias

Le premier de ces fronts est la guerre que se livrent désormais les industries de programmes. Nous sommes « ciblés » par des

médias de toutes sortes – audiovisuels, écrits et désormais télécommunications – qui se font concurrence pour capturer le temps limité dont nos consciences sont faites. Nos consciences, en tant que temps, forment un marché : le marché qui donne accès à tous les autres marchés, le marché de la publicité.

Sur ce marché, le prix de la conscience est très bas : pour 0,5 million d'euros nets de recettes publicitaires une heure du *prime-time*, un canal qui atteint 15 millions de consciences pendant ce créneau horaire « vend » ces consciences à ses annonceurs 20 centimes l'heure. Heure pendant laquelle ces masses de consciences absorbent le même flux temporel et homogénéisent leurs comportements. J'ai montré ailleurs pourquoi cette homogénéisation, dans les conditions actuelles, est inéluctable : elle repose sur le fait que lorsque je regarde un programme audiovisuel, le temps d'écoulement de ma conscience coïncide avec le temps d'écoulement de cet objet, et donc avec les millions d'autres temps de consciences qui le regardent au même moment. Si l'on mesure que, par ailleurs, ce que j'interprète de ce flux est lié à mon passé, à mon expérience individuelle, et que cette expérience tend inévitablement à devenir de plus en plus proche de celle des autres consciences qui regardent tous les soirs les mêmes émissions que moi (c'est la standardisation de l'expérience), on comprendra que ma singularité est ce qui est littéralement *ruiné* par la guerre que se livrent les médias pour accéder à ma conscience, et qui aboutit à ce que les médias tendent à diffuser les mêmes programmes achetés sur un marché devenu tout à fait international.

La guerre spirituelle et géopolitique

Un autre front de cette guerre est celui du conflit des calendriers, antique, mais qui a pris un tour propre à notre époque depuis plus de cinq décennies à Jérusalem, et qui connaît un nouvel épisode, et sur un autre territoire, depuis le 11 septembre 2001. Ce conflit, qui relève d'une guerre des esprits plus ancienne encore que le calendrier [Stiegler, à paraître], est des plus complexes. Il est malheureusement, à notre époque, à proprement parler militaire, mais il a aussi des dimensions de guerre économique par lesquelles seulement, et heureusement, chez nous, en France, il se présente aujourd'hui (et nous devons tout faire pour qu'il

reste un conflit seulement économique). C'est une guerre des temps culturels et spirituels où les États-Unis d'Amérique cherchent à faire adopter leur propre calendrier, leurs propres industries de programmes, leur propre cardinalité à travers leur technologie aussi bien qu'à travers leur système symbolique, leur cinéma et leurs produits dérivés – et ce, dans le but de faire adopter les comportements de consommation correspondant à leurs intérêts économiques. L'opération de marketing autour de Halloween, comme résurgence dénaturée du culte des morts que la très monothéiste fête de tous les saints avait adoptée et renversée en fête de l'immortalité des âmes, peut être vécue par les grands monothéismes, dans ces circonstances, comme une véritable agression contre l'esprit.

Plus profondément, le bouleversement des calendriers par les impératifs du marché, dont la mondialisation de Halloween est un symptôme parmi d'autres, compromet la fonction calendaire comme instauratrice d'un *Nous*.

La guerre de l'écologie, de l'esprit et du temps

Le troisième front de cette guerre du temps est un combat politique qui reste à mener, et même à déclarer, un combat qui n'est pas encore à proprement parler engagé : ce devrait être un combat pacifique, un combat d'idées pour ce que j'ai appelé une écologie de l'esprit, qui est aussi une écologie du temps. Le développement économique n'est pas autosuffisant. Il y aura toujours quelque chose au-delà de l'économique, qui relève essentiellement de ce que j'ai appelé ici l'exception, qui suppose le désir, et dont le sacré, par exemple, est un nom. C'est ce que Bataille appelait le somptuaire.

L'exploitation systématique du temps des consciences comme métamarché donnant accès à tous les autres marchés entraîne une destruction du temps de conscience parce que *le temps d'une conscience est structurellement diachronique.*

Nous avons vu que paradoxalement le calendrier en tant que commémoration est à la fois un moment de synchronisation dans la vie d'un *Nous*, et la commémoration d'une exception, c'est-à-dire d'un moment de diachronie – et même de *dyschronie*, dans la mesure où, dans ce moment de mémoire, est toujours celée la

mémoire du moment *inaugural* (ainsi du dimanche, jour du seigneur, qui est un rappel hebdomadaire de ce que le 25 décembre fête solennellement chaque année). Or, cela signifie que dans le calendrier d'un *Nous*, la synchronie n'est pas en opposition avec la diachronie, mais en *composition* avec elle.

Le temps est toujours une question d'articulation du synchronique et du diachronique. Actuellement, le développement technologique va vers une hypersynchronisation qui tend à opposer le synchronique et le diachronique, c'est-à-dire à les *décomposer*. La composition du synchronique et du diachronique est précisément le compromis que rendent possibles les calendriers en tant qu'ils ménagent des temps de suspension, c'est-à-dire de fête – fête que Bataille analyse précisément comme moment somptuaire.

L'exploitation systématique industrielle qui va vers la synchronisation absolue et l'annulation des moments de suspension entraîne une décomposition de ces deux tendances (diachronique et synchronique, qui deviennent hypersynchronique et hyperdiachronique, et ce qui conduit au diabolique à proprement parler, c'est-à-dire à l'atomisation pure): c'est la décomposition du social lui-même, et à travers le social, la décomposition de l'individu, la « désindividuation ».

La ville en continu vise l'annulation des temps de suspension calendaire, et la soumission de la composition du synchronique et du diachronique à l'hégémonie du marché optimisé comme gestion à flux tendus qui requiert une adaptabilité totale du local à un réseau soumis à la loi exclusive du *just-in-time*: elle procède de cette décomposition.

On ne peut laisser se mettre en place la ville en continu sans réagir car elle serait une ville où on compte tout et tout le temps.

Il va falloir négocier au niveau local dans des processus de réappropriation désynchronisante. Une solution est d'inventer de la discontinuité dans la continuité. Il faut imaginer de nouveaux types de suspensions, de nouvelles sacralités dans les calendriers, de l'événementiel somptuaire mais non marchand, des événements qui soient de l'ordre de l'inestimable, qui n'aient pas de prix. Cet événementiel n'existera que s'il se calendarise. Pour qu'il y ait date, il faut qu'il y ait un calendrier et un événement d'exception bien au-delà de l'amortissement possible dans le marché.

Le désir, la culture en général, la politique, le religieux ne peuvent pas faire l'objet d'un amortissement. Dieu, ça ne s'amortit pas, et même rachetés par un Bill Gates, les manuscrits de la mer Morte resteraient des reliques sans prix.

On revient à une promesse « bataillène » de l'exception qui, chez lui, est endémique de la fête.

La vraie réponse à la ville en continu des marchés, c'est la fête, un moment où on dépense sans compter…

B. Stiegler

Notes

1 Ce possessif « mon » est rhétorique: l'auteur de ces lignes en est resté au papier pour ce qui concerne l'agenda.

2 En remontant le temps, le voyageur risque d'empêcher, d'une manière ou d'une autre, les rencontres qui ont conduit à sa naissance. Or, s'il ne naît pas, le voyageur ne peut non plus voyager dans le temps et, donc, empêcher sa propre naissance. S'il est né, il a voyagé dans le temps. Et il a empêché sa naissance. Et ainsi de suite. L'enchaînement des choses se trouve ainsi stoppé. Arrêté à un stade où la probabilité oscille perpétuellement entre l'une ou l'autre des possibilités. L'écoulement du temps s'en trouve bloqué en quelque sorte.

L'homme dans la ville en continu

Bernard Millet *

Dans un temps sans scansion,
il n'y a plus d'avenir.
Dominique Wolton

La réflexion engagée sous l'égide de la Datar sur le problème de l'aménagement temporel du territoire et l'une des propositions qui en découle de promouvoir un « droit à la ville en continu » [Gwiazdzinski, Aghina, 2001] suscitent l'intérêt du chronobiologiste. Cette proposition pose la question de savoir comment l'homme, adapté jusqu'ici à un mode de vie rythmé par l'intervention de signaux survenant à des moments précis de la journée ou de l'année, va répondre à des sollicitations désordonnées sachant qu'il possède lui-même une organisation temporelle.

L'aménagement temporel du territoire est un sujet d'actualité et suscite des propositions. La revue *Territoires* (septembre 2001) abordait cette question. L'une des propositions avancées retient particulièrement l'attention: elle vise à promouvoir un « droit à la ville en continu » [Gwiazdzinski, Aghina, 2001], c'est-à-dire à offrir au citoyen la possibilité d'organiser ses activités (travail, loisirs, repos) à la demande: exercer son métier, faire ses courses, effectuer ses démarches administratives, aussi bien la nuit que le jour. L'idée est séduisante et elle est déjà mise en application dans certaines grandes villes où il est possible de manger, de

* Biologiste, professeur honoraire, rédacteur en chef de *Rythmes*, bulletin du Groupe d'étude des rythmes biologiques, université de Franche-Comté.

se distraire, de travailler à n'importe quel moment de la tranche journalière de 24 heures. On trouve aux États-Unis des supermarchés ouverts 24 heures sur 24, le bureau de poste de Paris-Louvre est à la disposition du public à toute heure du jour et de la nuit (pas pour toutes les opérations cependant). Ainsi le citoyen noctambule peut-il satisfaire ses exigences. Mais tous les citoyens ne sont pas noctambules. Comme tout animal, l'homme, au cours d'une journée de 24 heures, a un temps d'activité et un temps de repos; il possède une *organisation temporelle* qui en fait un animal à activité diurne: c'est habituellement la nuit qu'il dort et le jour qu'il est en situation de veille. Dans son environnement naturel, il reçoit des signaux de nature différente qui contribuent à synchroniser et à mettre en phase son temps d'activité avec le temps d'éclairement quotidien. Deux situations distinctes vont se présenter pour l'homme dans la ville en continu. Il va, soit utiliser occasionnellement les services qui lui sont offerts, soit faire fonctionner la ville en continu. Dans le premier cas, on sait par expérience que faire la fête la nuit « de temps en temps » n'entraîne pas de conséquences fâcheuses sur la santé, tout au plus un désagrément passager. En revanche, être dans l'obligation de travailler la nuit pour répondre aux besoins du client ou du patron peut générer une situation de conflit dont le retentissement sur l'organisme n'est pas toujours prévisible.

L'organisation temporelle

Les recherches conduites par les chronobiologistes à partir des années soixante montrent que la plupart des fonctions physiologiques de l'homme suivent, au cours d'un nycthémère, un *pattern* plus ou moins sinusoïdal avec un pic et un creux localisés à différents moments de la journée. La sensation de faim à l'approche de midi, les yeux qui papillotent en fin de soirée sont la manifestation respectivement du besoin de manger et du besoin de dormir. Sur le plan intellectuel, l'attention est plus soutenue en milieu d'après-midi qu'en début de matinée ou en fin de soirée. Il s'agit là d'informations à caractère comportemental. Si l'on examine le fonctionnement des glandes endocrines [Canguilhem, Boissin, 1998], on s'aperçoit que la production d'hormone est modulée:

chez un individu qui dort de minuit à 8 heures du matin, la quantité de cortisol sécrété par la glande surrénale atteint un pic un peu avant le réveil tandis qu'elle est nulle entre minuit et 4 heures [Reinberg, 1994]. À l'inverse, la mélatonine, sécrétée par la glande pinéale, est produite la nuit pendant le sommeil; c'est l'obscurité qui est déterminante car, chez les mammifères à activité nocturne, la mélatonine est aussi sécrétée la nuit. On pourrait allonger la liste des processus physiologiques qui évoluent de manière périodique au cours d'une journée: la température corporelle, la tension artérielle, etc. Il existe donc une distribution programmée dans le temps des activités physiologiques. Les courbes qui rendent compte de cette évolution circadienne sont quelquefois compliquées d'une part par l'existence de rythmes plus rapides, d'autre part par l'existence de rythmes annuels ou saisonniers: c'est le cas pour la pression artérielle dont la période des variations varie en fonction de trois paramètres: le rythme cardiaque (période 1 seconde en moyenne), une variation journalière (c'est tôt le matin qu'elle est la plus basse et en milieu d'après-midi qu'elle est la plus élevée) et une variation annuelle [Reinberg, 1994], le pic se situant en février dans l'hémisphère Nord du 30° au 60° N et en juillet dans l'hémisphère Sud du 30° au 40° S.

Synchroniseurs

On ne peut manquer de rapprocher ces variations périodiques journalières et annuelles de celles de notre environnement. La rotation de la terre sur elle-même en 24 heures et autour du soleil en une année est responsable de l'alternance des jours et des nuits et de l'existence des saisons. Il s'ensuit que la durée de l'éclairement quotidien varie au cours de l'année, passant sous nos latitudes de 8 heures au solstice d'hiver à 16 heures au solstice d'été. La courbe des températures de l'air suit la courbe des éclairements. On est alors en droit de se demander si les variations cycliques des fonctions physiologiques sont inhérentes à l'organisme (endogènes) ou si elles sont imposées par les fluctuations des paramètres environnementaux (exogènes). Aujourd'hui, concernant l'homme, on a la réponse à travers les expériences d'isolement hors du temps (Michel Siffre, Josy Laurès, Véronique Le Guen), au cours des vols

orbitaux, dans le comportement des vrais jumeaux, etc., qui montrent que la rythmicité est bien d'origine endogène. En l'absence d'une stimulation régulière telle que l'alternance des jours et des nuits, du bruit et du silence, de la présence et de l'absence de vibrations, des contraintes liées aux horaires de travail ou résultant de l'activité quotidienne, c'est-à-dire en conditions de libre cours, la période du rythme de la température corporelle par exemple n'est plus de 24 heures mais de 25 heures et plus. Elle représente la période propre du rythme. Par ailleurs, il a été montré, à partir d'études sur des organismes uni- et pluricellulaires, que la rythmicité endogène a un fondement génétique. La période propre du rythme varie d'un sujet à l'autre.

Comment alors expliquer le rôle des facteurs de l'environnement ? Le lever et le coucher du soleil qui correspondent à la transition nuit/jour et jour/nuit et, d'autre part, le passage des jours courts aux jours longs, et réciproquement des jours longs aux jours courts, constituent des signaux qui synchronisent les activités physiologiques. De la sorte, la période des rythmes de l'homme s'ajuste sur celle des variations des paramètres environnementaux qui sont désignés pour cette raison des synchroniseurs. Chez les animaux et chez les plantes, les changements qui surviennent périodiquement dans la quantité d'éclairement quotidien et le niveau des températures sont des synchroniseurs efficaces. La fonction de reproduction est pour beaucoup d'espèces réglée par la longueur respective du jour et de la nuit. Le rut survient à des moments de l'année différents selon les espèces considérées, en automne chez les cervidés, au printemps chez le hamster, de sorte que les naissances interviennent au moment le plus favorable pour la survie des jeunes [Canguilhem, Boissin, 1998]. Il en est de même pour la floraison des plantes sensibles à la durée de l'éclairement quotidien. Les espèces dites de jours longs fleuriront au printemps et en été comme certaines variétés d'épinards, celles de jours courts, comme le chrysanthème, en automne. L'activité sexuelle de l'homme est marquée aussi par une variation annuelle. D'après Reinberg [1994], le pic se situe à la fin de l'été ou au début de l'automne et il coïncide avec le maximum de sécrétion de la testostérone. Il apparaît ainsi que l'homme est sensible aux synchroniseurs environnementaux, mais il l'est plus encore aux impé-

ratifs de la vie familiale (par exemple, l'heure des repas) et de la vie sociale, « dans la trinité métro, boulot, dodo » selon la formulation originale de Reinberg. Ces activités qui se répètent chaque jour avec une grande régularité ont pour effet de synchroniser les rythmes des fonctions physiologiques sur une base de 24 heures [Reinberg, Fraisse, Leroy, Montagner, Pequignot, Poulizach, Vermeil, 1979].

Mutations dans la ville en continu

À ce jour, on ne dispose d'aucune donnée relative au comportement de l'homme dans la ville en continu et on est contraint de faire de la prospective, d'imaginer les nouvelles conditions environnementales créées du fait des changements d'activité. Certes, les paramètres environnementaux tels que la durée quotidienne d'éclairement fourni par le soleil et les variations de température de l'air ambiant qui l'accompagnent ne vont pas être modifiés au cours de l'année, mais néanmoins les conditions externes dans lesquelles le citadin va vivre ne seront plus les mêmes. Ainsi les éclairements nocturnes seront plus intenses car, à celui qui est apporté aujourd'hui par les lampadaires, viendra s'ajouter l'illumination des bâtiments publics et privés, des magasins, des parkings. L'amplitude des variations d'éclairement qui se manifestent au cours d'une journée (à l'aube et au crépuscule) et au cours de l'année (entre le solstice d'hiver et le solstice d'été) sera moins marquée. L'homme se trouvera en quelque sorte dans la situation des esquimaux vivant à l'intérieur du cercle polaire. Les modifications touchant l'amplitude des variations thermiques seront mineures. D'autres synchroniseurs, notamment les plus efficaces, risquent de ne plus jouer leur rôle. Le silence nocturne qui succède au bruit quelquefois intense marquant le temps d'activité dans la journée, au cours de la semaine et au cours de l'année, va disparaître, la perception des vibrations risque d'être permanente, la composition de l'air, fortement influencée par la circulation automobile, tendra à rester constante; les repères fournis par la vie familiale et la vie collective vont être gommés dans la mesure où chacun disposera d'un plus grand degré de liberté pour se nourrir, dormir, travailler, s'amuser. Dans la ville en continu, les conditions de vie vont se

rapprocher des conditions expérimentales du libre cours, du fait de la mise hors circuit des synchroniseurs qui remettent à l'heure quotidiennement ou annuellement les rythmes de l'individu. Comment l'organisme va-t-il alors se comporter ? En l'absence de données expérimentales obtenues dans des conditions similaires, il est difficile de répondre. On ne peut que faire référence aux résultats de tests effectués soit au cours de séjours prolongés dans des grottes, c'est-à-dire à l'obscurité continue, à température constante et en l'absence de montre, soit à la faveur d'essais menés dans des conditions déterminées pour la réalisation d'un objectif précis (navettes spatiales). De plus, on peut avancer sans grand risque de se tromper, qu'une grande variabilité se manifestera parmi les habitants, d'une part parce que deux populations d'individus vont se côtoyer, les uns conservant leurs habitudes antérieures (« métro, boulot, dodo ») tandis que les autres, et notamment les actifs qui auront la charge de faire fonctionner les entreprises, les commerces, les services administratifs, verront la période de certains de leurs rythmes modifiée en l'absence de synchroniseurs naturels.

Adaptations

On dispose déjà d'informations concernant la réponse de l'organisme à un déficit de synchronisation entre les rythmes biologiques et les rythmes cosmiques. Un premier exemple nous est donné par les mesures effectuées lors des vols transcontinentaux. Lors d'un déplacement de Paris à New York, les conditions environnementales d'arrivée sont en retard d'environ 6 heures par rapport aux conditions de départ. Le rythme interne du passager n'est plus en phase avec le rythme externe. Il s'ensuit des perturbations de certaines fonctions physiologiques caractéristiques du *jet-lag* car les relations de phase entre les différents rythmes sont modifiées, ce qui entraîne les troubles comportementaux bien connus : sensation de fatigue, maux de tête, sommeil perturbé, diminution de l'état de vigilance. Plusieurs jours sont nécessaires pour rétablir les relations de phase entre les différents rythmes. Le rythme de la température corporelle ou les rythmes hormonaux demandent plus de temps que le rythme du sommeil [Canguilhem, Boissin, 1998], de 1 à 2 semaines. Le voyage de retour, s'il est effectué après réta-

blissement du fonctionnement physiologique normal, est suivi des mêmes effets car les conditions d'arrivée sont en avance par rapport aux rythmes internes. Là encore, un délai est nécessaire pour que les rythmes internes se retrouvent en phase.

Plusieurs remarques s'imposent à propos du *jet-lag*. Les chronobiologistes sont d'accord pour dire qu'il faut franchir au moins 4 fuseaux horaires pour enregistrer des perturbations physiologiques. Il découle de cela que les troubles évoqués par certaines personnes au moment du passage de l'heure d'hiver à l'heure d'été et réciproquement sont d'origine psychosomatique plutôt que physiologique ! En second lieu, on constate que tous les sujets ne répondent pas de la même manière : pour 80 % d'entre eux, c'est le voyage dans le sens Ouest-Est qui nécessite le délai le plus long pour se recaler sur les conditions externes. Enfin il existe aujourd'hui des solutions pour prévenir le *jet-lag*. L'une d'entre elles consiste à faire absorber au sujet de la mélatonine. La mélatonine, rappelons-le, est cette hormone sécrétée par la glande pinéale, à laquelle on attribue des propriétés multiples, mais contestées [Arendt, Aldhous, Marks, 1986], qui serait un donneur de temps interne. En fonction de l'heure de son administration, elle provoque des avances ou des retards de phase de sens opposés à ceux obtenus après modification de l'environnement [Canguilhem, Boissin, 1998]. J. Arendt [1998] et ses collaborateurs ont montré les effets bénéfiques de la mélatonine pour atténuer les conséquences fâcheuses du *jet-lag*. Cette hormone étant produite exclusivement la nuit, elle renseigne l'organisme sur la durée quotidienne d'éclairement et donc sur ses variations annuelles. Il apparaît ainsi que les sujets soumis à des horaires variables dans « la ville en continu » auront vraisemblablement une production de mélatonine perturbée. Leur situation s'apparentera à celle des travailleurs en 3 x 8 ou 2 x 8 chez lesquels le rythme veille-sommeil est lui aussi perturbé et la désynchronisation des rythmes internes observée (comme dans le cas d'isolement prolongé). Ces dysfonctionnements abaissent le niveau de vigilance et plusieurs auteurs ayant entrepris une étude sur ces sujets notent que le nombre des accidents du travail et des accidents de la route atteint un pic entre 3 et 5 heures du matin [Reinberg, 1998].

Privés des synchroniseurs naturels leur permettant d'ajuster leurs rythmes internes aux rythmes de leur environnement, certains individus font une dépression qualifiée de saisonnière car survenant à l'automne ou au début de l'hiver. Elle est liée au fait qu'à cette époque de l'année, les jours sont courts et que les rythmes des fonctions physiologiques ne sont pas remis à l'heure par le signal « aube ». Il suffit d'apporter un complément d'éclairement quotidien d'intensité au moins égale à 5000 lux pour faire disparaître rapidement l'état dépressif [Coudron, 1997]. C'est dire l'importance de la lumière dans notre milieu de vie.

*

Bien d'autres exemples pourraient être apportés pour illustrer le fait que l'homme, comme les autres organismes vivants, uni- ou pluricellulaires, possède une organisation temporelle ajustée aux variations périodiques des conditions environnementales. Il reste fortement tributaire de ces conditions et sensible à l'influence des facteurs du milieu dans lequel il vit. En l'absence d'expérimentations conduites en grandeur réelle, on ne peut pas savoir quelle incidence auront sur sa santé et son comportement les modifications apportées à son milieu de vie. Une autre inconnue subsiste. Elle concerne la vie collective : en créant un milieu artificiel, ne risque-t-on pas d'amplifier les différences qui séparent aujourd'hui le monde rural du monde citadin ? Les réponses varieront certainement d'un individu à l'autre mais on peut parier sur le fait que l'homme est capable d'adaptation.

B. Millet

Sur la discontinuité de la chaleur, de l'énergie, du temps... et de la ville

Michel Planat *

Celui qui s'arrête fait remarquer
l'empâtement des autres, comme un point fixe.
Pascal

La physique statistique peut-elle être utile aux modélisateurs et aménageurs du territoire, lorsque ceux-ci s'intéressent aussi à la dimension temporelle? Le deuxième principe de la thermodynamique qui signifie que l'énergie mécanique se dégrade sans retour en chaleur, c'est-à-dire aussi en désordre, se relie-t-il au thème de « la ville en continu »? N'est-ce pas aussi le point de vue de certains penseurs, pessimistes sur le devenir des sociétés capitalistes et laïques, sur la perte des valeurs culturelles, du travail rythmé, de l'école de la République et de la famille bicéphale?

La quantification de l'énergie nécessaire pour rendre compte des propriétés optiques et électriques des corps n'implique-t-elle pas plutôt des discontinuités temporelles, et quelle structure ce temps possède-t-il? Est-il aussi celui des cycles et ruptures technologiques, et donc économiques, et comment s'inscrit-il dans l'espace géographique?

* Physicien, Laboratoire de physique et métrologie des oscillateurs du CNRS, Besançon.

Entropie

En 1824, Carnot formule, pour les machines à vapeur (et les futures automobiles), le principe d'équivalence entre les deux formes d'énergie que sont la chaleur et le travail mécanique. Le travail peut se dissiper en chaleur, mais l'inverse n'est pas possible: pour produire un travail, il faut disposer d'une source chaude et d'une source froide. L'entropie: le contenu de transformation d'un corps ne peut que croître: c'est le second principe de la thermodynamique, énoncé en 1865 par Clausius et Lord Kelvin.

Après que s'est imposée la vision discontinue de la matière, avec molécules et atomes, électrons (les grains d'électricité) et photons (les grains de lumière), il revient à Boltzmann de préciser en 1902 la nature discrète de la chaleur. Le modèle est celui d'un gaz de miniboules effectuant des collisions incessantes et possédant par conséquent une mobilité réduite. Puisque ces miniboules doivent satisfaire individuellement aux lois mécaniques du mouvement, cela implique qu'elles possèdent des degrés de liberté, et une énergie associée multiple d'un quantum élémentaire. $1/2\ kT$ où T est la température et k la constante dite de Boltzmann. Par exemple, la chaleur spécifique d'un gaz de N particules est $3/2\ NkT$, où le 3 correspond aux trois dimensions de l'espace ordinaire. Essayons de fixer les idées sur l'ordre de grandeur d'une telle énergie. Un gaz macroscopique possède typiquement la taille d'une mole avec $N = 10^{23}$ particules, cela représente à la température ordinaire une chaleur de 3600 joules. Un moteur parfait, c'est-à-dire sans la consommation d'énergie inhérente à l'application du second principe de la thermodynamique, peut transformer cette chaleur en mouvement d'un objet d'une tonne à environ 10 kilomètres à l'heure. Avec un peu de combustible, c'est bien ce que réalisent nos moteurs de voiture.

Boltzmann donne aussi une nouvelle représentation de l'entropie, qu'il associe à la flèche du temps. Considérons le phénomène quotidien où l'on mélange le café et le lait: le liquide évolue vite vers un équilibre de couleur marron; il est très improbable que l'on revienne à la situation initiale où le café et le lait se séparent, ou à des situations intermédiaires d'agglomérats de café ou de lait. L'effet irréversible est uniquement dû à la loi des grands nombres

que les situations ordonnées sont peu nombreuses par rapport aux situations désordonnées où le mélange a été réalisé. Pour rendre compte de ces observations, l'entropie de Boltzmann est définie par la relation $S = k \log P$, c'est-à-dire en proportion du logarithme du nombre d'états accessibles au système. En conséquence, l'entropie des deux substances est la somme des entropies des substances prises séparément, et cette entropie est supérieure après le mélange à celle d'avant le mélange, car le volume accessible à chacune a été augmenté. La loi de croissance statistique de l'entropie est aussi assimilée par Boltzmann à une direction du temps.

Le moins que l'on puisse dire est que cette tentative de voir le deuxième principe de la thermodynamique comme la flèche du temps a échoué. L'une des critiques est que la flèche disparaîtrait au niveau microscopique puisqu'on peut alors retrouver l'ordonnancement des particules; mais on entre là dans un domaine où la physique statistique classique ne s'applique plus et où d'autres notions de quantification et d'indétermination sont à prendre en compte comme on va le voir maintenant. Le lien possible entre la statistique des nombres et le temps est évoqué plus loin.

Statistique des ondes, les quanta d'énergie et leur mesure

Le XIXe siècle a aussi découvert que la lumière était une onde: il y a des ondes radio (jusqu'à 1 kilomètre en longueur d'onde), la lumière visible (avec une longueur d'onde un milliard de fois plus courte, de l'ordre de 10^{-6} mètre), les rayons X et les rayons γ (où la longueur d'onde est encore un million de fois plus courte, et peut atteindre 10^{-12} mètre). Toutes ces ondes, dites électromagnétiques, car elles transportent simultanément un champ électrique et magnétique, sont décrites par la relation $\lambda = c/v$ qui lie la longueur d'onde λ à la fréquence v, via une constante universelle, la vitesse de la lumière $c = 3 \times 10^8$ mètres/seconde.

Considérons un corps en équilibre thermique avec un rayonnement électromagnétique et supposons que l'énergie de ce rayonnement est tout entière absorbée, d'où le nom de corps noir. En 1900, Max Planck découvre, en étudiant l'émission issue du corps noir, que l'énergie ne peut être échangée que par sauts d'énergie, multiples du quantum $E = hv$. La constante de Planck, $h = 10^{-34}$ joule.sec, possède

la dimension d'une action, c'est-à-dire d'une énergie mesurée sur un temps fini. Il faut se rendre compte de l'ordre de grandeur extrêmement petit de ce quantum d'énergie. Pour les ondes lumineuses, par exemple l'ultraviolet, la longueur d'onde est $\lambda = 0.3$ µm, la fréquence est $v = c/\lambda = 10^{15}$ Hz et le quantum de l'ordre de 10^{-19} joule, c'est-à-dire un facteur 10^{-23} plus petit que l'énergie molaire en jeu dans un moteur à explosion. Le facteur 10^{-23} est aussi à peu près le nombre de particules dans une mole, ce qui nous prouve que ces phénomènes ont lieu à l'échelle atomique.

D'autre part, 10^{-19} joule correspond à peu près à l'énergie d'un électron accéléré entre les deux électrodes d'une pile d'un volt. On voit désormais à quel point une observation macroscopique sur l'intensité de rayonnement du corps noir correspond à la présence d'échelles d'énergie extraordinairement plus petites à l'échelle atomique. Même le cosmos lointain nous envoie un rayonnement de corps noir (certes de très basse température: 3 degrés Kelvin, soit -270 degrés Celsius).

Le quantum d'action se retrouve aussi dans une autre relation fondamentale due à W. Heisenberg en 1927. La relation d'indétermination $\Delta E \Delta t \geq h$ relie la résolution d'énergie au temps pendant lequel l'observation est faite. Par exemple, si la particule observée vit pendant un temps très court, son énergie ne peut être obtenue que grossièrement: c'est le cas pour les particules hautement énergétiques créées dans les accélérateurs de particules, ou celles provenant du cosmos lointain. Dans ces observations, le temps est présent comme durée de vie, non comme flèche.

Il ne semble pas que la mécanique quantique, que nous venons d'esquisser, puisse donner une indication sur la source de la flèche du temps. Pour la définir, nous avons besoin de systèmes mettant en jeu de nombreuses particules élémentaires. Toute observation de la flèche du temps dépend de l'interaction de systèmes quantiques avec des appareils de mesure macroscopiques. À cette échelle microscopique, l'observation influence le devenir du système et, un peu comme pour le deuxième principe de la thermodynamique, l'entropie croît avec la connaissance que nous acquérons de ce système, au cours de mesures répétées. C'est en tout cas le sens donné par Brillouin en 1962 de la formule de Shannon, pour l'entropie d'un système de communication.

Statistique du temps

Bien que ni l'irréversibilité thermodynamique ni les phénomènes à l'échelle quantique ne nous renseignent sur la flèche du temps, l'homme a de tout temps recherché la périodicité temporelle dans les phénomènes naturels pour rythmer et synchroniser son activité : le cadran solaire, la clepsydre à l'époque agricole, puis l'horloge à balancier à l'âge industriel, les oscillateurs à quartz dans les années cinquante, et enfin les horloges atomiques dont la régularité provient de la transition du quantum d'énergie entre deux niveaux d'énergie électroniques de l'atome. Aujourd'hui, « la seconde se définit comme la durée de 9 192 631 770 périodes de la radiation correspondant à la transition entre deux niveaux hyperfins de l'état fondamental de l'atome de Césium 133 ».

Ce temps capturé est-il vraiment enchaîné ? À vrai dire non, car la haute stabilité des horloges contemporaines est principalement due à la finesse considérable des raies spectrales. Par exemple un oscillateur à quartz est construit à partir d'une cavité de coefficient de qualité Q (le rapport entre la fréquence, typiquement 10 MHz et la largeur de raie 10 Hz) égal à un million ; la cavité Ramsey de l'horloge atomique produit un coefficient Q égal à un milliard. Le résidu d'instabilité de fréquence revêt toujours les mêmes habits, il a pour nom « le bruit en $1/f$ », ou bruit de scintillation.

Il convient d'abord de saisir la signification de la densité spectrale de Fourier. Un oscillateur tout à fait périodique de période T produit une raie isolée à la fréquence $f = 1/T$, s'il est non linéaire on peut trouver aussi les fréquences $2f$, $3f$... ou $f/2$, $f/3$, $3f/2$... Plus souvent le spectre est quasi périodique avec de nombreuses raies, dont l'amplitude est du même ordre de grandeur. C'est par exemple le cas, emprunté à l'astrophysique, du spectre des rayons X issus d'une galaxie binaire. Les galaxies binaires contiennent une étoile à neutrons qui accrète de la masse provenant d'une étoile compagne. On pense que la quasi-périodicité se produit à la fréquence de battement entre la fréquence de rotation de l'étoile à neutron et la fréquence orbitale du disque d'accrétion. Le bruit en $1/f$ quant à lui se produit dans le cas d'une accumulation résonnante de raies autour de la fréquence zéro, avec une densité hyperbolique, c'est-à-dire en $1/f$. Dans ce dernier cas on préfère utiliser

les échelles logarithmiques et le résultat est à peu près une droite de pente -1. De très nombreux systèmes physiques possèdent cette densité: les fluctuations de la fréquence cardiaque, le niveau des crues du Nil, le montant cumulé des opérations boursières, la fréquence des horloges, la résistance des composants électroniques, la densité du trafic routier... On peut aussi penser, en astrophysique, aux rayons *X* issus d'une galaxie de Seyfert, c'est-à-dire un noyau galactique. Ces noyaux sont probablement des trous noirs, de la taille de notre soleil, mais de la masse d'une galaxie, accrétant le gaz interstellaire ou intergalactique.

Dans une horloge métrologique la stabilité ultime est fixée par le bruit en $1/f$; si la densité spectrale des fluctuations relatives de fréquence est du type $S(f) = A/f$, l'instabilité de fréquence est Df/f environ A indépendamment du temps Dt de la mesure. Ce résultat est en contradiction avec la relation d'indétermination d'Heisenberg $DE = h/Dt$. Son explication doit donc relever d'une autre théorie applicable aux temps longs. Cette théorie pourrait bien être une théorie des nombres eux-mêmes. En effet, prenons nos trois astres familiers: le soleil, la terre et la lune, que plusieurs civilisations ont utilisés pour mesurer le temps. L'année tropicale possède 365,242191 jours, l'année lunaire 29,53058 jours. Le rapport est 12,4952 environ, 12.1/2. On peut établir un calendrier en ajoutant un mois tous les deux ans aux douze mois lunaires. De fait, les corrections suivantes s'obtiennent, non pas par le développement décimal, c'est-à-dire 4/10, 49/100 (il ne serait d'ailleurs pas commode d'attendre 10 ans pour corriger de 4 mois, ou 100 ans pour corriger de 49 mois), mais par un développement dit en fractions continues {0:2, 1, 2,1,1, 17...}, la première troncature donne 1/2, la seconde 1/(2+1/1)=1/3, la troisième 1/(2+1/(1+1/2)) = 3/8 (c'est-à-dire que l'on corrige 1 mois tous les 3 ans, ou 3 mois tous les 8 ans)... Toutes ces troncatures ont successivement servi, pour le calendrier grec par exemple. Le temps était ainsi parfaitement géré, sans l'intervention des lois de la dynamique céleste, découvertes par Galilée et Newton seulement au XVIIe siècle.

Revenons au XXe siècle et à la découverte par Armstrong de la détection hétérodyne pour les transmissions radio; elle consiste à comparer deux oscillateurs entre eux par mélange non linéaire, et à filtrer autour du continu. Il se trouve que ce dispositif réalise aussi

le développement en fractions continues; c'est en quelque sorte un calendrier électronique qui réalise une synchronisation complexe entre toutes les fréquences présentes [Planat, 2001]. Si, de plus, les deux oscillateurs sont détectés en phase, il se produit autour du continu une fluctuation en *1/f*. L'interprétation du phénomène relève de la théorie des nombres: la phase et l'amplitude de la mesure semblent évoluer au gré de discontinuités gérées par la fonction arithmétique $\Omega(t) = \log p$, si t est la puissance d'un nombre premier p et 0 sinon. L'amplitude et la fréquence moyennes possèdent en effet une fluctuation en *1/f*. Si cette théorie est confirmée, cela signifie que les grandeurs physiques issues de systèmes complexes ressemblent à l'entropie de Boltzmann, avec des états accessibles codés par les nombres premiers. Le temps se déploie sur une échelle logarithmique, avec une complexité relevant de la structure des nombres, encore loin d'être tout à fait comprise.

Quanta et statistique de la ville

Que sont donc les quanta d'énergie de la ville? Comment s'agrègent-ils et fluctuent-ils? Peut-on donner une représentation entropique « à la Boltzmann » de la ville, ou quantique « à la Planck » ? La ville est-elle plutôt comme ces trous noirs cosmologiques qui accrètent les agglomérats périphériques et dont les rayonnements scintillent? La première idée est que les humains sont ces quanta, machines thermodynamiques de très faible rendement, dont l'action modèle le territoire. Leur travail devient technologie et temps, ainsi que l'a bien décrit B. Stiegler [1994, 1996]. Il y a la diachronie et la statistique du « je », et le global et la synchronie du « nous » [Datar, 2001]. Ces synchronies sont hors équilibre, l'homme, le « je », est certes soumis et synchronisé aux temps naturels au sens chronobiologique du terme décrit par B. Millet, mais le groupe, le « nous », crée la technique, les villes et le temps, et les synchronies fluctuent à l'échelle de la ville, ou de la nation ou de la planète.

La transposition physique du concept « ville en continu » évoque pour moi le concept d'entropie croissante. Les physiciens ont aussi inventé le principe anthropique: l'homme est certes

adapté à l'univers, l'univers aussi est adapté à l'homme [Barrow, Tipler, 1974]. Dans un univers de constantes physiques (k, c, ou les autres, la charge de l'électron, la masse du proton...) altérées d'à peine un pour cent, l'homme ne pourrait pas naître. Un facteur produisant la vie est au centre de toute la machinerie de l'univers. Selon Boltzmann, il n'y a que deux explications à l'état improbable de l'univers actuel : l'interprétation créationniste, selon laquelle l'univers a été créé dans un état improbable, ou l'interprétation anthropique faible, où l'on observe le second principe car la vie intelligente ne saurait exister que dans une région où les conditions initiales sont telles que le deuxième principe fonctionne. Le temps est anthropique au sens de Boltzmann, puis de Heidegger, Barrow et Stiegler. La ville doit être anthropique, je crains que certains aménagements ne soient eux qu'entropiques.

M. Planat

La ville accélère

Gilles Rabin *

Quand c'est urgent, c'est déjà trop tard.
Talleyrand

Du village global de McLuhan aux cités globales de Saskia Sassen, le temps semble avoir été exclu, mis de côté, oublié. L'information est partout, et de l'ancêtre CNN à Radio France, « Be the First to Know ». Les prédictions de Heinrich Heine concernant le train semblent donc s'être réalisées : « Les distances ne comptent plus, seule la variable temps est importante. » Les bourses ne ferment plus, quand Tokyo s'éclipse, Londres puis New York prennent la suite. Comme sur l'empire victorien, le soleil ne se couche jamais pour la machine économique. Pourtant, le promeneur tardif, le flâneur aventurier du week-end découvrent une City de Londres vide, avec ses barrières et ses rues désertes. Si la machine tourne, l'homme semble parfois absent de la ville globale.

La continuité de l'économie moderne ne peut s'apprécier qu'en regardant comment la doctrine s'est intéressée à la variable temps. La première mesure, la référence, est représentée par les cycles économiques. Les cycles longs, sinusoïdaux sont nommés *Kondratieff*, mais ils sont marqués par des cycles plus courts, les *Juglars*. L'histoire économique est donc inscrite dans des périodes longues de croissance et de récession, dont les « trente glorieuses » de Fourastié ne sont qu'un des épisodes. Mais le temps se lit

* Économiste, directeur général de l'Agence pour l'économie en Essonne, conseiller auprès de la présidente d'ETD.

mieux dans l'histoire économique de la production, et semble se décaler de l'amont, les producteurs, vers l'aval, le consommateur ou le client.

Temps des producteurs

Ainsi le temps de l'agriculteur est-il marqué par le rythme des saisons qui détermine le temps des récoltes. L'espace est proche car les marchandises sont périssables. Les villes déterminent un espace agricole qui les nourrit. Ce modèle est à l'origine de la pensée des physiocrates, dont l'un des fondateurs, François Quesnay, démontre, dans son tableau économique de 1758, que seule la terre est source de richesse. L'artisan ne fait que transformer de la valeur ; quand au service, il pose déjà problème. Le temps est rythmé par le clocher de l'église, l'économie est pensée comme autarcique, la France est un pays profond.

À cet espace restreint va succéder une appréciation plus universelle liée au siècle des Lumières et à l'émergence d'une nouvelle classe dominante, les marchands. Le temps est toujours long, marqué par des rendez-vous annuels ou biannuels que sont les foires. L'échange devient prédominant, se structure et fait appel à la puissance publique pour garantir la sécurité du transport. Bien avant le tableau économique des physiocrates, la Hanse germanique déploie ses comptoirs, Cologne ouvre son ambassade à Londres, la monnaie circule via des lettres de change. Fugger à Augsbourg construit un réseau de partenaires, et l'information devient déjà un élément primordial dans les spéculations. Cinquante-sept ans après Quesnay, les fausses nouvelles de la victoire de Napoléon à Waterloo ruinent les spéculateurs. Les marchands créent les bourses et Francfort, construite sur un gué du Main et sur deux routes commerciales, a déjà inscrit son histoire boursière sans s'en rendre compte. Sa foire est renommée, ses infrastructures sûres, la cloche de l'ouverture des transactions rythme déjà le temps économique. Quesnay est oublié, et tardivement, en 1920, Max Weber, dans son ouvrage *l'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, décrit l'émergence d'un nouveau système économique basé sur l'échange de marchandises et sur des règles déontologiques. Les villes sont reliées entre elles, l'espace rétrécit, le temps devient une variable importante pour les spécula-

teurs, et la connaissance, l'information émerge comme une valeur économique.

Le temps des industriels est né sur ces foires puisque la plupart des villes industrielles britanniques étaient d'anciens marchés où s'échangeaient informations et marchandises. Mais ce nouveau temps industriel est plus court. De l'heure, du jour, on passe à la seconde. Le chronomètre s'invite dans les ateliers avec l'organisation scientifique du travail de l'ingénieur Taylor. Les tâches sont décomposées, le temps est calculé pour produire une pièce, les chaînes de fabrication remplacent les ateliers artisanaux. Certes à Berlin, on parle encore de la Maison Siemens, comme on parlerait de la maison d'un maître artisan, mais chez AEG, à quelques kilomètres de là, Behrens construit la Turbine Halle où les ouvriers pointent et où les machines ne dorment plus. Dans le pays haut, en Lorraine, les gamins admirent la nuit rougie par les hauts fourneaux qui ne s'éteindront que pour mourir. Chez Ford, on produit n'importe quelle voiture pourvu qu'elle soit noire et qu'elle soit une Ford T. L'économie est d'échelle et la victoire est à celui qui produira le plus à moindre coût. Déjà le social s'invite, quand Robert Bosch institue en 1912 la semaine de 48 heures et Bismarck les lois sociales. Il faut épargner les coûts fixes, et Karl Marx parle alors non pas de temps libre, mais de recomposition de la force de travail.

Le symbole de cette interpénétration du temps dans l'économie est sans doute le chemin de fer. Puisque le train circule plus vite que l'information, il faut structurer son déplacement via des horaires stricts pour des raisons de sécurité. La France qui possédait plusieurs heures, doit effacer ses décalages horaires. Dorénavant, il sera 9 heures au même instant à Paris, Brest et Strasbourg. L'économie construit son temps qui détermine l'espace. Paris regroupe alors « le bureau des méthodes » où les ingénieurs pensent les produits, les normes, le temps des machines. La province, futur désert français, se couvre d'usines qui obéissent au tempo de la capitale. Quand Hugo écrit « Paris va seule, la France suit de force », il décrit sans le savoir le modèle économique dominant du début du XXe siècle, le temps des industriels.

Temps des clients

Si les modèles sont poreux, si le temps de l'agriculteur, le temps des marchands et des industriels préexistent, ce « temps des temps » est passé. Bien sûr, sur les chaînes de la *Smart* à Hambach, VDO n'a encore que quelques secondes pour changer la couleur d'un tableau de bord et la *lean production* avec son « juste-à-temps » reste un modèle de référence dans les usines de production. Mais le temps des clients est venu. À 9 heures, au cœur du forum des Halles, les augures cinématographiques auscultent le nombre d'entrées que font les films. Déjà, vers 11 heures, le destin de la seconde aventure d'Astérix est scellé, ce sera un succès. La programmation des salles pour le mercredi suivant peut être confirmée. À Boston, l'organisation regroupant les entreprises de biotechnologies, Mass Bio, organise des sessions *Accelerator* où une entreprise, un capital-risqueur, présente en quelques minutes son *business-model*, sa méthode de gestion. Il saura bientôt si ses pairs le soutiendront. À Corbeil, le responsable de la *supply chain* d'Altis, leader mondial des semi-conducteurs, discute avec ses clients sur les formats, les dates et les qualités de ses futures livraisons. Le client est dorénavant le maître des horloges. Il ne faut plus produire pour vendre, mais vendre pour produire. Le designer de Renault discute avec le responsable marketing et technique de la forme d'un nouveau modèle, le client donne le *la*. Les caisses des grands magasins franchisés sont directement reliées aux producteurs de modèles de prêt-à-porter pour adapter le temps des industriels à la réussite de tel ou tel modèle. La ville devient globale car les modes de vie, et donc de consommation, s'unifient. Le client d'Air France peut commander son billet à 3 heures du matin heure française. Quelque part, de l'océan Indien, une voix lui répondra en français. Il n'y a plus de théorie, plus d'ouvrage de référence, plus d'horloge, si ce n'est votre propre horloge biologique, non pas de citoyen mais de client potentiel.

Accélération urbaine

Dans ce nouveau paradigme où le client domine, l'espace se reconstruit autour de lui. La ville devient un produit capable d'attirer à la fois le client consommateur et le client producteur, ce

qui explique que le modèle urbain serve de référence, que ce soit au niveau européen avec le Schéma directeur de l'espace communautaire, et en France avec les lois d'aménagement du territoire français Voynet et Chevènement, avec la loi solidarité et renouvellement urbains.

La ville a pourtant bien failli disparaître avec l'automobile et l'extension de la tache urbaine. Les urbanistes français voyaient déjà avec effroi la ville américaine remplacer la cité gauloise. Les centres commerciaux se multipliaient aux périphéries, condamnant les centres-villes à la déshérence. Pourtant, la ville américaine allait elle-même proposer des solutions avec, pour Boston notamment, la revitalisation du centre-ville autour de *Quincy Market*. Ce lieu abandonné fut reconstruit, customisé pour le client urbain avec de nouvelles boutiques de la restauration et des loisirs : le concept de *Festival Market Place* était né. Ce client urbain a de même des lieux privilégiés, les pôles émetteurs de trafics. Les gares, les aéroports sont devenus des centres commerciaux où la rentabilité dépasse les plus grandes enseignes. Ainsi le chiffre d'affaires au mètre carré de l'aéroport londonien de Heathrow dépasse celui de Harrod's. Ainsi, la gare de Leipzig offre des dizaines de milliers de mètres carrés de boutiques captant le banlieusard à son entrée dans la ville. La ville tertiaire fait marcher l'industrie et non l'inverse. L'industrie se nourrit du tertiaire, et non l'inverse, comme voudraient encore le faire croire les économistes industriels.

Mais la ville des consommateurs est aussi celle des producteurs. La machine décrite par Sassen dans *Global Cities* s'appuie sur une main-d'œuvre qualifiée qui a besoin de la ville pour vivre une certaine qualité de vie. La réussite d'Issy-les-Moulineaux, à l'ouest de Paris, ou des Docks, à l'est de Londres, démontre que si les infrastructures de transport existent, si l'environnement urbain (restaurants, salles de sport, formation, habitats) est construit, l'entreprise peut alors attirer sur ces sites de la main-d'œuvre hautement qualifiée qui devient rare. C'est un des éléments de succès ou d'échec de l'entreprise. Ainsi la ville est-elle devenue le lieu où s'exprime le mieux le temps des marchands.

Le temps, ou sa dérivée la vitesse, est reconnu comme un facteur de production à part entière. Quand Havas ouvre son agence de presse rue du Louvre, près de la grande poste parisienne, il ne

fait qu'anticiper le comportement des firmes de l'internet qui s'implanteront quelques années plus tard dans le « Silicon sentier », à la recherche d'infrastructures de haut débit et de loyers modérés. L'information est une richesse, mais le plus rapidement informé est potentiellement le plus riche. Potentiellement car, dans *les Fractures du capitalisme*, Lester Thurow écrit en 1996 que les innovations ne se transforment en richesses qu'à la condition de rencontrer un marché. Phillips est ainsi une des firmes les plus inventives, mais sa rentabilité reste très fragile, au contraire de Sony qui transforme les innovations des autres en produits rentables.

La ville est devenue le lieu d'accélération par excellence, et non celui de la continuité. Accélération des modes de vie qui s'inventent: les créateurs de modes visitent régulièrement les villes de la Californie, voire épient les modes des gangs de Los Angeles pour découvrir les nouvelles façons de s'habiller. Accélération de l'échange d'informations au sein des centres de décision des grandes entreprises qui profitent de la présence dans la ville des consultants, scientifiques, banquiers, pour déterminer leurs futures stratégies. Accélérations des déplacements entre quartiers de la cité globale que sont la Défense, Potsdamer Platz, Canary Wharf, Manhattan et Ginza.

Pourtant, la ville dort, elle a inventé sa mémoire-tampon.

Mémoire-tampon

Le promeneur du dimanche traversant la City semble errer dans un monde endormi, en attente d'un prince charmant. Rien ne bouge et la gare de Liverpool Street ne connaît que quelques touristes perdus, à la recherche du train vers Canary Wharf. La ville économique, accélératrice d'informations, dort.

Ou plutôt elle triche. Dans les entreprises travaillant en flux tendus ou dans les entrepôts d'Amazon, on connaît cela par cœur: cela s'appelle les « stocks-tampon ». Comme il est impossible, voire dangereux, de ne posséder qu'un stock minimum, soumis aux aléas des avitailleurs, de la météo, voire des grèves, ces sociétés se dotent de stocks supérieurs à la demande à l'instant T. En cas de rush, ce stock-tampon donnera le temps à la production de s'adapter pour répondre à la demande. De même, les ordinateurs,

les consoles de jeux possèdent des mémoires-tampon, permettant à la moindre alerte liée à un défaut d'énergie, ou en cas de panne, de maintenir une qualité d'écoute, ou de garder en mémoire des informations stratégiques. Quant au téléphone portable, la boîte vocale sert à rester en contact permanent avec l'extérieur, sans vivre le stress de la sonnerie : c'est notre mémoire-tampon personnelle.

La ville-accélérateur a besoin de cette mémoire-tampon, car elle dépend d'une activité humaine. Forcer son moteur serait courir le risque d'une panne sociale, ou d'une désaffection de la main-d'œuvre qualifiée. Si la ville triche grâce à sa mémoire-tampon, c'est qu'Adam Smith, l'économiste classique, avait déjà raison quand il écrivait en 1776, dans *la Richesse des nations* : « L'homme est de toutes les marchandises la moins mobile. »

G. Rabin

Temporalité et culture

Jean-Luc Nahel *

L'espace n'existe qu'à travers les perceptions
que l'individu peut en avoir.
Antoine Bailly

La problématique du temps et de ses représentations est cruciale en anthropologie. Elle définit de manière paradigmatique les différentes cosmogonies. L'observation du séquençage de la journée, de la semaine et de l'année, la continuité ou l'alternance des activités, la souplesse ou la rigidité des horaires entraînent l'apparition de pathologies et d'inégalités déjà perceptibles dans différentes parties du village global en continu.

La cosmogonie égyptienne et les cosmogonies mésopotamiennes ont conduit à la représentation linéaire du temps tel qu'on le conçoit dans les différents monothéismes, à savoir le judaïsme, le christianisme et l'islam. Ce temps est finalisé, dirigé inexorablement vers une procédure eschatologique qui le conduit à se dissoudre dans la théophanie. Nous sommes directement héritiers de cette représentation qui conduit à la segmentation des vies, à l'individualisation des personnes, en particulier dans la représentation protestante où la responsabilisation individuelle devient prépondérante et se traduira par la conceptualisation moderne du rapport entre individualité et temporalité dans le cadre d'une responsabilisation morale.

* Anthropologue, université de Rouen.

Mythologie grecque

Dans la mythologie grecque, Chronos a pour père Ouranos, c'est-à-dire le ciel enveloppant Gaïa (la Terre) mais aussi clone, fils, frère et époux de celle-ci. La dernière filiation de la dyade Ouranos-Gaïa est constituée par trois petites gouttes de sang tombant sur le corps de Gaïa après qu'Ouranos a été castré par Chronos sortant du ventre de sa mère et désobéissant à la volonté d'Ouranos qui était de faire en sorte que jamais les enfants de Gaïa ne puissent sortir d'elle-même. Chronos castre donc son père, ce qui a pour conséquence de donner naissance à Aphrodite, déesse de la beauté fulgurante intemporelle, aux Titans, divinités de la violence des pulsions agressives, et enfin aux Errynies au nombre de trois, Tyche, Allecto et Megare, dont la mission est de sanctionner par la folie ceux qui transgresseraient l'ordre social et en particulier qui ne respecteraient pas la temporalité de la filiation, c'est-à-dire pratiqueraient l'inceste tel Œdipe. Dans la filiation de Chronos se trouve aussi Zeus qui disposera du pouvoir de son père à sa guise, et chassera celui-ci de son trône. Dans la nombreuse filiation de Zeus, Dionysos incarne la dernière distanciation vis-à-vis du temps puisque celui-ci, issu d'une mortelle Sémélé et d'un dieu, aura pour nature de mourir en automne et de ressusciter au printemps. Le cycle dionysiaque s'oppose ainsi au cycle apollinien, l'un à la recherche de l'intemporalité ouranique, et l'autre affirmant le cadre de la raison apparente.

Les sociétés occidentales fondent leur représentation du temps et leurs pratiques quotidiennes sur ces deux types de cycles que l'on pourrait qualifier de linéaires. Le calendrier du labeur quotidien et de la connaissance ressemble à la course d'Apollon, c'est-à-dire à celle du soleil, et le calendrier festif prend racine comme d'ailleurs le calendrier religieux dans la dimension dionysiaque avec ses deux éléments divin et mortel.

Cosmogonie hindouiste

Dans la cosmogonie hindouiste, base de la représentation des cosmogonies Jaïn et bouddhiste, la représentation de la temporalité est toute différente. Le dieu Varouna, qui donnera d'ailleurs

sa racine étymologique au dieu grec Ouranos, est la marque de l'intemporalité. Le temps commence à apparaître avec la naissance de Brahma, puis l'apparition de Vishnou et de Shiva, clôturant le cycle de la Kalpa, c'est-à-dire le cercle concentrique et fermé du temps qui ne commence ni ne finit. La seule possibilité pour s'échapper de cette circularité aliénante, qui est à la base de la conceptualisation du système des castes, est de sortir au moment de la mort du cycle des réincarnations (induisant donc l'éventuel retour dans la sphéricité temporelle). Il s'agit pour l'individu (Atman) qui ne vit que dans la mesure où il peut saisir une partie du cosmos (Brahma) lors de la respiration, de disparaître en se fusionnant dans la lumière. Ce cheminement porte le nom de *Moksha* et il est l'explication des modèles d'incinération qui font disparaître les corps dans le Gange pour qu'ils rejoignent la Voie lactée et au final la lumière du cosmos, échappant ainsi au *Samsara* tant redouté, c'est-à-dire au cycle de réincarnation des âmes lié aux différents degrés de culpabilité déterminé par la chaîne des existences, c'est-à-dire le karma.

La temporalité hindouiste est donc circulaire et ne peut se confondre avec les différentes formes de linéarité précédentes. La question religieuse de la détermination du temps est primordiale pour qui veut tenter de comprendre l'emprise que peut avoir, au sein d'une culture et tout spécialement pour les cultures d'origine indienne, la connaissance de la nature du temps.

Le développement de la laïcité dans l'Inde moderne s'est fait en relation avec l'industrialisation et la modernisation de ses pratiques agricoles, mais il est incontestable que les stigmates de la conception religieuse de la temporalité hindouiste marquent encore considérablement le monde indien ainsi que le démontre la persistance du pèlerinage du *kumba-mela* qui a vu se réunir soixante millions de personnes en trois semaines lors de sa dernière célébration en 2002. Ce rassemblement marque la commémoration du grand barattage, c'est-à-dire de la création par les dieux de la réalité telle qu'on la perçoit. Il se fête selon un cycle de quarante-quatre ans, c'est-à-dire tous les onze ans dans quatre villes successives.

Cultures amérindiennes

Dans les cultures amérindiennes, en particulier les amazoniennes, la temporalité est vécue au quotidien de manière très spécifique. Ainsi, le temps du rêve et de son expression est-il fondamental. Un individu peut passer plusieurs demi-journées dans la semaine à raconter ses rêves et se verra plus ou moins valorisé par son environnement humain en fonction de la qualité et de l'intensité de ses rêves. Le caractère valorisant donné sur le plan social à la représentation onirique n'est pas spécifique au monde amérindien, mais l'importance de celle-ci semble plus pertinente dans cet univers. La stimulation de l'expression onirique par des produits psychotropes et hallucinogènes donne aux rituels d'initiation une autre dimension à la relation que l'individu entretient avec son espace-temps. L'utilisation de produits hallucinogènes comme l'*ayahuasca* chez les Shipibo du Pérou constitue une démarche déterminant son identité et constructive de celle-ci. Les conséquences de la prise de ce produit dissolvant la relation entre le temps et l'espace ainsi que la projection de la personne sous une forme animale induit une dimension ordalique, c'est-à-dire que la volonté des ancêtres s'imprime dans le jugement qui peut être fait vis-à-vis d'un individu qui a vécu les douleurs et les souffrances mentales caractéristiques de la prise d'*ayahuasca*. Dans ce cas, la dissociation de l'individu et sa prise de distance vis-à-vis de la temporalité et de l'espace classiquement perçu sont les paramètres qui vont permettre de définir socialement cet individu.

Sociétés africaines

Dans les sociétés africaines de l'ouest, comme l'ont bien montré les différents travaux sur les rites funéraires de Louis Vincent Thomas, la relation entre l'espace et le temps semble liée de manière très intime au lignage et à ses différentes conséquences rituelles de type totémique. Ainsi, les Senoufo définiront la mort par la dette de vie et le cycle funéraire de certains groupes ethniques maliens qui dure plus de soixante ans inclut les représentations des morts dans l'espace-temps des vivants, puisque du haut de la falaise dans les anfractuosités de laquelle les corps sont déposés,

ils semblent contrôler les itinéraires physiques et moraux des vivants qu'ils voient s'agiter constamment sous leur regard.

Séquençage

Dans les sociétés modernes, le séquençage de la journée, de la semaine et de l'année conduit à une observation de la temporalité sociale comme unique représentation. L'extrême modernisation de la productivité japonaise a pu conduire à des comportements de dissolution de l'être dans le concept de travail tel qu'on peut l'observer dans les formes de « laborophilie » pouvant conduire à la mort par excès de travail qualifié alors de *karoshi*, la semaine de travail pouvant dépasser les quatre-vingts heures, et la journée de travail elle-même pouvant dépasser les quatorze heures. Dans cet environnement où le travail est particulièrement valorisé, un nouveau phénomène est observable chez les enfants en âge d'être scolarisés: certains élèves refusent la temporalité scolaire et préfèrent rester fixés devant leur ordinateur. Ceci les amène à refuser de se rendre dans un établissement scolaire sous le prétexte double que leurs capacités d'apprentissage sont mieux utilisées par une modulation personnalisée entre l'ordinateur et l'élève avec pour finalité une meilleure efficience d'une part, et d'autre part par le refus d'une socialisation difficile, à savoir une concurrence insupportable presque physiquement définie comme telle lorsque les élèves se retrouvent en cour de récréation hors de leurs relations au travail. Ce syndrome porte le nom d'*otaku*. Il n'est pas dit qu'il soit lié spécifiquement à la culture japonaise, il est tout à fait possible d'envisager de retrouver ce syndrome dans des comportements scolaires tels que nous pouvons les observer dans nos établissements en Europe.

Formatage scolaire

La problématique de la temporalité urbaine pour un anthropologue est directement liée au flux de population tentant de s'adapter au séquençage horaire de la journée. Il peut être intéressant de se poser la question du formatage scolaire, des horaires des jeunes élèves et des relations d'agressivité induites par l'éventuelle compression de ces horaires. L'organisation de la temporalité scolaire dès

la maternelle pose de nombreux problèmes parmi lesquels essentiellement la problématique de l'alternance entre le mercredi et le samedi. La question de savoir quelle demi-journée de temps libre proposer aux enfants divise les enseignants, les familles, l'administration et les divers intervenants sociaux. Chacun trouve des raisons de valider son argumentation finalisée comme étant le support d'une créativité accrue de l'enfant ou d'une organisation plus performante des loisirs, ou encore d'une densification de la vie familiale par l'organisation de week-ends prolongés. Le niveau de revenus des familles est bien sûr un facteur privilégié pour apporter une réponse dans un sens ou dans l'autre. Les week-ends prolongés seront préférés par les familles plus aisées et la présence d'une école obligatoire le samedi matin sera envisagée avec plus de ferveur, militante parfois, chez les penseurs d'une école ouverte à tous, facteur de promotion pour les plus défavorisés.

Un autre problème est lié à l'alternance des cours et des temps libres dans la journée. La question se pose de savoir si des enfants seront plus réceptifs à des cours qui auront lieu de 8 heures du matin à 14 heures sans discontinuer, ou s'il est préférable de conserver l'équilibre des cours partagés entre la matinée et l'après-midi. La question de la prise en charge des enfants des classes les plus défavorisées et surtout du devenir de la nouvelle temporalité qui leur est offerte est cruciale, puisque des formes d'activité parallèles, mais très insuffisantes, prenant l'aspect de loisirs sportifs ou ludiques ou associatifs, sont prévues dans les différents projets qui ont pu être décrits par la presse.

Un troisième type de problème soulevé est celui du séquençage annuel. Les conseils d'école discutent du transfert de certains cours au mercredi. Les enseignants et parents d'élèves élus examinent les aménagements des rythmes scolaires. Les conflits d'intérêt entre parents d'élèves et enseignants s'exacerbent. Environ 70 % des parents de la région parisienne seraient favorables au transfert des cours du samedi au mercredi. Nombre d'enseignants disent craindre l'envahissement du périscolaire, c'est-à-dire l'enseignement du sport, de la musique, des arts plastiques par des organismes non dépendants de l'école. Ce sont les enfants en difficulté scolaire qui paient les conséquences des mauvaises adaptations entre les exigences scolaires et les problématiques familiales. Si les crèches et

haltes-garderies répondent à un certain nombre de problèmes pour les jeunes enfants, il n'en est pas de même pour les plus âgés.

Anxiété infantile accrue

Lorsque l'on interroge les éducateurs des cités en difficulté, la première revendication qu'ils exposent est celle de l'équité sociale. Le problème principal pour eux est bien loin du dilemme entre le mercredi matin et le samedi matin. Leur discussion principale porte sur l'importance du laps de temps compris entre la sortie de l'école et l'arrivée des parents à la maison. La moyenne générale en région parisienne est de trois heures. C'est lors de cette période que l'anxiété infantile semble maximum. Une autre constatation peut être faite, issue des propos tenus par des jeunes âgés aujourd'hui de 20 ans. Ils reprochent à leurs parents la solution de continuité existant entre 17 heures et 20 heures pendant leur enfance même si le repas de 20 heures était respecté comme symbole de construction du lien social familial.

Autonomisation

Même les parents qui assurent un repas en commun en famille le soir sont considérés par leurs enfants comme ayant failli à leurs responsabilités. L'autonomisation des jeunes enfants qui, âgés de 6 ans, peuvent prendre le bus seuls, ou le métro, et se retrouver sans problème d'orientation dans la ville, leur assure une fierté et une autogestion de leur espace-temps qui les prédispose à une insoumission aux propos tenus par les enseignants. Le désir d'autonomisation précoce des enfants qui, dès 5 ans, parfois, prennent un bus pour un trajet d'environ une heure, semble satisfaire les parents au sens où l'hypermaturation peut être valorisée. Cependant, il est difficile de demander à un enfant très autonomisé de respecter une discipline scolaire qui, dès lors, est perçue comme un double lien le conduisant à une régression, c'est-à-dire à une infantilisation.

Que l'on imagine un enfant de cours préparatoire rentrant chez lui tout seul, retrouvant sans problème un axe routier et ses éventuelles voies vicariantes, ses parents pourront être satisfaits de leur éducation, quelle que soit leur classe sociale :

– soit parce qu'ils ne pensent pas pouvoir faire autrement, par exemple une famille monoparentale avec une mère travaillant aux heures de rentrée scolaire ;

– soit une famille désirant accélérer la maturation de leur enfant en prenant soin de le préparer à une solitude organisée sur le plan de l'espace-temps.

Or il y a continuité dans l'espace-temps urbain. La semaine de quatre jours, unanimement condamnée par les scientifiques, est demandée par les parents qui ne tiennent pas compte du caractère inducteur d'iniquité scolaire que ce système entraînera.

Les enfants encadrés de manière substitutive par leurs parents, c'est-à-dire sous forme d'activités périscolaires denses, commencent à vivre une sorte de phénomène à la japonaise : les cours supplémentaires entre 5 heures et 8 heures ressemblent à s'y méprendre au système de seconde école du pays du Soleil levant. Depuis dix ans, 25 % des écoles françaises ont adopté le système de la semaine de quatre jours, mais il n'y a pas de statistiques sur les différenciations sociales induites par l'effort familial périscolaire des couches les plus favorisées. Les résultats de ces acquisitions semblent, en fait, être perçus comme faisant la différence.

Vers une nouvelle journée de l'enfant

Dans *l'Enfant et ses Rythmes, pourquoi il faut changer l'école*, les chronobiologistes demandent que l'on considère la journée de l'enfant comme l'axe de réflexion essentiel et non la périodicité de la semaine. La nature de l'enseignement est parfois remise en cause. Dans certaines expériences, les heures de cours durent deux heures et sont transformées en temps d'apprentissage. Les rythmes deviennent le centre de la réflexion sur l'apprentissage. Les matinées de la semaine peuvent se terminer à 13 heures. Le périscolaire devient central et un moyen de lutte contre les inégalités. Malheureusement, il peut aussi les accentuer. Le modèle allemand est ainsi mis en question : le découpage de la journée, l'absence de crèches constituent probablement des facteurs explicatifs de la baisse démographique.

Cependant, en termes de comparaison européenne, les jeunes Français passent 846 heures par an en classe, ce qui les met au cin-

quième rang. Leurs journées sont parmi les plus chargées car les 846 heures sont réparties sur 180 jours seulement. La France est le seul pays où le mercredi est libre. Au Luxembourg, l'horaire est de 936 heures, aux Pays-Bas 880 heures, en Belgique 840 heures, en Suède 500 heures, en Islande 533 heures, en Norvège 635 heures. La question de l'enfant seul dans la cité entre 5 heures et 8 heures ne doit plus être absente des réflexions sur la chronobiologie du rythme scolaire. Le parcours de l'enfant dans la ville, du scolaire au périscolaire, est inséré dans un nouvel espace-temps.

Toxicomanie comme refus d'un espace-temps imposé

Premier élément d'approche contemporain, la problématique des toxicomanes, c'est-à-dire de ceux qui veulent échapper à l'espace-temps défini par notre culture au moyen d'un produit leur permettant d'entrer dans une autre dimension. Elle donne une autre représentation de ce que peut être la socialisation ou son refus de ce même espace-temps. Si chaque profession semble avoir un produit pour optimiser ses résultats, atténuer l'anxiété produite par une distorsion entre le niveau d'espérance et le niveau de réalisation, produire une réaction hypnotique ou stimulante ou encore dépressogène, l'utilisation de certains produits comme l'héroïne semble vouloir bousculer cette représentation classique. L'héroïnomane est porteur d'un syndrome ouranique, c'est-à-dire qu'il détruit volontairement cet espace-temps et cette segmentation du temps à la recherche virtuelle d'un niveau de conscience hors temporalité où la fulgurance destructive lui sert de refuge. Les *design drugs*, tels les nombreux dérivés de la MDMA dénommés plus classiquement *ecxtasy*, obéissent peut-être à ce même désir de sortie de l'espace-temps. On connaît le tropisme de ces produits pour les populations adolescentes.

La représentation de la temporalité et de son séquençage peut être définie comme le paradigme d'une identité culturelle et l'ivresse chimique proposée par notre civilisation semble porteuse d'un éloge de la fuite plutôt que d'une prise en compte de la réalité.

J.-L. Nahel

L'informatique et le temps

Jaffar Gaber, Pablo Gruer *

Il ne faut jamais confondre la ville
avec le discours qui la décrit.
Italo Calvino

L'informatique et le temps entretiennent des relations à différents niveaux. En tant que discipline scientifique et technologique, l'informatique a besoin de décrire certains de ces phénomènes et de ces activités « en fonction du temps ». D'autre part, le temps fait partie de l'ensemble de paramètres que peut représenter ou modéliser une application informatique. Les ordinateurs doivent interagir avec des processus matériels et, par conséquent, cadencer leur travail de façon harmonieuse avec les rythmes et les temporalités naturelles de ces processus.

Rapports complexes

Dans la première catégorie de rapports, que nous appellerons *internes*, entre l'informatique et le temps, ce dernier intervient dans le fonctionnement le plus élémentaire des ordinateurs. Le nom même de ces machines vient du fait qu'elles *ordonnent*, c'est-à-dire *séquencent dans le temps* les actions de base dont est capable le processeur. Un algorithme n'est pas autre chose qu'une prescription de l'ordre temporel dans lequel ces opérations élémentaires vont s'enchaîner pour calculer un résultat, à

* Maîtres de conférences, laboratoire Systèmes et Transports, université de technologie de Belfort-Montbéliard.

partir des données de départ. Ainsi, le temps apparaît tout naturellement comme un critère d'évaluation de la qualité des algorithmes. On parlera de l'efficacité temporelle d'un algorithme comme du rapport entre la taille des données de départ que l'algorithme traitera et le temps qu'il consommera pour obtenir le résultat final. Plus profondément, le temps servira à caractériser la complexité intrinsèque d'un problème. Par exemple, étant donné une suite de n nombres entiers naturels (tels que 5, 17, 2, 8, 5, 28, 1 dont $n = 7$), on dira que le tri (l'opération qui permet d'obtenir la suite 1, 2, 5, 5, 8, 17, 28) possède une complexité temporelle $T(n) = O(n \log n)$. La conséquence de cet énoncé est que le meilleur algorithme que l'on puisse concevoir pour trier une suite de n nombres consommera un temps égal à $K\, n \log n$, où K est une certaine constante. Ces résultats sont importants car il nous évitent de perdre notre *temps* à chercher des algorithmes qui consomment moins de *temps*, alors que le problème en soi-même exige un certain *temps* pour être résolu.

La deuxième catégorie de rapports entre temps et informatique, le rapport *externe*, est représentée par les applications, et elles sont nombreuses, où le temps, ou plutôt une représentation mathématique de ce dernier, est matière première pour le travail de l'ordinateur. Les logiciels d'aide à la planification, de simulation, d'optimisation opérationnelle, font partie de cette catégorie comme on va le voir.

Le troisième type de rapport constitue l'informatique dite temps réel. D'une certaine façon, nous avons ici une fusion des rapports internes et externes entre le temps et les ordinateurs. Il s'agit ici de l'informatique qui s'enfouit dans les dispositifs et les équipements. Ces matériels interagissent avec l'environnement où ils se trouvent, lequel possède une dynamique, évolue en permanence, produit des événements auxquels il faut réagir en temps voulu. L'informatique temps réel est donc l'informatique soumise à des contraintes temporelles. Cet aspect intervient aussi par le biais de la communication mobile de données.

Espace-temps continu

Traverser la ville pour rejoindre une zone d'activité commerciale où s'approvisionner, accéder à des lieux culturels ou sportifs, aller voir un ami ou une vieille tante..., autant de déplacements simples mais qui peuvent se transformer en véritables parcours du combattant. Pire encore quand il s'agit de la nuit où la ville semble amputée d'une partie de ses « possibles ». La ville le jour n'est pas la même ville que la nuit. On peut même parler de plusieurs villes si l'on tient compte de l'isolement de certains quartiers la nuit ou le week-end... Ainsi la ville est-elle discontinue en termes de fonctions et d'activités. Ces difficultés sont dues essentiellement au carcan du rythme de la vie urbaine soumis à des plages horaires restreintes (ouverture des services administratifs, des commerces, moyens de transport...) et conduisent à une aliénation de la mobilité de l'individu.

On assiste aujourd'hui à l'émergence d'une nouvelle approche visant à valoriser le temps. Ce changement de regard porté sur la ville met en avant les attentes réelles des individus en termes de flexibilité et de mobilité. La question fait l'objet d'investigations poussées [www.maisondutemps.asso.fr]. Traditionnellement, la définition de la ville est une affaire de géographes, de sociologues, d'historiens ou d'urbanistes. Signe des temps, les technologies de l'information et de la communication (TIC) portent l'espoir de nouvelles solutions. Que peuvent donc apporter les informaticiens et leurs « machines à tout faire » dans ce nouveau savoir de la « e-ville » ?

Apport des TIC

Les TIC ont bouleversé notre façon de travailler, de produire, de nous informer et de communiquer. L'engouement pour ces technologies était tel qu'on les plaçait au centre de la « nouvelle » économie. Mais après plusieurs années de progrès effréné, une crise financière et mercantile, notamment autour des services à valeur ajoutée pour les mobiles, a contraint la technologie à se remettre à l'écoute des vraies demandes. La technologie a ramené l'homme au centre des préoccupations pour reprendre son souffle

et retrouver de nouvelles applications pertinentes pour poursuivre son développement.

Les TIC font appel à un large éventail de concepts qui résument les nouvelles orientations : ubiquité des communications et des services, gestion des connaissances et fouille de données, portails web, places de marché...

Portails web et places de marché

Les services liés à la mobilité représentent les besoins les plus fortement ressentis par les usagers. Divers modes de transport peuvent concourir pour apporter à l'usager le meilleur service, en termes d'efficacité et de souplesse. Ce schéma de transport multimodal repose sur un partage d'information entre les différents acteurs du transport. En termes de système d'information, ce type de collaboration nécessite le partage des bases de données au sein de portails web ou places de marché. Le rôle de ces systèmes est de permettre aux usagers d'accéder, via une interface unique, à plusieurs sources d'information via des standards tels que « XML ». Ils peuvent se contenter d'aiguiller l'usager vers les informations utiles ou leur permettre l'accès à des outils sophistiqués construits autour de la vision et des besoins des usagers. À titre d'exemple, un usager qui désire effectuer un déplacement à une heure donnée peut accéder via son mobile au portail ou à la place de marché et effectuer une réservation sur un itinéraire optimisé adapté à son besoin et à ses contraintes. Ce type de système d'information ne se limite pas à fédérer les organisations et entreprises de transport public ou privé traditionnels (bus, train, taxi...) mais permet d'intégrer des entités porteuses d'initiatives comme par exemple les associations de promotion du covoiturage ou d'autres modes de transport comme le transport à la demande.

Faciles d'accès via l'internet, les téléphones mobiles ou les assistants personnels, utilisables en temps réel et ciblant des déplacements urbains quotidiens ou occasionnels, ces types de systèmes d'information permettent d'offrir des outils de mobilité accessibles par le plus grand nombre et ce de manière continue.

Gestion des connaissances et « fouille de données »

Le succès et la popularité du web ont montré qu'il constituait le meilleur moyen de diffusion, de publication et de circulation de l'information. Par l'intermédiaire d'un portail web universel, les usagers peuvent avoir à leur disposition des données issues des systèmes d'information de différentes institutions publiques et privées, de prestataires de services comme les commerces, les transporteurs..., accéder à des liens sur l'éducation, les gardes, les soins ou les loisirs... Il ne suffit pas de permettre l'accès à des données. Il faut réussir à faire collaborer ces différents systèmes d'information entre eux, les synchroniser et gérer leurs contenus pour aider les usagers, en fonction de leurs besoins particuliers, à tirer parti au mieux des multiples sources d'information. Ainsi, par exemple, un usager peut-il soumettre la requête suivante au portail : « Je souhaite me rendre à un endroit déterminé, un jour donné, à une heure donnée (un entretien pour un travail, une sortie...). Comment m'y rendre et quels sont les modes de garde pour mes enfants ? » Un tel projet nécessite une implication et une volonté forte des collectivités locales, des organismes publics et privés, des associations, des prestataires de services... afin de définir les règles d'échange et de partage des données, des connaissances et des intérêts. Il est indispensable d'identifier les scénarios d'utilisation traduisant les attentes et les besoins des usagers afin de garantir l'acceptation du portail par le plus grand nombre.

L'une des idées fortes suscitée par l'essor des TIC, dans le domaine de l'analyse des données, est le concept de « fouille de données » (*data mining*). Ce concept est basé sur le constat suivant : disposer d'un grand volume de données stockées dans des bases ne signifie pas forcément disposer de l'information. Une information est une donnée dont la signification est pertinente, relativement à une activité spécifique. En outre, les informations diffèrent des données « en vrac ». Elles possèdent une structure et de multiples relations relient les différentes sortes de données. L'objectif est d'explorer et d'analyser les données en décelant les relations entre elles afin d'en saisir le sens et d'en extraire des connaissances. À titre d'exemple, si on étudie les déplacements quotidiens effectués par les usagers d'une société de transport

collectif, un outil de *data mining* nous permettra de déterminer les caractéristiques temporelles et le niveau de la mobilité des usagers: différence de mobilité entre le week-end et le reste de la semaine, classifications des lignes et des arrêts, profil des usagers, comportements, effet des périodes festives...

Alors que certains outils classiques d'aide à la décision laissent à l'utilisateur le choix des données à observer ou à analyser, les outils de *data mining* permettent la découverte de modèles et de règles d'association entre les données sans qu'il soit nécessaire d'émettre des hypothèses ou d'indiquer des choix privilégiant certaines catégories de données. C'est un atout important quand il s'agit d'étudier des données complexes issues d'un grand nombre de variables.

Ubiquité des communications et des services

Aujourd'hui, l'ubiquité des communications est déjà une réalité. Le monde numérique est en train de s'urbaniser à travers le croisement des réseaux de communication fixes et mobiles. Toute personne est connectable via son téléphone mobile, son assistant personnel ou son PC aux équipements de son environnement: sa voiture, le réseau de son domicile, un réseau local sans fil ou le reste du monde via internet. À titre d'exemple, un usager se trouvant dans une galerie marchande peut se connecter au réseau local sans fil du lieu et accéder à un portail de la galerie pour consulter la liste des magasins, les services, les offres promotionnelles... Un usager peut également se servir de son mobile doté du système de localisation GPS pour se localiser sur une carte afin de rejoindre un lieu précis ou recevoir des informations sur le lieu où il se trouve lors d'une promenade...

Les progrès technologiques attendus, portés par les normes GRPS et UMTS, devraient rendre possible la transmission rapide de données multimédias sur des supports mobiles et permettre le développement de nouveaux services et de nouvelles applications accessibles quels que soient le lieu et le moment du jour, de la semaine, de l'année. À tout moment et en tout lieu.

L'apport des TIC se traduit globalement par une amélioration de la mobilité et la mise en place de services disponibles en

continu, qui assureront aux usagers une flexibilité et une qualité de vie moins soumises aux contraintes temporelles.

L'informaticien n'est pas pour autant l'homme à tout faire de la « e-ville ».

J. Gaber, P. Gruer

Du temps pour les projets

Xavier Schramm *

La campagne n'existe plus.
C'est une illusion.
Georges Perec

*En préambule, rappelons que le développement local n'est pas une fin en soi pour amener un territoire d'un état constaté à un état recherché. C'est un processus fédérateur et mobilisateur, fondé sur la notion de projet, qui permet d'accompagner ce territoire dans sa diversité et celle de ses acteurs potentiels, dans sa volonté d'aller de l'avant. Ce processus est l'expression d'*une forme de mobilisation des potentiels humains dans laquelle se mêlent le culturel, le social et l'économique *[Pecqueur, 1991]. Nous considérons le projet comme concept opératoire [Boutinet, 1986], projection formalisée d'un ensemble d'actions plus ou moins complexes à mener dans l'avenir et visant à atteindre, en plusieurs étapes, des objectifs précis, tout en prévoyant les moyens nécessaires [Mezziouane, Rabot, 1997]. Nous entendons par acteurs non seulement les élus, mais aussi les chefs d'entreprises, les responsables associatifs, les commerçants-artisans et autres acteurs économiques, les bénévoles des différentes structures locales : tous les porteurs d'idées ou de projets.*

La question de la continuité se pose en termes de rapport entre les temporalités émergeant de toutes parts dans les territoires ruraux et les processus mobilisateurs, démocratiques et participatifs du développement local.

---

* Agent de développement local en Alsace.

Territoires ruraux : territoires en accélération

Nos territoires urbains qui en France regroupent près de 80 % de la population sont agités d'une frénésie permanente, d'un « grouillement incessant », quasi pathologique, qui procède essentiellement des mutations économiques et technologiques. Cette frénésie exerce sur les territoires ruraux un effet de contamination dû à leur dépendance.

Il ne s'agit certes pas de la même accélération des échanges, des communications, des transports que celle constatée en milieu urbain. Cependant, ces dernières années ont vu des mutations temporelles modeler fortement les paysages ruraux et inscrire ceux-ci dans un continu temporel que certains évoquent à propos des villes, réglées sur un temps universel, mondial, calées sur le métronome des bourses, des flux tendus et du juste-à-temps.

Déjà, les espaces périurbains ont subi, par effet de proximité, cette contamination qui développe le virus « temps-accéléré, temps-continu » dans les différentes composantes et dimensions d'un territoire aux marges des chrono-villes.

Les territoires ruraux sont eux aussi agités par cette accélération des rythmes et des échanges. Accélération subie et recherchée tout à la fois. Subie du fait de leur nécessaire et inéluctable interrelation avec les territoires urbains, du fait également de l'espace qu'ils offrent encore au développement des activités et des voies de communication. Accélération recherchée par les élus locaux, mais aussi par les politiques départementales, régionales, pour ne pas se couper, rester définitivement en marge du « formidable » développement des espaces urbains.

Cette accélération imprègne sa marque sur les paysages ruraux de différentes manières dont certaines sont fortement visibles et d'autres plus insidieuses :

– la création de zones d'activités ou la croissance continuelle de celles existantes, l'agitation et « la vitesse » quand il s'agit d'activités logistiques, quand les entreprises tendent vers des horaires en continu, etc. ;

– l'implantation de zones commerciales et de zones de loisirs « urbains » (multiplexes, discothèques, etc.) toujours plus grandes, toujours plus accessibles, aux horaires toujours plus larges ;

– le mouvement pendulaire des travailleurs qui charrie son flot de voyageurs-travailleurs dans les gares TER, TGV, ou la cohorte des véhicules sur les autoroutes, voies rapides et autres rocades;

– l'augmentation du trafic engendré par l'hyperactivité des zones d'activités, l'attractivité croissante des zones commerciales et le va-et-vient des voyageurs-travailleurs;

– la mise en place des 35 heures qui entraîne une modification des habitudes de consommation, de loisirs de la population et décale les horaires en cascade;

– l'arrivée des réseaux à haut débit qui vont accélérer et augmenter les flux et les connexions et attirer davantage d'entreprises en milieu rural. L'entreprise ne sera plus à 50 kilomètres de Strasbourg, Bordeaux ou Nancy, elle ne sera plus non plus à 15, 20 ou 30 minutes de telle ou telle agglomération, de tel ou tel aéroport, les accès par autoroutes n'auront plus de signification. L'entreprise sera tout simplement dans un espace-temps ADSL, etc., de connexion. Le fait d'être présent.

Cette mutation du rythme des territoires ruraux sonne le glas définitif du « temps paysan » qui a longtemps synchronisé l'espace rural avec les activités qu'il abritait. La limite jour/nuit s'estompe, le découpage des saisons n'a plus de sens, la mondialisation, la logistique internationale et les mutations de l'agriculture font que l'on consomme de tout à toute époque de l'année. Le fruit ou le légume deviennent des produits, des objets comme la chaussure ou la télécommande.

Le développement local à l'épreuve de l'accélération des territoires ruraux

Cette mutation des rythmes et l'accélération temporelle des territoires ruraux interrogent la notion même de développement local. On risque de voir s'inscrire les politiques et les méthodes de développement des territoires dans un différentiel de temporalités qui ne permettrait plus de mobiliser les ressources et les énergies, entraverait toute action et substituerait le subir à l'agir.

La logique, la méthodologie d'élaboration et de conduite de projet et la nécessaire mobilisation des acteurs locaux sont *a priori* difficilement conciliables avec la « continuité temporelle »

émergente. Le développement local nécessite d'arpenter le territoire, d'en prendre la juste mesure afin d'en saisir (dans le double sens du prendre et du comprendre) les logiques. Ce processus complexe ne peut faire l'économie d'un certain mûrissement des choses qui nécessite de « laisser du temps au temps ». Il faut parfois « lever la tête du guidon », prendre du recul, avoir un point de vue du dessus [Merleau-Ponty, 1969].

A contrario, le développement local doit parfois bousculer, emballer le cours des choses pour s'inscrire dans l'innovation et l'expérimentation. Il repose sur la notion de projet qui permet le passage d'un état à un autre, d'une situation problématique, non satisfaisante à une situation, un état recherché en passant par une phase de résolution. Le projet, c'est projeter, c'est-à-dire « jeter en avant » ce qui nécessite une course d'élan, une accélération et une prise de vitesse.

Le développement local en tant que mode opératoire est dans l'injonction paradoxale de la prise en compte du facteur temps. Le temps de la maturation, de la mobilisation, le temps du « programme » et le temps de l'innovation, du résultat recherché, de la « visée ». Le temps demandé et le temps imparti.

Différence de rythme

« Le projet c'est l'intention d'une transformation du réel, guidé par une représentation du sens de cette transformation (la visée), prenant en considération les conditions réelles et animant une activité (le programme) » [Castoriadis, 1973].

Les événements et activités qui s'accélèrent sur les territoires tout autant qu'ils accélèrent ces territoires dans leurs modes de fonctionnement, leur imprègnent des temporalités nouvelles toujours plus filantes, plus inscrites dans la vitesse. Cette nouvelle donne se heurte au mode opératoire du projet qui n'est pas une fin en soi mais un cheminement, un accompagnement quotidien vers un horizon plus ou moins lointain.

Les processus de développement local nécessitent une certaine maturation des choses, présupposent des étapes parfois longues parce que la mobilisation des acteurs locaux et les partenariats à tisser ne se décrètent pas mais se construisent jour après jour. Ce

rythme est en décalage, en inadéquation avec le mouvement général : différence de régime.

La « valse à mille temps » qui entraîne les territoires ne permet pas toujours au plus lent des projets de trouver sa place et de remplir son rôle d'accompagnement des territoires. Valse de l'implantation et du déménagement des entreprises, valse des politiques de développement et d'aménagement, valse des élus, valse des promesses et des discours, valse des préfets et des sous-préfets, des emplois précaires et « des postes kleenex », valses des dispositifs et des financements, etc. Aux découpages politico-administratifs des communes, communautés de communes, cantons, SCOT, départements, régions, parcs naturels, des SDIS, cartes scolaires, cartes et zones de toutes sortes s'additionnent les aires (et les ères) des chartes, des CPER, des contrats et d'objectifs territoriaux, des contrats temps libres, des contrats enfance, plans de toute nature.

Malgré tout, les territoires subsistent, résistent et s'arc-boutent. Ils avancent même, imaginant de nouveaux espaces et de nouveaux temps de coopération avec les espaces transfrontaliers ou transnationaux, la mise en place des pays, etc.

Face au temps de ces discontinuités et au continu temporel de la mondialisation, de l'économie de marché, de quelle continuité sereine et pérenne les projets de développement local peuvent-ils se réclamer ?

Temps du projet

Le projet relève d'une double temporalité spatiale : l'ici et maintenant et l'ailleurs et plus tard. Ici et maintenant, réalisation présente car il est projection, effet mécanique, physique qui fait qu'on peut passer d'un état stationnaire à un état en mouvement. Ailleurs et plus tard car il est transformation, réalisation future puisqu'il procède d'une démarche visant à modifier dans le temps et dans l'espace une situation présente.

Pour complexifier les données, il est aussi le lien entre ces deux étapes, le continuel-temporel, le cheminement, le passage d'un pré-état présent et stationnaire à un post-état futur et « agité ».

L'agent de développement

L'agent de développement a des difficultés à caler le temps qu'il juge nécessaire à la réalisation de ses missions avec les autres temps du territoire et de la sphère des acteurs périphériques au projet territorial. Sans doute ne sait-il pas s'y prendre, ses difficultés découlent-elles d'une formation inadéquate...

La raison est ailleurs. « Le développement local est une démarche de dynamisation, un processus qui s'inscrit dans le temps » [Unadel, 1996]. L'exercice du métier de « développeur » consiste à composer entre les temps nécessaires à la mobilisation des acteurs, à l'émergence de la parole citoyenne et les temps impartis aux contrats, aux financements, etc.

Le temps de l'élu, du chef d'entreprise, du bénévole d'association, de la mère de famille intégrée dans un groupe de travail sur la petite enfance, le temps de l'animateur socioculturel, du conseiller technique de la CAF, de la responsable de bibliothèque ne sont pas les mêmes. Chacun est dans sa logique, son rythme et ses impératifs.

Celui-là même, ayant une « double casquette », est confronté dans sa gestion personnelle de son planning à deux temporalités différentes. L'injonction participative qui sous-tend le développement local n'est pas suffisante pour libérer les uns et les autres de leur dépendance aux différentes temporalités qui gouvernent leur(s) quotidien(s). Elle ne fait qu'ajouter une temporalité supplémentaire qui, au lieu de faire émerger la parole et de libérer les énergies, est parfois vécue comme une nouvelle contrainte.

Nouvelle boîte à rythmes

L'agent de développement doit composer, abriter, inventer une sorte de boîte à rythmes pour synchroniser tous ces temps qui composent le paysage et celui de ses interlocuteurs. Il lui faut du temps pour deux choses; premièrement pour composer, deuxièmement pour rencontrer « les gens » et les acteurs locaux.

L'agent de développement est du genre « tricoteur ». Pour développer un territoire, il faut le mailler, point par point, pièce par pièce. Cela ne se fait pas mécaniquement, mais en rencontrant les « gens », en les réunissant. Les Canadiens disent que la table et la

chaise sont les premiers outils du développement local. Construire, se développer, c'est d'abord se rencontrer, se connaître, se parler. Échanger pour changer. Difficile cependant de parler de rencontre et d'échange quand le giratoire se substitue au carrefour, quand le TGV renvoie la micheline au musée, quand l'autoroute remplace le chemin communal ombragé, quand l'e-commerce prend le pas sur le marché hebdomadaire, ou quand la signature électronique remplace la parole donnée. Aux frontispices des mairies s'affichera bientôt une nouvelle devise : « Liberté Égalité Vitesse » !

Un de mes amis utilise la métaphore de « l'écossage de petits pois » pour parler du temps de la rencontre et de l'échange gratuit, assis autour d'une table. À sa façon, l'agent de développement est un « gentil organisateur », « animateur de séances d'écossage de petits pois ».

La mobilisation des acteurs locaux ne se décrète pas, leur participation à la construction d'un territoire n'est pas la réponse immédiate et assurée à une injonction générale de participation et de mobilisation. « Les gens » doivent être apprivoisés. Il faut gagner leur confiance. Tout cela demande du temps.

Manque de temps

Malheureusement, la denrée est rare et l'agent de développement est sous pression. D'accompagnateur de projet, de passeur de projet, il devient « accélérateur de projet » pour assumer la continuité territoriale. Il est pressé, pressuré par les contraintes et les impératifs de toutes sortes. Les élus réclament des rubans à couper, des espaces publics à inaugurer, des actions concrètes, palpables, visibles d'un bout à l'autre du territoire et dont la lisibilité puisse encore se mesurer à la sortie des urnes. Des actes pour les élus et les électeurs. Les financeurs réclament des retours sur investissements, exigent qu'on rende les dossiers pour hier. La population elle-même réclame plus d'équipements, d'animation et que cela aille plus vite. L'agent de développement fait le grand écart permanent entre le temps lent et le temps accéléré, le temps réfléchi et le temps fuyant, le temps mobilisateur, fédérateur et le temps confisqué, toujours plus vite, toujours plus précieux, entre le temps partagé et le temps imparti.

La raison d'être de l'agent de développement, accoucheur d'idées, passeur de projet est de rencontrer, de faire se rencontrer tous ceux qui habitent sur un espace délimité. Mais qui habite aujourd'hui le territoire au sens du « Bâtir, habiter, penser » dont parle Heidegger ? Les populations vivent sur les territoires, elles ne les habitent plus. Les entreprises s'implantent, se délocalisent : elles transitent. Les territoires ne sont plus habités, ils ne sont que traversés, animés par la circulation de personnes, de biens et de structures. L'agent de développement oriente et canalise les flux.

Enfermé dans l'accompagnement des territoires, l'agent de développement saura-t-il résister aux vents puissants du large, aux cadences infernales ? Sachant s'adapter sans se compromettre, saura-t-il garder le juste tempo, synchroniser les mouvements exogènes et endogènes s'affrontant sur son territoire ? Le juste tempo contre le juste-à-temps.

La démocratie participative en question

Un jour, il faudra bien repenser la question des temporalités paradoxales qu'on feint de croire coexister sur les territoires, au risque de voir la fin du développement local comme processus de démocratie participative [Unadel, 1997]. Déjà certains en ont assez d'être la mauvaise conscience de leur(s) temps et de leur territoire [Perse, 1960].

L'agent de développement local n'est cependant qu'un technicien, un agent de facilitation particulier, passeur de projets, mobilisateur des énergies et des bonnes volontés locales. C'est insuffisant. Ce qui est en jeu sur les territoires, c'est la démocratie. Cette démocratie de proximité, participative, est confrontée à l'accélération des temporalités territoriales, aux différentiels de vitesse des événements, des traitements de dossiers à différents échelons, à des mobilisations inégales de ressources humaines et matérielles qui dépassent les compétences du seul technicien, pourtant propulsé au rang de nouveau « curé laïque ».

Impliquer les populations pour donner un sens et faire que l'injonction participative ne soit pas qu'un énième effet d'annonce ou de mode nécessite d'informer, de réunir, de former, de faire émerger la parole, de la faire circuler, de débattre, de décider, etc.

Malheureusement, c'est toujours hier qu'il faut répondre à l'appel à projets, ou rendre le dossier de subvention. C'est toujours hier que les investisseurs étaient prêts à..., qu'il fallait que... Demain, c'est déjà trop tard.

Comment parler de démocratie participative quand l'espace réservé au temps est la variable dont la valeur diminue le plus ? En dehors de la volonté, exprimée ou refoulée, d'associer les populations à la construction des territoires, c'est la question matérielle du temps à rechercher, à dégager pour instaurer le débat qui se pose. Si l'on veut permettre l'exercice de la démocratie dans le cadre des politiques de développement et d'aménagement des territoires, élus et techniciens devront réapprendre à « donner du temps au temps ».

Agent de développement local en continu ? Ça se pourrait.

X. Schramm

Infirmières de nuit : les ancêtres de la continuité ?

Anne Perraut-Solivères *

C'est la nuit qu'il est beau de croire en la lumière.
Paul Morand

L'on pourrait entendre bien des échos au terme de continuité, soit que l'on se place du côté de son évidence humaine (le besoin de respirer), soit que l'on cherche un regain de production dont les conditions pourraient aller jusqu'à l'encontre du premier. En effet, occuper l'espace de la nuit peut apparaître aisé si l'on oublie que l'exception culturelle qu'elle produit exige des conditions très particulières dont la liberté d'action individuelle reste l'élément moteur. La nuit produit avant tout, de multiples façons, les conditions de ressourcement sans lequel, le jour, rien ne pourrait tenir. Je veux parler du sommeil et de ses rêves évidemment mais aussi de la veille pendant laquelle se métabolisent, dans la tranquillité nocturne, les milliards d'impressions qui se sont croisées sans que l'on y prenne garde. Il s'agit par conséquent, lorsqu'on s'interroge sur cet espace « sous-employé », de ne pas négliger de mesurer les bénéfices et avantages humains primaires et secondaires ainsi que les coûts associés à ces bénéfices.

Les femmes ont toujours pensé la continuité, du fait même de leur activité soignante incontournable dont la plus archaïque concerne la maternité. La nuit est première dans la vie du

* Infirmière de nuit, chercheur.

nouveau-né et il lui faudra quelque temps avant qu'il ne s'initie aux réalités du nycthémère dans son acception d'organisation sociale. La mère est donc la première initiatrice et par conséquent l'accompagnatrice des nuits troublées du tout-petit qui peuvent s'éterniser ou se régler sans que l'on sache très bien à quoi attribuer ces disparités dans la gestion des séquences du sommeil et de l'éveil. Les infirmières (seule profession qui a réussi à englober les infirmiers sans leur concéder la plus petite inflexion de genre), femmes, donc, dans leur immense majorité, s'inscrivent dans la même notion d'assistance dans la conception des soins aux malades.

Vision rationaliste

Pourtant, si la continuité va de soi, comme la vie qui ne saurait s'interrompre parce que baisse la lumière, elle est une arme à double tranchant lorsqu'on se réfère non plus à l'évidence de la continuité de la vie, mais qu'on y substitue la continuité des traitements. L'évolution des thérapeutiques, la sophistication des traitements, une certaine évolution positiviste de la médecine ont considérablement perturbé cette conception des soins pour tenter d'y substituer une vision rationaliste qui tendrait à répartir les soins sur vingt-quatre heures. Ainsi voit-on souvent la distribution des médicaments ou des surveillances se répéter toutes les deux, quatre heures, ou autre fréquence, sans aucune réflexion sur les nécessités de sommeil, les moments différents d'insomnie et par conséquent particuliers à chacun ni, *a fortiori*, sur les disparités des effectifs soignants entre le jour et la nuit. Les lieux communs rationnels sur une répartition « plus équitable » servent de raisonnement sans référence ni au confort, ni aux besoins des patients qui restent souvent les derniers auxquels on pense. Les visions des aménagements changent radicalement selon que l'on évoque la charge de travail, le ratio personnel de soins et le nombre de lits, la vigilance ou la fatigue qui est un élément incontournable dans les conditions de travail nocturne et cependant inexprimable pour des raisons éminemment culturelles.

Particularités nocturnes

Il est clair que, pour l'essentiel, la nuit est réservée au repos et en particulier au sommeil pour la plus grande partie de l'humanité, ce qui entretient le malentendu et permet que se perpétue l'idée que la nuit est un espace vide, l'envers nu et indicible d'un endroit dont chacun peut décrire le décor, un temps de suspension qui correspond à l'idée que se font les dormeurs de leur sommeil. Pourtant, le fait que ce sommeil soit un temps de réparation, un moment d'élaboration inconsciente, le temps du rêve dans ses constructions les plus surprenantes ne semble pas pour autant faire davantage exister la nuit pour celui qui n'en connaît que le début et la fin tant l'entre-deux lui échappe. Les habitants de la nuit sont pourtant nombreux qui la peuplent de leurs créations, de leurs peurs archaïques, de leurs écrits tranquilles ou fiévreux, insomniaques heureux ou malheureux, travailleurs que le jour voit disparaître comme le carrosse de Cendrillon à minuit. La nuit est ce temps où disparaissent les règles établies, les normes, en même temps que les comptables de ces normes. La hiérarchie se fait plus compréhensive, l'accompagnement plus discret, les références deviennent floues au profit d'une vision plus légère, plus pleine. Par ailleurs, la maladie étant une occasion fréquente de régression et de perte momentanée de repères, il y a fort à parier que l'on retrouve dans ces insomnies anxieuses des patients quelques réminiscences du flou nycthéméral de la petite enfance.

Métier de veille

Ainsi, depuis la nuit des temps, les femmes veillent-elles sur leurs enfants et sur leur entourage souffrant ou vieillissant, d'une façon que l'on aime à croire naturelle, allant par conséquent de soi. La professionnalisation des femmes soignantes a d'emblée inscrit dans la conception et l'organisation des soins à l'hôpital la notion de veille, sorte de gardiennage passif, qui s'est transformée au fil du temps et de l'avancée des connaissances médicales en travail effectif nocturne. Le métier d'infirmière de nuit a considérablement changé dans son contenu, ajoutant aux connaissances purement médicales et techniques qu'elles partagent avec leurs collègues de jour, une compétence humaine qui se forge dans la solitude de là même où

manquent les autres réponses. Sa compétence à l'écoute dans un silence peuplé de doux bruits inextinguibles comme les chuchotements ou les hurlements du vent (comme ce soir), les gargouillements des tuyaux d'alimentation des sanitaires, sans compter la soufflerie de l'ordinateur ou des hottes à flux laminaire (qui doivent être allumées en continu elles aussi...), se déplie et se développe sans autre repère que celui, ébahi, de l'observateur étranger au service qui, lui, n'entend rien.

Le malade plutôt que la maladie

Le malade devient, la nuit, le premier centre d'intérêt de l'infirmière, celui à partir duquel l'organisation du travail se construit dans l'improvisation, entre nécessité indifférable et remise à plus tard ou plus tôt. Prenons par exemple les traitements de la douleur dont la ponctualité des prises est la garantie de l'analgésie et qui nous oblige à réveiller les patients pour éviter que la douleur ne se réveille... Les surveillances des constantes (tension artérielle, température, changes...) se glisseront plus aisément dans les périodes d'éveil. L'hôpital prend alors ses quartiers de nuit et ses libertés avec une temporalité que le sommeil du malade (sauf urgence vitale ou essentielle pour lui) ponctue de manière imprévisible. C'est ce sommeil qui est la clé de la mobilité de nos attentions. La différence est considérable avec le jour où se pose moins le problème du sommeil (encore que...) car la journée est ponctuée de rites et systèmes qu'il est quasiment impossible de contrer. Le patient doit se plier à une organisation d'autant plus rigoureuse que les acteurs sont nombreux à intervenir soit sur son traitement et sa surveillance biologique, soit pour l'aider dans ses besoins élémentaires d'hygiène ou son alimentation. Le jour, c'est la maladie qui reprend ses droits, laissant le malade loin en retrait derrière ses organes, objet d'attention des médecins et, par extension, des infirmières.

Regards divergents

Ce regard divergent sur la continuité est une source permanente de malentendus entre les acteurs du jour et de la nuit. La grande autonomie dont jouissent ces derniers est un des griefs majeurs qui

les rend suspects aux yeux de l'ensemble des autres membres de l'équipe. Ainsi cette continuité indispensable semble ne pas pouvoir être pensée positivement, ce qui permettrait de lier ces espaces aussi dissemblables et cependant complémentaires. Car si le jour est le moment de l'objectivation, de la lumière, des conventions sociales et surtout des décisions, la nuit est celui du ressourcement, de l'expression de la subjectivité, de la part d'ombre, d'intime, d'au-delà de soi. La nuit est le miroir du jour, le temps de l'abolition des masques, ce temps inestimable où la réflexion cesse de se référer au consensus pour interroger son propre rapport à l'événement. C'est le temps de l'autoformation face à l'hétéroformation, aussi incontournables l'une que l'autre en chacun de nous et dont le développement est proportionnel au rapport qu'entretient chacun avec le jour et la nuit.

Si le jour apparaît comme un lieu de contrainte comportementale, la nuit me semble davantage stimuler l'expression de la singularité… à suivre.

A. Perraut-Solivères

Fidélité au serment d'Hippocrate

Georges Yoram Federmann *

Distance n. Seule chose que les riches soient prêts à accorder aux pauvres en souhaitant qu'ils la gardent.
Ambroise Bierce

« Il n'y a pas d'urgence mais des médecins pressés », a-t-on coutume de dire pour décrire l'exercice médical. C'est vérifiable pour l'immense majorité des consultations. Mais comment faire pour accueillir, au cabinet, en médecin de famille, « en continu », les patients marginalisés, pas toujours solvables, comme les SDF ou les « sans-papiers » qui ne bénéficient pas nécessairement de la couverture maladie universelle ? Il s'agit alors notamment de repérer leur inscription dans un rapport au temps qui leur est propre et vital et qui impose aux médecins de les recevoir sans rendez-vous. Un sacré défi pour les spécialistes et l'occasion d'un retour pédagogique au serment d'Hippocrate « Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent » et à la prière de Maïmonide (XIIe siècle) « Ô Dieu, soutiens la force de mon cœur pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche ».

Le médecin, libéral ou hospitalier, reste encore en France dépositaire d'une mission sociale qui consiste à favoriser l'accès aux filières de soins pour toute personne vivant sur le territoire de sa cité, en continu. Or cet accès peut être entravé par de nom-

* Psychiatre, cofondateur du cercle Menachem Taffel, porte-parole du comité de soutien des Roms de Zamoly.

breux obstacles financiers, administratifs, juridiques et socioculturels. Le médecin doit alors lutter contre ce réflexe qui consisterait à oublier sa responsabilité et son devoir d'accueillir, dans son cabinet, certains patients ; il doit éviter de les renvoyer vers les urgences hospitalières ou les praticiens de structures d'assistanat comme Médecins du monde. Là, en effet, à chaque visite, l'usager se heurte naturellement à l'inertie institutionnelle et exprime à nouveau ses plaintes sans pouvoir s'appuyer sur le sentiment rassurant d'avoir en face de lui « une oreille » qui s'est familiarisée avec « son histoire » et son rapport au temps, cyclique (le temps de la nature et de ses révolutions) ou linéaire (le temps des hommes et du caractère irréversible de leur histoire).

Violence symbolique

Nous sommes confrontés d'emblée, extrêmement brutalement, à une violence symbolique dont la responsabilité nous incombe, à nous médecins libéraux. Car nous ne voulons pas voir certains visages de la misère et acceptons que des patients (qui souffrent à nos portes et qui pourraient bénéficier de la continuité de nos soins et de notre attention) ne parviennent pas à écrire leur histoire médico-sociale. Le médecin libéral a trop souvent admis que ces patients ne font plus partie de son champ de compétence, et force est de constater que certaines « catégories d'usagers » dépendent entièrement des associations caritatives ou de l'assistance hospitalière : les personnes sans-domicile-fixe ou en situation irrégulière (surtout lorsque leur état impose des prescriptions, des examens et des traitements réguliers) ; les chômeurs (qui ne bénéficient plus de la médecine préventive du travail) ; de nombreuses mères célibataires ; les personnes au seuil de pauvreté ; les toxicomanes ; les travailleurs de force immigrés victimes d'accident du travail dont les conséquences psychiques sont parfois sans commune mesure avec le caractère en apparence anodin du traumatisme en cause, toutes et tous sont victimes de cet état de fait.

Souffrances

Ces usagers qui vivent à nos portes, dans nos banlieues, sont les principales cibles et victimes des menaces sociales, psychologiques et politiques qui se traduisent par des difficultés d'accès au logement, au travail, aux soins médicaux, aux conseils juridiques et à la régularisation de titre de séjour, dans un « monde » de plus en plus riche où l'ultralibéralisme a remplacé le politique et l'éthique médicale.

Or ils ont mal. Souvent isolés, ils souffrent. Les somatisations, l'hypochondrie et la consommation abusive de psychotropes en automédication peuvent parfois faire fonction d'affirmation identitaire, de sentiment d'appartenance au groupe des personnes-consommant-des-psychotropes-et-des-antalgiques-et-engagées-dans-les-rituels-d'achat. Cependant, ces stratégies de lutte et de survie psychologiques sont vouées à l'échec et sources d'insatisfaction profonde.

Comment pourrions-nous soutenir, nous, médecins libéraux, notre incapacité à reconnaître ces souffrances dues à l'atteinte des « liens sociaux » (précarisation du salariat, menaces sur la sécurité sociale, délocalisations, dégraissages de personnels dans les sociétés anonymes... faisant des bénéfices) ? À moins que nous ne soyons prisonniers nous-mêmes d'une pathologie liée au rapport au temps qui nous aveuglerait à force de nous pousser à la précipitation – la durée moyenne d'une consultation de généraliste n'excède pas 10 minutes – et à intégrer une sorte de fantasme de toute-puissance qui consisterait à contrôler la douleur, les émotions, l'inconfort et même la mort par la grâce du progrès technique et de la recherche pharmaceutique sans prendre conscience que ce serait au prix du renoncement à l'écoute... ? C'est pourtant cette écoute qui nous conduit à être le dépositaire privilégié des états d'âme, de l'expression de la subjectivité et de la faillibilité du prochain et du lointain dans le cadre de la vie de la cité.

Médecin de famille en continu

Le regard de l'autre oblige, comme l'évoque Lévinas, mais ce privilège génère, en ce qui me concerne, beaucoup d'angoisses (je dois en tenir compte pour ne pas blesser mes patients). En tant que

médecin, je suis toujours partagé entre un sentiment d'incapacité devant la perpétuation de la souffrance de mon patient et la tentation de toute-puissance qui se traduit par « l'obsession de la santé parfaite ». Or, il nous est parfois donné d'apprendre à accepter, malgré notre sincérité et notre engagement, que l'autre puisse continuer à souffrir, même si nous faisons notre possible pour l'aider à trouver les moyens et les voies de l'apaisement. Nous acceptons alors de (re)devenir une sorte de compagnon de route sur le chemin de la vie, une sorte de médecin de famille en continu, étant bien conscients que nos efforts doivent se porter sur la prévention puisqu'environ 60 % des déterminants intervenant dans l'amélioration de la santé relèvent de facteurs d'environnement physique, social et psychologique alors que 10 % dépendent du système de soins et 30 % des facteurs biologiques.

Ce faisant, j'affirme que les médecins ont une responsabilité civique et spirituelle (qui les inscrit dans la continuité de l'histoire des hommes et de la médecine). Car nous avons acquis, du moins j'ose l'espérer, au contact de nos patients-enseignants, une plus grande sensibilité à différentes formes d'expression de la souffrance humaine.

Venons-en à ces douleurs secrètes, pudiques, mais tellement familières que nous avons fini par ne plus les voir. Comment s'expriment-elles ? Comment les reconnaître pour ensuite les accueillir et les accompagner ? Comment faire en sorte de revendiquer leur prise en charge au cabinet pour tenter de recréer des liens sociaux et pour lutter contre la ghettoïsation de la misère, marginalisée du centre géographique de la société et marginalisée de la prise en charge médico-sociale, comme si le médecin ne pouvait rester que le triste serviteur de l'idéologie et des représentations sociales ?

Redéfinir la santé en privilégiant l'homme

Il me faut tenter de donner une définition de la santé, même si cela relève de la gageure. Peut-on sérieusement ne retenir que la « trop bonne » définition de l'OMS proposée il y a plus de quarante ans : « La santé est un état de bien-être complet physique, mental et social, et pas seulement l'absence de maladie » ?

À mon sens, non, tout comme je ne crois pas que la santé se traduise par le silence des organes, et suis en accord avec Ivan Illich qui désignait « l'obsession de la santé parfaite » comme un « facteur pathogène permanent ».

Évidemment, « les déterminants de la santé dépassent largement le système de soins, tel qu'on peut se le représenter en Occident » [Evans, Barer, Marmor, 1996]. Là, s'ouvre un large éventail de définitions possibles. En effet, peuvent prétendre exercer une influence sur « la santé », « le patrimoine génétique des individus, les conditions d'hygiène, la qualité de l'alimentation et du logement, la pression sociale exercée sur les individus et le soutien qu'ils reçoivent de leur entourage jusqu'à leur confiance en soi ou au sentiment d'être bien dans sa peau et de maîtriser sa vie » [Evans, Stoddart, 1996]. Il faut également tenir compte des représentations du médecin lui-même, concernant la maladie, la mort, la santé. Certains troubles sont plus valorisés que d'autres, certaines maladies, certaines souffrances demeurant donc souvent « invisibles » aux yeux du praticien.

On se rend compte que les concepts d'accessibilité des filières de soins et celui « de santé » reposent sur la place que l'on accorde à l'homme par rapport à son environnement. Reste à savoir si l'homme est « premier » ou s'il est une des parties de cet environnement.

De nombreux facteurs influencent encore « notre santé » : l'air que nous respirons, la nourriture que nous mangeons, comment nous travaillons, l'argent que nous gagnons et le jugement que nous portons sur l'équité de ce gain, le lieu où nous vivons, l'éducation que nous avons reçue dans notre jeunesse, l'ascension sociale que nous avons effectuée.

Au total, on voit bien que « la santé » relève d'un patrimoine communautaire. Elle est loin de n'intéresser que le comportement d'un individu considéré comme tout à fait isolé et indépendant. Le médecin doit devenir un professionnel impliqué dans la reconnaissance du sens de l'histoire de son pays et du sens de l'histoire de la médecine et sensible à l'influence que peuvent avoir les facteurs d'environnement physique, social et psychologique sur l'équilibre de ses patients.

On voit mal, dans ces conditions, comment le médecin praticien pourra continuer à n'être qu'un exécutant, même extrêmement

habile et efficace, qui ne tient pas compte de l'influence profonde de ces nombreux facteurs d'environnement sur l'équilibre de ses patients sauf à accepter, à ce moment-là, d'encourager le ressort économique qui serait celui de la consommation de soins; cette consommation étant d'autant plus aisée que l'on ferait partie des classes économiquement favorisées de la société en question; le soin n'étant plus alors considéré que comme un quelconque objet de consommation.

On a tendance à considérer la CMU comme un progrès social. Force est de constater que son bilan doit être nuancé parce que de nombreux bénéficiaires de ce droit continuent à souffrir confidentiellement, pudiquement enfermés dans des ghettos plus encore symboliques et imaginaires que physiques. Continuons à nous expliquer.

Redevenir accessible

Il est aisé de faire le constat, quotidiennement, que l'expression de la douleur ou le rapport au temps de certains patients restent des énigmes pour un nombre important de médecins. Qui, parmi les spécialistes, est encore prêt à se mettre dans la peau d'un « médecin de famille »? Face aux effets de l'exclusion, ne sommes-nous pas devenus – et ce ne serait déjà pas si mal – des « urgentistes » ou des « humanitaires »? Nous connaissons pourtant bien l'expression des troubles: honte, désespérance, refus de s'engager dans une relation affective pour ne pas souffrir, dépendance à l'alcool et à certaines drogues, troubles psychologiques ou psychiatriques chroniques, refuge compulsif dans le sommeil, la boulimie ou l'agressivité. On retrouve aussi une impulsivité et des difficultés de symbolisation. L'inaccessibilité du corps médical peut entraîner aussi, en cas de douleur, le recours aux calmants et aux psychotropes illicites plutôt qu'aux soins médicaux dans l'optique d'un traitement continu. De plus, l'extrême pauvreté ou la précarisation modifie le rapport au temps, le dévalue ou le surinvestit.

On a du mal à imaginer combien la journée d'un chômeur ou d'un « sans-papiers » peut être dense de démarches multiples et souvent répétitives; combien ils peuvent marcher ou emprunter

les transports en commun ; combien ils sont obsédés par les comptes à rendre à l'ANPE ou à la préfecture. Le plus douloureux étant probablement la mise en route du matin... Qui n'a pas observé devant son supermarché ces sentinelles, venant de l'Est très souvent, postées imperturbablement tristes et dignes durant toute la durée d'ouverture du commerce à tenter de vendre des journaux de rue ? À regarder de plus près, il s'agit souvent de personnes dont le statut en Moldavie, en Arménie ou ailleurs était socialement plus élevé.

Qui n'a pas été bouleversé par la force de leurs enfants portant parfois à bout de bras la détresse des parents ? Leurs journées sont (dés)organisées, sans travail ni activités, et chacun doit réinventer une vie, nécessairement marquée par le sceau de l'angoisse, des cauchemars, des troubles du sommeil et du sentiment de culpabilité.

« Refuser de voir au-delà de la journée qui vous attend, c'est quelquefois nécessaire au maintien de la cohésion de sa personne. Inversement, faire perdurer un statut précaire, faute d'espérer un processus, une évolution, peut également avoir un effet protecteur. Dans les deux cas, le temps est immobile » [Esterle-Hebidel, 1998].

Accepter un autre rapport au temps

On voit que les précarisés peuvent avoir besoin de conserver l'initiative du rapport à leur temps. Respecter un rendez-vous peut donner le sentiment de perdre le dernier bastion d'un libre arbitre effacé par la précarisation. Aussi doit-on leur offrir la possibilité de venir au cabinet sans rendez-vous, aussi longtemps que nécessaire. On imagine les difficultés que cela peut représenter dans une pratique de psychiatre libéral (décalage des patients payants, salle d'attente bondée d'une population cosmopolite, cuisine en activité pour servir de café ou de fumoir...), mais cette adaptation possible, associée à une bonne connaissance du fonctionnement des autres partenaires sociaux (éducateurs, juges, travailleurs sociaux, avocats...), permet d'identifier la personne « élue » par le précarisé (souvent la première personne qui a eu de la compassion pour lui et de l'intérêt pour son histoire).

Cette « élection » restant définitive tout au long du cursus médico-social, il s'agira pour le médecin de bien l'identifier pour la respecter, et de s'appuyer sur elle pour dynamiser les nombreuses interventions. Il faut éviter que chaque intervenant ne travaille isolément, compartimentant la vie, la demande et les réponses données.

Au total, il s'agit pour le médecin libéral de sortir de la logique du paiement à l'acte et de rendre au patient sa fonction centrale dans le système de soins. Qu'il évite de l'orienter vers les urgences hospitalières ou Médecins du monde et qu'il sollicite son propre réseau de correspondants en cas de besoin d'examens complémentaires ou de prescriptions médicamenteuses. Il lui faudra aussi échapper à la tentation de multiplier les actes afin de rentabiliser sa micro-entreprise. Il devra apprendre à rester maître de son temps selon l'adage qui dit qu'en médecine il n'y a (quasiment) jamais d'urgence mais uniquement des médecins pressés. Devant le défi posé par ces patients fragilisés, parfois seulement momentanément, pourquoi ne verrait-on pas les médecins spécialistes, s'ils ont été « élus », s'instaurer médecins de famille et fédérateurs de l'ensemble des interventions médico-sociales et juridiques ?

À Strasbourg, nous avons modestement illustré ces objectifs à partir de la collaboration établie avec la « permanence d'accueil des sans-papiers », animée par des citoyens bénévoles qui s'appuient sur quelques médecins et avocats dans le cadre de la mise en commun d'un savoir-faire spécialisé restitué aux plus fragiles.

G. Y. Federmann

Les politiques temporelles, un outil de développement durable

Marie-Pierre Martinet *

Toujours se demander si le jeu en vaut la chandelle.
Jean-Claude Vidal

La ville sonne d'une autre musique que celle jusqu'ici entendue. Sa rythmique devient multiple, ses pulsations relevant désormais de la complexification et superposition des partitions qui la composent. Une autre grille de lecture se fait jour. Elle interroge le projet de société que nous souhaitons construire et la ville que nous voulons vivre ensemble, au-delà de la question même de sa continuité.

La réflexion est éminemment politique au sens premier du terme: Que faut-il mettre en œuvre pour offrir une ville citoyenne au sens où toutes et tous y trouvent leur place ? Comment construire le bien-être collectif? Quels relais avec les divers acteurs économiques? Quelles réponses territoriales pertinentes au flux tendu mondial? Jusqu'où la collectivité doit-elle ou peut-elle le cautionner?

Un cadre général de réflexion

Le débat fait appel à l'analyse et à la prise en compte de l'évolution du travail (source essentielle de désynchronisation du

* Conseillère de Paris, élue du 20e arrondissement, déléguée du maire à l'égalité femme/homme et au bureau des temps.

temps), des techniques de communication (accélération, abolition des distances, transmissions des données images et textes en temps réel) et leurs implications sur le rythme de vie et particulièrement la vie urbaine des grandes métropoles. Aujourd'hui, notre société se construit sur l'immédiateté, sur la satisfaction quasi instantanée de nos désirs, sur l'individualité où la « vitesse » dicte une vie en temps réel sans trop laisser de place à la réflexion individuelle et collective.

La demande d'une ville ouverte en permanence existe aussi parce qu'elle est logique de profits et donc de flexibilité. On peut toujours arguer la liberté et le choix de chacun. Mais de quelle liberté, de quel choix disposent celles et ceux, qui pour vivre, subissent désynchronisation de leur temps et rupture des rythmes ? Sous prétexte d'offrir une réponse d'ouverture maximale, nous ne faisons que fragiliser par contamination – la difficile harmonisation des temps publics et des temps privés (garde des enfants, accès aux divers services, transports...)

Il est de la responsabilité de chacun et des collectivités territoriales, lors de l'élaboration concertée et la mise en place de telles mesures, de prendre en compte toutes les facettes.

Les tensions entre les différents temps de la ville expriment la contradiction entre temps publics et temps privés. Elles sont également le résultat (positif et négatif) des sociétés de marchés où l'autonomie, les libertés individuelles ou la multiplication à l'infini des choix personnels amènent à la segmentation des consommations et des marchés. Jusqu'alors, les réponses traditionnelles s'étaient employées à réguler, à « civiliser », par des dispositifs de politiques publiques ou étatiques donc de masses proposant des solutions indifférenciées.

Une nouvelle voie

Une nouvelle voie, après cette double impasse du « tout-marché, tout-État », se fait jour. Basée sur l'autonomie, l'initiative et la solidarité, il s'agit de permettre l'autonomie et l'initiative individuelle dans le cadre du collectif. Désormais, les politiques publiques se doivent d'intégrer, en fixant les cadrages, des arbitrages et des équilibres au nom de l'intérêt général, de l'intérêt

des plus faibles, des exigences du développement durable et de l'avenir de la planète.

Le passage aux 35 heures, notamment, a montré la nécessité de retrouver du temps pour soi et la volonté, légitime, de l'occuper à sa convenance (famille, sorties, voyages, sports, implication associative ou politique). Il a suscité l'émergence d'une forte demande d'accès étendue aux possibles de la ville. La RTT est un dispositif qui doit encadrer et garantir, par la négociation et la concertation, ces choix d'emploi du temps individualisés. La démarche « bureaux des temps » engagée sur une dizaine de territoires participe de cette même dynamique.

Il n'est plus possible de définir une fois pour toutes des horaires précis et indifférenciés pour tous. Il s'agit d'évaluer avec la diversité des acteurs concernés les aménagements possibles et soutenables dans une mise en perspective globale. Il convient d'envisager ces possibles tout en prenant garde à ne pas augmenter les inégalités entre ceux (et celles) qui pourront avoir accès aux services (les usagers) et ceux qui devront subir ces modifications (les employés de ces services, par ailleurs aussi usagers); entre ceux qui auront les moyens financiers pour en profiter et ceux qui en seront exclus.

Beaucoup de nos villes, notamment les plus grandes, ont contribué à l'effacement de la notion du temps nécessaire à l'accomplissement des choses par les rythmes qu'elles génèrent. Les rythmes circadiens, cosmiques, saisonniers et locaux étaient (le sont-ils encore?) facteurs de structuration individuelle par la construction de repères temporels. Ils structuraient également le groupe (villages, familles...).

La disparition de tels repères par l'urbanisation intensive et un mode de consommation basé sur la promotion permanente de biens et de services accessibles rapidement contribue à entretenir un leurre sur l'amélioration des conditions de vie : la demande d'ouverture étendue correspondant à la satisfaction immédiate et individuelle d'un besoin et/ou d'un désir.

Le corollaire est que se développe, pour être rentable, une production en flux tendus par l'absence de stocks possibles face à une demande fluctuante en volume et en spécificité des besoins ainsi créés. Le travail devient donc de plus en plus flexible et doit

s'adapter à la demande avec les conséquences négatives que l'on en connaît (notamment le travail de nuit).

Refuser l'esclavage de l'espace-temps et de la vitesse

Au lieu de penser une ville ouverte 24 heures sur 24, il nous appartient d'imaginer une ville où chacun pourrait accéder au mieux aux activités de son choix. Il s'agit de réfléchir à une ville où des solutions alternatives à l'extension des plages d'ouverture des services, notamment publics, permettent l'harmonisation « temps de la ville/temps de la vie » tout en impliquant le plus grand nombre d'entre nous. Seule cette réponse permettrait par une forte dominante solidaire de sortir de « l'esclavage de l'espace-temps au détriment de la réflexion en commun », comme le propose Paul Virilio.

Il semble qu'au-delà de la problématique de l'ouverture de la ville se pose, en filigrane, la question de l'accélération des rythmes, de la « vitesse absolue », des réactions demandées en temps réel et de la « pollution » qu'elle entraîne par « l'instauration d'un présent intemporel et technologique dans un espace mondialisé sans lieu ni confins » [Virilio, *le Monde de l'éducation*, 2001] qui ne contribue qu'à accentuer inégalités et distance avec les acteurs de notre environnement. Ne nous appartient-il pas d'opposer, au mirage de la ville ouverte, une réflexion sur la manière de (re)trouver le temps nécessaire au lien social dans nos sphères les plus proches ?

Ainsi, pour lutter contre « l'exigence dans tous les domaines, de réponses immédiates » [Virilio, 2001], devons-nous répondre aux diverses modalités de construction de politiques temporelles permettant sociabilité et exercice de la démocratie. Le politique ne peut décider seul du devenir de la ville même si la mise en place de politiques temporelles relève d'une volonté politique forte. Seul le débat contradictoire et citoyen pourra définir quel rythme la ville doit et peut adopter. Occasion également de démontrer que des thèmes comme le partage des tâches, l'égalité femmes/hommes, jusqu'alors considérés comme relevant du privé car hors « travail », relèvent bien du collectif. Malgré l'individualisme montant, nous avons besoin de nous retrouver autour de la « place publique », lors d'événements récurrents, facteurs d'appartenance au groupe. Dans cet esprit, la ville peut effectivement « s'ouvrir » plus avant, par

une réponse *ad hoc*, par des transports publics plus fréquents en soirée ou certaines nuits, par l'ouverture plus large, selon un rythme à définir, des équipements municipaux, qu'ils soient culturels ou sportifs.

Imaginer de nouveaux outils de négociation

Il appartient aux élus, facilitateurs d'initiatives, de mettre en place les outils idoines aboutissant à des projets locaux avec une approche globale appréhendant, d'une part, tous les champs thématiques qui composent la ville et, d'autre part, la pluralité de celles et ceux qui la font. Chaque collectivité devra alors mettre en place, selon son chemin propre, des politiques à long terme d'amélioration de la qualité de vie. Ainsi arrivons-nous tout naturellement à des logiques de développement soutenable autour des principes de solidarités (dans le temps, dans l'espace et transversales), de participation et de précaution. Les politiques temporelles, dont la ville en continu est une des questions, ne peuvent s'accompagner d'exclusion. La prise en compte de l'innovation et de l'équilibre au plan local, de la négociation comme méthode de résolution des problèmes, du respect du principe de justice sociale, de l'aménagement durable du territoire, de la mobilité urbaine et de l'implication de toutes et tous est non seulement garante de ce développement mais aussi porteuse de projets susceptibles de déboucher sur la mise en place d'Agendas 21 locaux aux confins de l'économique, du social et de l'environnemental.

Ainsi, le « Bureau des temps » répond-il, dans cet esprit, à une garantie collective des choix individuels dans le respect de tous, de l'intérêt général et du développement soutenable. Les négociations entre usagers des services et personnels de ces services de même que les arbitrages concertés qui en découlent et les solutions concrètes trouvées en réponse aux contraintes du temps de chacun contribuent à la gestion d'éventuels conflits d'intérêts particuliers et à la cohésion sociale. Dans cette continuité, travailler sur l'étalement et la limitation des déplacements subis, c'est participer à la lutte contre les pollutions et à la préservation de notre environnement. Pour ce faire, l'écoute de tous, la confrontation des points de vue et la recherche de consensus

d'intérêts généraux sont les composantes de la démocratie participative, méthodologie garante de l'appropriation collective.

Nous sommes bien dans une démarche transversale qui articule préoccupations sociales, environnementales et économiques. C'est l'illustration d'une démarche d'Agenda 21 issue du sommet de la Terre de Rio 1992, concrétisée en 1994 à Aalborg (Danemark) par l'adoption de la « charte des villes européennes pour le développement durable ».

Dans cet esprit, travailler sur la question des temps de l'enfant consiste à s'ouvrir à l'expérimentation en s'appuyant sur les besoins et les savoir-faire locaux, sur l'articulation travail bénévole/travail professionnel, sur le croisement des financements publics/privés et sur l'épargne citoyenne. Même chose pour l'expérience des crèches parentales, des régies de quartiers, des systèmes d'échanges locaux (SEL) en circuits courts et sans actes monétaires. Nous sommes là au cœur des méthodes et expériences de l'économie solidaire, autre face du développement soutenable et des Agendas 21 locaux.

À travers la convergence, le croisement et les rencontres de toutes ces démarches, c'est une prise en compte des problèmes locaux dans une optique transversale et la mise en œuvre d'une vision globale dans une concrétisation locale spécifique.

C'est un projet de société à construire qui peut être tout simplement de reconquérir les temps de rencontres, d'ouverture à la vi(ll)e... L'aventure est grande et l'utopie est belle...

M.-P. Martinet

Transports collectifs en Suisse : les 3 continuités

David Asseo *

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.
Charles Baudelaire

Une utilisation accrue des transports publics est une condition pour un développement urbain de qualité. Mais pour cela, ils doivent être concurrentiels. Pas tellement sur les prix, c'est en fait le cas depuis longtemps, mais surtout en termes de services offerts et de perception par la population. Les besoins ne se limitent plus aux seules heures de pointe de la périphérie au centre pour se rendre à son travail. Les mouvements sont devenus multiformes. Les transports publics doivent non seulement tenir compte de cette vie et cette ville en continu, mais – et c'est là une de leurs missions – réintroduire une structuration tant spatiale que temporelle, afin que, de multiforme, la ville ne tombe pas dans l'informe auquel le « tout à la voiture » nous conduit inexorablement.

Quoi de plus discontinu *a priori* que les transports publics ? Discontinuité des horaires : le bus passe à la minute 50 et non pas à 45. Discontinuité par l'existence de points d'arrêts et de zones ou lignes desservies. Discontinuité par l'arrêt des services souvent la nuit, voire certains jours de la semaine. Et pourtant…

Basé sur une expérience de « militant » des transports publics tant au niveau national qu'au service d'une collectivité territoriale plus modeste comme la République et canton du Jura, mon propos

* Délégué aux transports de la République et canton du Jura (CH).

s'attache à aborder les trois continuités – spatiale, temporelle et politique – indispensables pour l'avenir des transports publics.

Continuité spatiale

Pour être utiles et utilisés, les transports publics doivent être disponibles de bout en bout du déplacement. C'est ce qu'on appelle la chaîne des transports. Comme n'importe quelle chaîne, elle est aussi forte que le plus faible de ses maillons.

Il suffit que quelques kilomètres manquent pour que l'usager fasse le choix de la voiture pour l'ensemble de son déplacement. Et si ce choix est fait un jour, il y a un risque – l'habitude et le découragement venu – qu'il perdure. De ce point de vue, la notion de rentabilité de certaines lignes régionales doit être relativisée et réellement appréciée à l'aune de leur contribution à l'ensemble du réseau. Chaque ligne doit être interconnectée avec d'autres et chaque nœud du réseau traité avec soin pour fournir les meilleures correspondances.

Il ne s'agit pas seulement d'accorder notre attention aux lignes à grandes distances ou à haute vitesse, mais de considérer avec grand soin le réseau régional. Sur les lignes des Chemins de fer fédéraux (CFF), principale entreprise ferroviaire avec près de 3 000 kilomètres sur 5 000 kilomètres, 50 % des clients n'utilisent que les trains régionaux, 30 % les trains régionaux et grandes lignes et seulement 20 % uniquement les trains grandes lignes.

La notion de réseau doit être mise au centre des préoccupations. Et ce n'est pas une simple superposition de lignes: cela nécessite une forte coordination des entreprises, plusieurs centaines, dont 50 rien que pour le ferroviaire. Le pari est gagné sur ce très dense réseau de 22 000 kilomètres de lignes nationales et régionales qui dessert plus de 90 % de la population du pays en déployant sa présence jusque dans les coins les plus reculés du pays: 1,7 milliard de passagers l'utilisent – pour une population de 7,2 millions d'habitants.

Assurer dans la réalité la continuité des transports publics est une chose, permettre aux utilisateurs de la percevoir en est une autre. En Suisse, l'ensemble des horaires nationaux et régionaux suisses, bus et train, est disponible sur internet [http://www.cff.ch]

ainsi que sur cédérom. Il permet d'obtenir des propositions d'horaires utilisant indifféremment bus, train et même le téléphérique ou le bateau si nécessaire, alors que, dans la plupart des pays, ce type d'informations ne regroupe que les trains. L'étape suivante, en cours de développement, est d'intégrer l'ensemble des horaires des transports urbains et de pouvoir recevoir des propositions au départ et à l'arrivée de tous les points du territoire national en indiquant par exemple simplement le nom et le numéro de la rue. Cela fonctionne déjà pour une partie des villes suisses, par exemple à Genève [http://www.tpg.ch].

Complément idéal à l'horaire intégré, il est possible d'acheter un billet ou un abonnement valable pour des parcours combinés trains et bus. En Suisse, près de trente régions ont mis en place des communautés tarifaires permettant une utilisation indifférenciée des moyens de transports publics quels que soient les entreprises, bus ou train, les fournissant. Originalité, un abonnement général permet, à un prix attractif, d'accéder à l'ensemble des transports publics, y compris les bateaux et les téléphériques, sur tout le territoire national. Aux compagnies de s'entendre sur les problèmes techniques, aux clients de profiter de cette simplicité offerte ! Et cela marche puisqu'au total, tous âges confondus, un Suisse sur trois a un abonnement de transports publics en poche.

Cependant, les transports publics ne peuvent être présents partout et à tout moment. C'est pourquoi l'auto-partage offre un complément idéal et assure une continuité spatiale quasi parfaite. L'utilisateur réserve la voiture, automatiquement par téléphone ou internet, pour la période désirée. Le minimum est d'une heure et on en dispose durant la période choisie, à sa convenance. Un ordinateur enregistre les kilomètres effectués et le paiement est effectué sur la base d'une facture envoyée à son domicile. Lancé à la fin des années quatre-vingt sur une base artisanale, ce système s'est professionnalisé avec la création de la firme Mobility en 1997 [http://www.mobility.ch]. Presque 2 000 véhicules sont à disposition dans 900 emplacements, dont une bonne partie à proximité des gares. 45 000 utilisateurs privés ainsi que plusieurs dizaines d'entreprises ou collectivités ont adhéré au système. Cerise d'intermodalité sur le gâteau, il est possible d'acheter des abonnements de transports publics combinés avec la carte d'accès au

système Mobility. La marge de progression de ce système est importante puisqu'en théorie, près d'un habitant sur dix aurait intérêt financièrement à se débarrasser de sa voiture pour passer à l'auto-partage.

Continuité temporelle

L'utilisation des transports publics reste indissociable d'un horaire ou plutôt des horaires, car la majorité des déplacements nécessite l'utilisation de plusieurs lignes. Le temps de correspondance prend ici tout son sens. Selon la taille du nœud – de la gare dans les faits –, la durée est plus ou moins ressentie comme une perte de temps. En Suisse, les normes minimums pour les petites gares vont de 3 à 4 minutes, pour les grandes jusqu'à 7 minutes. Le maximum acceptable s'établit autour de 10 à 15 minutes. Au-delà, on ne peut plus parler de correspondance.

La fréquence joue un rôle important en donnant plus de liberté dans le moment du déplacement et en diminuant les temps d'attente. Une réunion qui se termine par exemple à 16 heures 00, c'est trois quarts d'heure d'attente si le train passe chaque heure à la minute 45, c'est seulement un quart d'heure d'attente si la fréquence est semi-horaire avec un départ à la minute 15 et 45 de chaque heure.

En Suisse, la quasi-totalité des lignes ferroviaires et la grande majorité des lignes de bus offrent un minimum d'une relation par heure et par sens. Chaque passage se répète aux mêmes minutes, ce qui facilite la mémorisation des horaires par la clientèle. Ce système, introduit en 1982, est en passe de basculer vers la fréquence à la demi-heure et même au quart d'heure sur les parties des réseaux les plus denses.

Concrètement, cela veut dire qu'il suffit de connaître son heure de départ, et ensuite, pour une bonne partie du parcours, les correspondances, même jusqu'à dix, s'enchaînent les unes aux autres pour nous conduire à l'autre bout du pays. Cette continuité tant spatiale que temporelle est très attractive. Le gain de temps obtenu en Suisse, par ce système, serait à comparer aux gains de temps obtenus ailleurs par la mise en place de trains à grande vitesse.

Si, à certains moments de la journée, des trains peuvent paraître peu remplis, c'est le prix à payer pour faire du transport public un instrument de liberté, concurrentiel face à l'automobile.

Les déplacements dits de loisirs ont dépassé en nombre les seuls déplacements domicile-travail ou domicile-écoles. C'est pourquoi les transports publics doivent aussi jouer un rôle le soir, et même la nuit, en réponse à une vie urbaine de plus en plus continue. En Suisse, comme ailleurs, bus ou même train dit « pyjama » se développent à l'échelle régionale et nationale, et prennent, au-delà de minuit, le relais des horaires normaux. Offrir de telles possibilités, c'est permettre à la population de se passer de la voiture et s'assurer également une bonne fréquentation pour le trafic de pointe en journée.

Continuité politique

Innovation, extension des horaires, création de nouvelles lignes caractérisent les transports publics suisses depuis une quinzaine d'années. Mais, cette reconquête fait suite à plusieurs dizaines d'années de disette.

En Suisse, les faveurs des décideurs politiques vis-à-vis des transports publics ont toujours été maintenues à un bon niveau. Cela n'a pas empêché la fermeture de lignes ou la construction de nombreuses autoroutes, mais les dégâts sont restés limités. La longueur actuelle du réseau ferroviaire est presque identique à celle de 1955, alors que presque partout ailleurs, il a diminué de manière radicale. L'utilisation des transports publics dépasse la seule clientèle dite captive, avec une part de marché de l'ordre de 20 % et en légère augmentation depuis vingt ans. Corollaire de ce souci, les pressions pour limiter la construction de parkings et de routes urbaines sont plus efficaces dans certaines villes, comme Bâle, Zurich ou Berne. Dans cette dernière, la part des transports publics dans le centre s'approche des 70 % et résulte d'une volonté politique. Depuis environ trente ans, il a été décidé de geler les parkings au centre-ville et d'y développer les transports publics. Complété par la création de zones d'activités et d'habitat autour des gares du RER à l'échelle cantonale, le choix à payer.

Une telle continuité politique a des effets sur le long terme à la fois sur la clientèle, la structuration de l'espace et l'aménagement du territoire. Le défi reste ici, comme ailleurs, de tout mettre en œuvre pour maintenir et développer les activités – emplois, centres d'achats ou de loisirs – autour des gares plutôt qu'à côté des échangeurs autoroutiers.

L'industrie des techniques de transports – à commencer par les usines de matériel roulant – et sa capacité à innover sont également sensibles à cette continuité politique. Les compétences ne s'improvisent pas d'une année sur l'autre. Sans cette continuité, ce sont non seulement des entreprises qui disparaissent mais également des potentiels d'innovation qui ne pourront se développer, mettant en danger la capacité même des transports publics à répondre aux défis.

En Europe, avec le développement des tramways, des nouveaux automoteurs régionaux ou des trains à grande vitesse, on corrige parfois de manière spectaculaire les erreurs des décennies passées. L'effet de nouveauté passé, il s'agira de poursuivre ce développement quelle que soit la conjoncture économique et électorale. Sinon, tous les clients gagnés à grand-peine disparaîtront aussi rapidement qu'ils l'avaient fait à l'époque du « tout à la route ».

D. Asseo

Quelques sites web

http://www.bav.admin.ch. Le site du « ministère » suisse des transports

http://www.cff.ch. Le site des Chemins de fer fédéraux. On y trouve l'horaire de l'ensemble des trains et bus du pays.

http://www.levagabond.ch. L'abonnement intermodal du Canton du Jura.

http://www.litra.ch. Toutes les informations sur les transports publics suisses.

http://www.maisondutemps.asso.fr. Le site de la Maison du temps et de la mobilité de Belfort.

http://www.mobility.ch. La coopérative d'auto-partage. La voiture au service de la mobilité combinée.

http://www.utp.ch. Le site de l'Union suisse des transports publics, regroupant environ 200 entreprises.

Police, proximités spatiales et continuité temporelle

Paul X *

Urbanité n.
Sorte de civilité que les observateurs urbains
reconnaissent aux habitants de toutes les cités
à l'exception de New York.
Ambroise Bierce

Traditionnellement, la police nationale travaille jour et nuit, tout au long de l'année. Le principe du service public consacre cette permanence... Mais, de quelle manière s'illustre cette continuité policière? Sur quels autres principes se fonde-t-elle et quelles conséquences peut-on observer tant pour les administrés que pour les personnels policiers?

La récente mise en œuvre de la réforme de la police de proximité, « nouvelle approche de la sécurité au quotidien », qui a modifié l'organisation et les missions, peut être de nature à apporter des réponses aux interrogations sur les rapports de la police à l'espace et au temps.

En développant ses liens avec la population, la police de proximité renforce sa présence dans la vie urbaine et sociale et couvre désormais « tous les champs de la prévention, de la dissuasion et de la sanction ».

Nouveaux horaires

Au cœur de la ville, elle a réorganisé dans la plupart des circonscriptions ses « territoires » de compétences au service des administrés. La circonscription est divisée en secteurs qui tendent à

* Commandant de police.

regrouper de manière identique grandes surfaces, logements sociaux, commerces, établissements scolaires, et densité de population (20000 habitants).

Cette nouvelle implantation a entraîné un nécessaire redéploiement des personnels de proximité qui s'intègrent désormais dans un flux d'activités continues. Des horaires nouveaux, déterminés en fonction des besoins du public, ont été instaurés. Ainsi les bureaux de police restent-ils ouverts après 18 heures.

Polyvalence

Les missions au quotidien connaissent également des innovations. Le policier devient polyvalent.

Ses missions essentielles consistent à développer le contact avec le public et à prendre en charge les victimes d'infractions. Il reçoit les plaintes et assure l'accueil des administrés dans les meilleures conditions. Il prend en compte les affaires judiciaires entrant dans sa compétence et participe à la police technique et scientifique. Ses actions s'illustrent également par la prise en charge de certaines interventions de police secours tels que les différends familiaux, les troubles de voisinage, les malades sur la voie publique, les décès, les incidents domestiques, les incendies accidentels (fuite d'eau, de gaz...), etc. Agissant en équipe, il s'investit également dans le cadre des contrats locaux de sécurité en matière de communication et de développement du partenariat avec l'Éducation nationale, les associations d'aide aux victimes et les bailleurs sociaux implantés dans son secteur de compétence.

Cette réforme, instaurée en 1999, s'inscrit dans la continuité. Fondée sur une plus grande disponibilité des agents de l'État au bénéfice des administrés, répondant à leurs besoins croissants en matière de sécurité, elle a eu pour conséquence de développer une nouvelle réflexion sur l'emploi des personnels. Des contraintes nouvelles sont apparues telles que le recrutement de personnels, les formations aux missions d'accueil et d'îlotage, ou l'assistance aux victimes...

Ces nécessaires adaptations peuvent constituer une remise en cause du principe de continuité dans la mesure où les personnels en formation, pour un temps indisponibles, sont absents du terrain.

Il en va de même pour la réforme des horaires d'ouverture qui réclame plus de personnels aux heures d'affluence... un redéploiement sur le terrain aux heures creuses... une présence prolongée et renforcée le soir, les jours fériés et la nuit.

Tensions sur les hommes

Ces prises de service décalées, ces rythmes nouveaux organisés sur le principe des 3 x 8 heures ne vont pas sans générer des difficultés, voire des tensions dans le quotidien de leur vie personnelle ou familiale. Le temps n'est pas mesuré... L'urgence des interventions, les dispositions de la procédure pénale commandent une disponibilité constante et permanente, de jour comme de nuit. Le policier de proximité voit sa compétence étendue à des domaines antérieurement réservés à des services plus « spécialisés ».

Les difficultés inhérentes au métier de policier font régulièrement la une des médias: fièvre des quartiers sensibles, explosions de violence, agressions verbales et physiques de jour comme de nuit. Face aux situations de violences urbaines, le malaise du policier s'accroît. Malaise parfois ressenti à l'égard d'une hiérarchie qui, elle-même, n'est pas toujours en mesure d'apporter une réponse immédiate.

Malaise plus profond également, plus intériorisé, pouvant mener à un isolement volontaire, au départ..., sous forme de demande de mutation rapide, dans le meilleur des cas.

Ces tensions, situations traumatisantes sont amplifiées la nuit lorsque la « présence humaine » de la rue se fait plus rare, voire inexistante.

Alors que la ville dort, les seules liaisons de la patrouille mobile avec le centre de commandement sont la radio ou le téléphone portable. Elle informe, rend compte, réoriente ses missions en fonction de l'événement, de l'urgence, de la perception par les particuliers de l'insécurité, de leurs appels à l'aide...

Points sensibles

À ces missions premières de secours de sécurité – et qui s'expriment aussi en partenariat avec les services médicaux, hospitaliers

et d'alertes incendies –, s'ajoutent d'autres actions de nature à préserver la tranquillité publique : lutte contre le tapage nocturne, respect des fermetures des établissements tels que les bars, dancings, cabarets... aux heures imposées par la réglementation locale.

La réactivation des mesures de lutte contre le terrorisme participe également à la présence continue des unités spécialisées sur le terrain. Les gares, les plates-formes de correspondances des transports en commun, les quartiers sensibles font l'objet d'une vigilance particulière 24 heures sur 24. Les quartiers sensibles – théâtres des phénomènes de violence urbaine – font l'objet d'une attention particulière en matière de sécurisation, de lutte contre le sentiment d'insécurité, contre les incendies de véhicules, les dégradations du mobilier urbain, les jets de pierres sur les véhicules de transport, émeutes, guet-apens des services publics intervenant alors que l'éclairage public vient d'être neutralisé...

Sécurisation qui monte progressivement en puissance à l'approche de la nuit.

*

La nuit, le week-end ou l'été, la ville continue à vivre... Et cette continuité dans l'espace et dans le temps ne souffre aucune dérogation, sous peine de la disparition du principe de service public.

P. X

Trois villes italiennes : différenciation temporelle des lieux

Marco Mareggi *

Comment habiter quand ne coïncident plus
temps de vie et espaces d'activités ?
Jean-Paul Dollé

En Italie, les politiques temporelles urbaines se sont intéressées à la continuité à travers les notions « d'érosion des services » et de « vivabilité » de la ville aux différents moments de la journée, de la semaine ou de l'année. Instruments de programmation et de gestion des horaires urbains, les politiques temporelles s'intéressent tout naturellement à ces mutations de la société contemporaine. Trois villes (Milano, Pesaro et Cremona) expérimentent des plans territoriaux de gestion des horaires qui confèrent une différenciation temporelle des lieux.

Dans les villes européennes est-il possible d'accéder aux services et aux lieux à chaque heure de la journée, de la semaine ou de l'année ? Les villes sont-elles vivables partout et dans chaque moment ? L'interrogation sur une société active en permanence devient insistante.

En Italie, les politiques temporelles urbaines se sont interrogées sur la continuité des services et la vivabilité de la ville à différents moments de la journée, de la semaine ou de l'année. Instruments de programmation et de gestion des horaires urbains, les politiques temporelles urbaines [Bonfiglioli, Mareggi, 1977 ; Mareggi, 2000]

* Chercheur, Dipartimento di Architettura e pianificazione, Politecnico di Milano.

se sont tout naturellement intéressées à ces mutations de la société contemporaine.

Trois villes italiennes – Milano, Pesaro et Cremona – ont expérimenté des « plans territoriaux de gestion des horaires », instruments de construction collective de projets qui agissent sur la coordination des horaires des services. Constitués d'un document d'indications et d'études, ces plans proposent une articulation des questions en jeu, mêlant caractérisation temporelle des lieux, calendrier d'emploi et procédure collective d'amélioration. Ces travaux dépassent la simple question de la ville ouverte en continu pour prendre en compte la différenciation temporelle des lieux urbains.

Éléments divergents dans une ville en permanence active

Le plan de régulation de la ville de Milan [1994] traite explicitement de la colonisation du temps, c'est-à-dire de l'extension des activités de travail dans les tranches horaires qui, pendant l'époque industrielle, avaient été considérées comme temps libre, avant tout la nuit et les jours fériés. Le plan aborde la colonisation selon deux axes principaux. D'un côté, il met en évidence les éléments d'une gestion des temps urbains permettant de développer une « ville active en permanence ». Le développement d'une activité à cycle continu, analogue à d'autres métropoles européennes (Paris, Londres, par exemple) ou américaines, est souhaité. De l'autre, il souligne les éléments divergents et conflictuels que cette transformation des calendriers sociaux comporte. « Milan, ville active en continu » est pensée comme une ville hospitalière, cosmopolite et amicale, selon les slogans de la politique proposée par le plan [Comune di Milano, 1994, p. 450].

Plus globalement, une organisation temporelle complexe de la ville se dégage: des populations temporaires habitent Milan selon des calendriers de présence spécifiques et réclament des services adaptés à leurs exigences temporelles particulières [Martinotti, 1993; Zajczyk, 1994]. À la grande mobilité pendulaire d'entrée et de sortie de la ville qui caractérise les actes de vie et de travail s'ajoute une « mobilité zigzagante », laquelle, en franchissant un simple déplacement domicile-travail, désunit l'unité d'organisation

spatio-temporelle que régulait la ville de l'usine industrielle [Carlstein, Parkes, Thrift, 1978; Boeri, Lanzani, Marini, 1993; Clementi, Dematteis, Palermo, 1996]. La diversification des horaires de travail et les entreprises qui développent la flexibilité dans la production contribuent à définir un nouveau calendrier du temps libre. La réarticulation des temps de travail oblige à repenser les horaires des services [Chiesi, 1989; Hoffmann, 1997].

Trois types de conflits se dégagent du plan.

– Il existe un conflit portant sur l'usage des biens urbains et sur le type de services sollicités par les différentes populations résidentes ou temporaires qui habitent « Milan, ville active en continu ».

– Une divergence forte entre tradition et innovation se fait jour dans l'organisation du calendrier social. La colonisation du temps à Milan, soutenue par une forte tertiarisation de l'économie, met aujourd'hui au centre de l'organisation urbaine un moment du calendrier qui était autrefois un temps libre. Ces évolutions compliquent le calendrier de travail traditionnel de la ville industrielle, fruit d'une longue construction historique et entrent en conflit avec les religions traditionnelles locales, les styles de vie familiale, les identités sociales locales et les cycles biologiques circadiens.

– Enfin, il faut signaler le double rôle des citoyens qui fournissent en continu les services. Leurs horaires de travail sont structurés selon des modes atypiques, nocturnes, fériés et flexibles. Cependant, ces mêmes citoyens sont fréquemment utilisateurs de ces services. Les femmes qui assurent un double emploi dans la famille et dans l'entreprise vivent fortement ces contradictions. Les journaux féminins se font régulièrement l'écho des problèmes liés à cette extension 24 heures sur 24 des services.

Penser à une ville toujours ouverte oblige à développer des stratégies différentes:

– des actions destinées à certains lieux, comme l'extension de l'horaire d'ouverture des magasins accompagnée par les animations ;

– des actions adressées à certains moments du calendrier annuel, par exemple Milan ouvert au mois d'août. On informe ceux qui restent en ville, les résidents ou les touristes sur les activités et les services proposés en fonction des horaires.

Enfin, le plan indique des stratégies de localisation de services continus en structures compactes – citadelles en permanence actives [Bonfiglioli, 1994] – et désigne des endroits et des moments permettant une diversification et une continuité de l'offre de services.

Approches chronotopiques

D'autres villes comme Pesaro et Cremona développent des projets et des politiques qui confirment l'analyse menée sur le plan de Milan. Le Plan des temps et des horaires de Pesaro [1999] n'aborde pas directement la question de la continuité. Il insiste plutôt sur la lecture spatiotemporelle de la vie urbaine. Cette approche nécessite l'utilisation de nouveaux outils capables de définir et de représenter la diversité spatiotemporelle des lieux. Le concept de *chronotope urbain* a été utilisé pour exprimer cette richesse de variété des lieux. Les caractères urbanistiques du lieu, les populations et leurs calendriers de présence, les formes de leur mobilité, la nature des activités installées constituent les variables nécessaires à l'interprétation du caractère chronotopique d'un endroit, pour lequel peut également être élaborée une représentation cartographique expérimentale [Zedda, 1999]. Voici quelques exemples des lieux distingués par le plan de Pesaro.

• *Le chemin des quartiers*. Il s'agit d'un chemin commercial qui relie d'est en ouest les quartiers de la première couronne périurbaine de Pesaro. Les flux de passage à vélo croisent la mobilité zigzagante des usagers des services et la mobilité lente de proximité des citoyens et des résidents. Les calendriers cycliques des populations présentes temporairement, rythmés par les horaires d'ouverture des magasins et des services, se mélangent avec l'usage quotidien du lieu pour les résidents.

• *La ville de la mer*. L'ensemble des édifices qui s'égrènent en bord de mer n'est ouvert qu'en fonction de la périodicité saisonnière entre juin et septembre. Cette ville contemporaine, composée d'hôtels et de résidences secondaires, vit presque séparée du centre historique proche. L'attractivité de la mer a délimité une sorte de frontière temporelle. Les projets de la commune

cherchent à combler le fossé en coordonnant les horaires publics du centre avec ceux de la zone de mer.

Ces quelques descriptions de chronotopes urbains soulignent la variété temporelle des lieux urbains.

Diversité spatiotemporelle des villes

Le Plan des temps et des horaires de Cremona [Comune di Cremona, 1999] peut nous aider à mieux appréhender cette diversité spatiotemporelle des villes. À titre d'exemple, on peut s'attacher à certains aspects de la variété des calendriers d'usage des lieux par les résidents.

Le caractère saisonnier constitue la caractéristique la plus évidente de la vie sociale de Cremona. La ville densément construite et le centre historique en particulier sont le théâtre de la vie hivernale. En été, la ville, abandonnée par les résidents, est laissée aux touristes, qui fréquemment ne trouvent pas les services qui les concernent ouverts. Les résidents, au contraire, une fois leur travail terminé – structure de journée continue (7 heures-14 heures) –, passent les après-midi chauds dans le parc du Pô, sur les digues et dans les sociétés sportives qui se transforment en centres de sociabilité typiquement urbains.

À un rythme hebdomadaire, à travers le marché du mercredi et du samedi, le centre historique s'anime avec les résidents, les habitants de territoires proches et des provinces frontalières. Piazza des Communes, Piazza Stradivari, rues et places alentours constituent le centre d'attraction commercial et de rencontre. Cela se déroule de la même manière chaque mois pour le marché d'antiquités. Le dimanche constitue une occasion d'achats dans les magasins du centre aux moments de l'année où ils sont ouverts. Les structures commerciales de la grande distribution constituent des pôles agrégatifs dominicaux et fériés.

Les moments de vie collective (rencontre, jeu, divertissements) sont concentrés les vendredi, samedi et dimanche, notamment pour les jeunes. Dès le coucher du soleil, ils se retrouvent dans les bars de quartiers et dans les rues. Chaque groupe d'âge et d'intérêt définit un espace préférentiel. La vie nocturne commence après le dîner dans les locaux publics concentrés dans la ville. Au contraire,

les discothèques fréquentées structurent un territoire plus vaste, provincial et extraprovincial. Le réseau de relations de la vie nocturne tend à s'amplifier et les appartenances territoriales disparaissent. Force est de reconnaître que l'on connaît peu de chose sur les mobilités nocturnes des jeunes.

L'approche des calendriers d'usage des lieux à partir des diverses classes d'âge des résidents montre les changements d'espaces et d'activités d'une ville polychronique.

*

L'étude des plans de ces trois villes confirme que les lieux urbains sont fortement différenciés entre eux, non seulement par leurs aspects physico-morphologiques, mais aussi par les caractéristiques temporelles et horaires. Chaque ville a des rythmes d'usage des services et des systèmes d'horaires qui lui sont propres. Les édifices publics et privés, les places, rues, quartiers et zones urbaines ont tous une connotation temporelle prédominante. Certaines zones présentent une continuité d'emplois et d'offres de services – existantes ou souhaitables pour une meilleure « vivabilité ». D'autres secteurs sont marqués par des rythmes cadencés ou sporadiques.

C'est dans la variété entre lieux aux horaires continus des services ou de l'emploi et lieux aux rythmes discontinus que se préservent le caractère et la richesse des villes.

M. Mareggi

L'architecture a (encore) le temps

Bernard Aghina *

La ville n'est pas une simple agglomération
d'hommes et d'équipements,
c'est un état d'esprit.
Robert Park

A priori, *l'architecture s'attache plus à penser la continuité/discontinuité spatiale que la continuité temporelle. Les bâtiments et leurs usages évoluent au cours du temps. L'avènement d'un temps-monde influence la pensée architecturale et parfois les bâtisseurs tentent de jouer avec le temps en donnant un mouvement ou en sculptant la lumière.*

Pour commencer, il est bon de résister, de dire que l'architecture est matérielle, qu'elle s'inscrit dans les trois dimensions de l'espace et se moque du temps. Comme son nom l'indique, l'immeuble ne bouge pas. Il est condamné à occuper un lieu donné, souvent pour longtemps [1].

Fabriquer de la continuité spatiale

Ce n'est pas le continu temporel qui compte d'abord, mais le continu spatial ou plutôt son contraire car la discontinuité est une condition première de l'architecture vue comme la collection des édifices juxtaposés, chacun sur sa parcelle. Une grande part de la réglementation [2] et du débat autour de l'architecture sert

* Architecte.

seulement à poser et tenter de résoudre la question suivante : comment placer une construction à côté d'une autre, comment fabriquer de la continuité à partir de ce discontinu initial ?

En France, et en Europe généralement, cette continuité est donnée comme positive. On l'appelle aussi harmonie, insertion, unité. Ses critères sont flous et changeants, ses aspects sont variés (voir les deux France, des villages groupés et des hameaux isolés). Tous la souhaitent et chacun a son idée sur la question. On peut lire ce désir de continuité, cette quête d'un environnement bâti où « ça collerait » entre tous les morceaux, comme la quête d'une harmonie sociale.

Sur cette architecture inscrite dans l'espace et qui ne bouge pas, sur ces édifices qui sont là en permanence, il y a le temps qui passe, comme sur toute chose sous le soleil. Précisément par la course du soleil, leur aspect change sans cesse : modification des ombres portées, mouvements des nuages, mobilité des usages et des usagers au fil des heures... Hors les cas extrêmes (les prisonniers toujours dedans, les sans-abri toujours dehors), on y entre et on en sort. L'employé vient le matin, déjeune à midi au restaurant d'entreprise ou dans un bistrot du quartier, repart le soir, de plus en plus tôt (RTT oblige). Le cadre reste parfois plus tard pour cause de travail à finir ou de téléconférence avec New York. Le temps du bâtiment devient alors le temps de ses usages et la question paraît résolue : une « architecture du temps continu » serait par exemple un immeuble de bureaux occupé jour et nuit et relié en permanence au monde entier...

Fausse piste, bien sûr. Entre cet immeuble-là et un bâtiment vide, les différences sont minimes : quelques longueurs de câbles électriques, un peu d'énergie consommée pour éclairer ou maintenir les connexions... En quelques semaines, le bâtiment inoccupé peut être réhabilité, investi de nouveaux usages et pourquoi pas branché lui aussi sur le monde pendant que le premier sera délaissé et retournera au silence des pierres.

Car un bâtiment n'est pas définitif, il n'est pas (ou rarement) une machine qu'on optimise, mais un abri, un réceptacle, un contenant qui doit supporter les changements (qu'on nomme restauration, restructuration, réhabilitation, rénovation...).

Architectures du temps-monde

Pour avancer, racontons deux histoires.

La maison d'Hypérion. Dans son roman *Hypérion,* Dan Simmons [2000] décrit une demeure dont chaque pièce appartient à une planète différente de la galaxie: l'occupant se déplace instantanément d'un monde à l'autre en franchissant chaque seuil équipé d'un « portail *distrans* », dispositif technique permettant cette télétransportation instantanée. Il peut ainsi en un seul lieu, chez lui, jouir de la variété des climats, des ambiances, des paysages de l'Univers...

La chambre des Novotel. On dit que dans tous les Novotel des aéroports du monde entier, l'homme d'affaires voyageur peut louer une chambre parfaitement identique, jusque dans les moindres détails, un concept fait pour attirer en le rassurant ce nomade en manque de permanence...

Ces deux histoires parlent du « temps-monde ». La maison d'Hypérion serait l'exemple abouti d'une architecture du temps continu. En quelque sorte, le temps est aboli puisque l'espace disponible se dilate aux dimensions de l'univers. Moralité: l'architecture du temps continu, c'est fantastique, mais ce n'est pas pour demain. La chambre des Novotel accueille précisément ceux qui, plus que d'autres, pratiquent (et produisent) ce « temps-monde »: les businessmen internationaux. Elle représente l'envers exact de la maison d'Hypérion: dans celle-ci, chaque chambre était un pays, dans celle-là, tous les pays n'ont qu'une même chambre. En quelque sorte, l'espace a disparu puisque, par delà les décalages horaires, on retrouve toujours son chez-soi, comme si on n'avait pas bougé. Moralité: l'architecture du temps continu existe déjà et peut provoquer l'ennui.

Plus généralement, la globalisation et la diffusion des marques à l'échelle de la planète ont un impact visible sur l'architecture, notamment commerciale. Les boutiques ne vendent pas seulement les mêmes produits à Londres, Singapour et New York, mais deviennent elles-mêmes des enseignes véhiculant des images de marques. Et tout naturellement, une marque mondiale fait concevoir ses lieux mondiaux par un architecte mondial, un de ceux (peu nombreux) qui sont devenus eux-mêmes une marque: c'est la réunion de Prada (vêtements italiens) et Koolhaas (architecture néerlandaise) réalisant ensemble une boutique à Broadway[3].

Préoccupations temporelles

Dans la phase de projet, les architectes « oublient toujours l'escalier des maisons » (Flaubert), mais se préoccupent beaucoup du temps. La partition « coin jour/coin nuit » est une des données classiques pour la conception d'un plan de logement, permettant une succession et surtout une coexistence des usages (que les petits puissent dormir dans la chambre pendant que les grands font la fête au salon).

Malgré l'opinion répandue que « les architectes n'habitent pas ce qu'ils construisent » (sinon ils construiraient différemment), le travail de projet conduit en réalité à s'identifier à l'usager, à s'approprier les usages et par là même à s'interroger sur les temps du bâtiment et sur ses flux: pour un immeuble de bureaux, comment les employés arrivent, tous ensemble ou non, comment ils repartent, et les clients, et les marchandises... Le projet se vit comme une de ces crèches de Noël animées des grands magasins, avec une multitude de personnages, de mouvements, d'événements...

Cette simulation est forcément partielle et limitée. On s'attache aux temps forts, aux moments privilégiés. Elle ne perçoit pas toujours la longue durée, le temps long d'une vie, par exemple pour une maison individuelle, quand les enfants devenus grands partiront, ou quand la vieille mère viendra y cohabiter...

Le propriétaire (maître de l'ouvrage) ou l'acquéreur, aidé du banquier, se projettent aussi dans le futur en fonction du prêt consenti, dix, quinze ou vingt ans, durée d'un purgatoire qui, en cas de surendettement, peut devenir un enfer... (À noter que dans d'autres pays, comme l'Allemagne et plus encore le Japon, les durées des prêts immobiliers sont beaucoup plus longues, ce qui modifie profondément la perception du patrimoine et peut-être bien d'autres choses...)

À la fin du remboursement, l'immeuble amorti n'est pas pour autant obsolète et voué à la démolition. Il devient un patrimoine et peut commencer à être rentable (on disait autrefois « de rapport »). Si on conçoit déjà qu'une usine et ses machines coûteuses sont mieux rentabilisées par un fonctionnement en continu (d'où l'organisation du temps en 3 x 8), on n'applique pas (pas encore?) cette règle à un immeuble de bureaux en imposant

aux employés un usage 24 heures sur 24 pour améliorer la rentabilité de l'investissement.

Après le temps de concevoir et d'emprunter, c'est celui du chantier, où l'idée se matérialise dans l'espace, où elle s'ancre dans le sol. Comme pour toute production artisanale, ici le temps c'est de l'argent. Les « intempéries » ne désignent plus le temps qu'il fait mais le temps qui passe, un retard pour le chantier (et du temps libre pour le maçon).

Pour que le bâtiment fonctionne et vieillisse bien, il est essentiel de gérer le cheminement de l'eau de pluie. La « goutte d'eau », qui est déjà un supplice chinois et une mesure de temps (clepsydre), désigne ici le dispositif tout simple empêchant la pluie de s'égoutter sur la façade. Puis le bâtiment existe, il est occupé, il commence à vivre, donc à vieillir.

Parfois il est né d'hier (« ça pousse à une vitesse ici... ») ou bien depuis des siècles. Alors le temps a donné la patine, les coulures de la pluie, les irrégularités du crépi, le manteau de vigne vierge, tout ce qui signe le patrimoine, l'antiquité, la culture mais aussi la décrépitude, l'abandon, l'obsolète, le démodé... jusqu'à ce que le bâtiment revive, soit repris, rénové pour d'autres usages et d'autres temps ou qu'il tombe en ruine. Si les problèmes apparaissent dans les premières années, le propriétaire peut faire jouer les garanties biennale et décennale.

Trop souvent, les constructions « oublient » qu'elles doivent vieillir. De nouveaux matériaux si beaux, si lisses, trompent les architectes imprudents et fascinés par les images numériques qui semblent jeunes pour toujours. Alors la pierre agrafée suinte de vilaine manière longtemps après l'averse et l'acier gondole, se ternit puis rouille un peu trop tôt...

Architectures en mouvement

Comme les immeubles ne bougent pas, les bâtisseurs n'ont de cesse de leur conférer le mouvement, tout au moins son apparence, par divers artifices.

En premier lieu, tout ce qui révèle le cycle du jour et la course du soleil : les ombres portées, les corniches, chapiteaux et moulures antiques puis classiques et les brise-soleil des modernes inventés

certes pour protéger l'intérieur mais aussi pour sculpter la façade et créer les variations du jour et des saisons.

Autre jeu plus nouveau avec le temps: sur les façades, les effets de miroir et de transparence qui, par deux procédés inverses, tendent pareillement à faire disparaître l'édifice, à le dématérialiser, ou du moins à atténuer sa présence dans l'environnement naturel ou bâti. L'architecture cherche alors à se fondre dans l'espace mais aussi dans le temps (celui qui passe et celui de la météo): elle accepte les changements de lumière, de ciel, et elle en joue en les intégrant à l'édifice... (Jean Nouvel: projet de tour sans fin à la Défense et fondation Cartier à Paris; Peter Zumthor: bains thermaux à Vals).

Depuis l'ogive et les arcs-boutants, nombreux sont les dispositifs créant l'illusion du mouvement. On peut établir une distinction nette entre les édifices qui « acceptent » la loi de la pesanteur et ceux qui la « refusent », notamment grâce à toutes les formes de porte-à-faux qui sont comme des chutes interrompues ou en attente. Certaines architectures sont particulièrement étudiées pour être parcourues, pour la « promenade architecturale » du visiteur en mouvement (villa La Roche ou villa Savoye de Le Corbusier). Dans une version plus récente et prosaïque, cela donne le souci de la perception à grande vitesse pour les bâtiments situés en bordure du périphérique. Sans oublier tous ceux qui se prennent pour des fusées ou des transatlantiques.

Architectures en lumière

Autre manipulation du temps, on cherche à prolonger le jour par le développement de l'éclairage artificiel nocturne, les nouvelles « lumières de la ville ». En paraphrasant Le Corbusier, on dirait que « l'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des formes sous *les lumières*... »

L'éclairage des monuments est un artifice utile pour l'animation urbaine mais il a peu à voir avec l'architecture, si l'on excepte les bâtiments qui vivent la nuit (stade Charléty de Henri et Bruno Gaudin...) ou la lumière artificielle intérieure souvent la plus belle quand elle accompagne (ou est accompagnée par) la lumière naturelle...

Notons que les « spots », ces appareils d'éclairage, sont aussi publicitaires.

Architectures sous influence

« Il faut concevoir pour exécuter. Nos premiers pères n'ont bâti leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. C'est cette production de l'esprit, c'est cette création qui constitue l'architecture » [Boullée, 2001]. Avant d'être un ouvrage construit, l'architecture est une œuvre projetée, c'est une idée, une image, une intention. Dans cette intention, on peut chercher l'influence du « temps continu ».

À de rares (et géniales) exceptions près, on bâtit toujours en référence à des modèles préexistants, à des souvenirs anciens, à des temps passés. Et à toute époque, les concepteurs sont aussi motivés et inspirés par l'esprit du temps, les modes du jour, les événements du monde. Ainsi se constituent les tendances, les modèles, les archétypes... À chaque projet, en choisissant (consciemment ou non) ses références, son style, ses modèles, le concepteur choisit aussi son temps. Il sera traditionnel, voire passéiste, moderne, contemporain, futuriste [4]... Ici le temps intervient, avec sa créature, la vitesse. L'architecture prend son sens, elle parle, consciemment ou non, de son époque et des préoccupations de la société.

Quand l'architecte rêveur conçoit, il se souvient des siècles passés ou de la mode de l'an dernier, il se rêve parfois dans le futur, il est même sûrement influencé par le discours émergent sur le « temps-monde »... L'effet le plus net de ce « temps-monde » et de la globalisation culturelle sur l'architecture, c'est probablement la surabondance des modèles disponibles dans le supermarché des images et des références. Certes, on reste entre « civilisés », tout cela ne concerne que les lieux développés et dominants de la planète et les modèles ne sont plus, comme dans les années soixante-dix, issus de l'architecture vernaculaire ou populaire (« architectures sans architectes »).

Cela ouvre la possibilité d'un « zapping culturel » dans ce grand catalogue. La variété des styles et des postures apparaît extrême, elle est visible lors des concours internationaux

mobilisant les stars de l'architecture aussi bien que (dans une moindre mesure) dans nos lotissements pavillonnaires aux terrains « libres d'architecte ».

Tendances

Parmi les nombreux et divers aspects de la production architecturale, on choisira deux des tendances les plus importantes, qui en outre s'opposent, pour les confronter à l'hypothèse initiale du présent ouvrage, cette émergence d'un « temps continu » :

– une tendance que l'on appellera « minimaliste » (mais aussi neutre, banale, analogue, simple, pure...), représentée notamment par Tadao Ando et la quasi-totalité de la production suisse, présentée dans une exposition récente (*Matière d'art : architecture contemporaine en Suisse*, catalogue, éd. Birkhaüser, 2000) ;

– et une tendance dite « déconstructiviste » (mais aussi éclatée, néo-expressionniste...), illustrée par des architectes comme Coop Himmelblau, Zaha Hadid... et dont l'œuvre emblématique serait la fondation Guggenheim de Frank O. Gehry à Bilbao.

Pour la première, une interprétation s'impose, simple elle aussi : il s'agit de calmer le jeu, de s'ancrer dans une intemporalité, d'exprimer peut-être une « fin de l'histoire », pour une part de résister au fracas du monde et à l'accélération du temps... Les bâtiments sont épurés, lisses, parfois volontairement banals et discrets, ce qui n'exclut ni profondeur de sens ni complexité cachée au-delà de la sobriété apparente.

Pour la seconde, il me semble que, par l'exacerbation du mouvement, par la suggestion de la vitesse, de l'envol ou de l'explosion, ces architectures illustrent l'accélération du monde et expriment cette course du temps continu précisément par ses contraires, l'interruption et l'« arrêt sur image ». Notons que cette production est rendue possible par l'utilisation des nouveaux outils informatiques permettant de visualiser, puis d'inventer et de construire ces formes nouvelles. La conception du projet résulte alors parfois du choix d'un instant dans un processus de transformation d'une forme.

Pour le Guggenheim de Bilbao, on pourrait encore dire bien d'autres choses [5]. Ce bâtiment est un nouveau et étonnant arché-

type par la multiplicité de ses facettes programmatiques : un musée, un monument qui sauve une ville, un manifeste de la modernité à l'échelle planétaire… Avec un tel impact médiatique, l'édifice acquiert une autonomie, devient une icône à l'échelle de la planète (du moins de sa partie développée). Il est le manifeste d'une typologie nouvelle, l'architecture monumentale stupéfiante.

Mais bien malin qui pourrait avec certitude décrypter le sens caché des œuvres contemporaines. Les interprétations proposées ici pourraient être interverties : les architectures « silencieuses » accompagneraient et exprimeraient alors la permanence du « temps continu », et les architectures « bruyantes » chercheraient au contraire, en favorisant l'instant, à échapper à cette course du temps…

Avenirs à construire

Quant à l'avenir, tout dépend de quoi l'on parle. Le rêve technologique nous montrerait l'architecture s'occupant de stations orbitales, de bases lunaires permanentes, de cités sous la mer, de vaisseaux lancés à la conquête des étoiles…, tous lieux où la continuité temporelle, du fait de l'environnement contraint et hostile, prendra sûrement une importance nouvelle.

Mais ces exploits seront pour d'autres et pour plus tard…

En guise de conclusion, revenons sur les deux histoires.

Pour consoler les lecteurs désespérés de devoir attendre mille ans pour jouir de la « demeure-monde » où le temps est aboli, il faut dire que le dispositif des portails « *distrans* » – une des clés du cycle romanesque d'Hypérion – se révélera un piège mortel pour toute la civilisation car, pendant ces sauts instantanés entre deux mondes, les individus et leurs pensées sont à la merci d'un groupe de prêtres-savants qui les asservissent et gouvernent en secret l'univers…

Et pour rassurer ceux qui s'inquiètent des conséquences de cette nouvelle et étrange sédentarité sur la santé du manager nomade qui sillonne la planète en dormant chaque nuit dans sa chambre d'hôtel clonée, on peut imaginer, à sa descente d'avion, ce manager heureux regagner sa maison de campagne pour le week-end.

B. Aghina

Notes

1 On détruit parfois quelques barres et quelques tours, pour dire symboliquement que la punition n'est pas éternelle, qu'on peut faire cesser l'offense et interrompre la continuité du malheur…

2 Alors que le Code de la construction est presque muet sur le sujet du temps. On y relève tout au plus les points suivants: prescription trentenaire (qui crée un droit de vue chez le voisin), durée des baux, classement des matériaux et durée de leur résistance au feu, immeubles en jouissance à temps partagé (système de la multipropriété, resté marginal mais intéressant cependant pour notre sujet puisqu'on y associe des parties de propriété à des parties de temps)…

3 Il semble en réalité que Rem Koolhaas ait été consulté par la firme plutôt en tant que « technicien » pour ses recherches sur le « shopping ». Par ailleurs, le magasin Prada récemment ouvert à New York n'est pas strictement une boutique mais un nouveau concept de lieu de grande surface à usage mixte (commercial et culturel), *AMC*, n° 123, mars 2002.

4 Cf. A. Leygonie, qui distingue notamment quatre « temporalités subjectives » de la forme architecturale: les temporalités de l'éternité, historique, du toujours-là, de l'époque, « L'architecture et le temps », *Poiesis*, n° 11, 2000, p. 41-58.

5 Jean Baudrillard, « Vérité ou radicalité de l'architecture », *AMC*, n° 96, mars 1999, p. 53. Lire également les commentaires de nombreux architectes sur ce bâtiment désigné comme le plus significatif de notre époque dans l'enquête des *Cahiers de la recherche architecturale*, *AMC*, n° 110, octobre 2000, p. 36-38.

De la prise en compte du temps familial

Élisa Terrier *

Femme – Mène de front plusieurs vies.
Alain Schiffres

Dans les discours et les textes réglementaires, la conciliation de la vie familiale avec la vie professionnelle a été remplacée par l'articulation du temps professionnel et du temps familial. Ce changement sémantique semble traduire la fin d'une opposition. Par contre, la neutralité de genre continue à être proclamée, bien que l'on sache que cette articulation est avant tout à la charge des mères. L'évolution des rythmes urbains et le développement des horaires atypiques questionnent à nouveau le temps familial, la notion de qualité de la vie et le vivre-ensemble.

Approche difficile

Le temps familial transcende les catégorisations habituelles. La mesure du temps humain, telle que le fait par exemple l'Insee, est découpée en temps de travail, temps physiologique, temps domestique, temps de transport, le reste étant le temps libre. Le temps familial est un amalgame de temps contraint mais aussi de temps libre (vacances, sorties familiales, repas de familles...). La frontière entre les deux n'est pas toujours très nette: les repas de famille peuvent être tantôt une obligation, tantôt un loisir!

Le temps familial traverse les différents registres d'activités des personnes (domestique, transport, travail) mais de manière

* Chargée de mission, Union départementale des associations familiales du Bas-Rhin.

indirecte et parfois cachée. Le temps familial peut à la fois relever du temps passé en famille et du temps séparé. Prenons l'exemple d'une mère de famille qui, par téléphone, organise depuis son lieu de travail des prises de rendez-vous chez le pédiatre, le dentiste..., coordonne à distance les activités de ses enfants, prend des nouvelles de ses parents... Ce temps familial, qui s'infiltre partout, est, par nature, difficile à mesurer.

Ce n'est que très récemment qu'une équipe de recherche a introduit la notion de temps parental [Dares, enquête Matisse, 2000], temps parental qui n'est qu'une partie du temps familial puisque le temps avec la famille élargie n'est pas compté. Le temps parental hebdomadaire a été défini comme la somme de quatre temps: le temps de sociabilité parentale (19 heures 56), le temps parental domestique (10 heures 12), le temps parental « taxi » (5 heures 20) et le temps parental d'aide aux devoirs (3 heures 49). La durée hebdomadaire totale est de 39 heures 18 minutes [*ibidem*].

Au-delà de sa quantité, le temps parental correspond à une aspiration des Français. D'après un sondage Bates-Ipsos de janvier 2000, 78 % des Français déclaraient qu'ils allaient utiliser le temps libéré par le passage aux 35 heures pour s'occuper davantage de leurs enfants [Mermet, 2001]. Cela correspond à la perception dominante de la famille comme une entité relationnelle, où les uns et les autres contribuent à leur épanouissement mutuel. Cela reflète aussi la culpabilité des parents. Dans le cadre des réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents, elle s'exprime régulièrement, culpabilité de ne pas consacrer assez de temps à ses enfants ou de ne pas être conforme au modèle des années cinquante de la bonne mère dévouée au foyer. On est loin de l'image des parents démissionnaires régulièrement évoquée.

Stratégie de conciliation

Jusqu'à ce jour, ce sont les femmes qui se sont chargées, avec prouesse [Fagnani, 2000], de concilier temps familial et temps professionnel. Cela explique sans doute que les premières expérimentations autour de l'articulation des temps sociaux aient souvent été lancées à l'initiative de femmes dans les différents pays d'Europe [Méda, 2001].

Cette conciliation s'est faite selon différentes modalités :

• *Le travail à temps partiel ou le retrait de l'activité professionnelle.* Quatre femmes sur dix qui vivent en couple et ont des enfants de moins de 6 ans travaillent à temps partiel (enquête emploi Insee, 1999). Le temps partiel, parfois précaire et contraint à des horaires atypiques, ne simplifie pas forcément la question de la garde des enfants.

• *La « double journée ».* Dans les couples avec enfants, pour un temps de travail presque équivalent, les femmes effectuent plus du double d'heures parentales que leur conjoint. Les activités parentales domestiques restent l'apanage des mères, les pères tendant à s'impliquer plus dans les activités de sociabilité avec leurs enfants [Dares, enquête Matisse, 2000]. En 1999, les hommes en couple consacrent en moyenne chaque jour 2 heures et demi aux travaux domestiques contre 5 heures pour les femmes. Si l'on s'attache à une notion plus restreinte du temps domestique, c'est-à-dire qu'on enlève notamment le bricolage et le jardinage, les mères assurent 80 % du temps domestique. Le nombre d'enfants accroît le temps domestique : la présence d'au moins un enfant de moins de trois ans augmente de trois heures le temps domestique, comparativement à un couple sans enfant [Insee, 1999-2000]. Ce sont aussi les mères qui font les courses et accompagnent majoritairement les enfants à leurs activités. On constate une surmobilité des femmes surtout entre 30 et 40 ans (enquêtes ménages déplacements, 1997, communauté urbaine de Strasbourg) [Adeus, 2001]. Cette conciliation des temps est encore plus problématique pour les familles monoparentales qui ont moins de ressources tant humaines que financières.

• *L'externalisation des tâches.* L'autre solution, qui est plus souvent un appoint, est de confier à d'autres les tâches que l'on ne peut faire. Le recours à des services rémunérés pour les tâches domestiques reste très minoritaire pour des raisons financières mais aussi anthropologiques. Le recours à la famille élargie, notamment aux grands-parents, est également possible quand il y a proximité géographique.

• *L'anticipation dans le choix d'un métier adapté* avec des horaires plus faciles, comme l'enseignement, par exemple, est aussi une stratégie féminine.

Prise en compte du temps familial

La question de l'articulation vie familiale-vie professionnelle n'a pas été suffisamment prise en compte par les différentes institutions concernées. Si des efforts très importants sont consacrés par les CAF (caisses d'allocations familiales) et les collectivités territoriales par exemple pour le développement des modes de garde collectifs et individuels des jeunes enfants, certaines politiques familiales ont été instrumentalisées par les politiques de l'emploi et ont pu parfois perdre de leur efficacité.

À travers, par exemple, l'allocation de garde à domicile créée en 1986 et les réductions d'impôts, on a cherché avant tout à solvabiliser la création d'emplois, par le développement des emplois familiaux. Pour les ménages les plus modestes, ce mode de garde individuel n'est pas accessible financièrement et ne peut être une réponse. Autre exemple: l'allocation parentale d'éducation étendue en 1994 aux parents de deux enfants a conduit de nombreuses femmes à sortir du marché du travail pendant quelques années avec de réelles difficultés de réinsertion professionnelle.

Autre difficulté: la séparation entre sphère publique et sphère privée. Le fait familial est encore considéré comme relevant de choix privés dont la société n'a pas à se mêler. Or, la famille est anthropologiquement une institution sociale. Elle assure une fonction de socialisation majeure et crée des liens sociaux, différents de ceux fondés sur le travail ou sur la citoyenneté politique. Le temps familial est donc un temps social à part entière.

Actions à engager

Sensibiliser à un partage des tâches plus grand entre hommes et femmes

Pour Dominique Méda, des tendances concourent à un partage plus équitable du temps domestique et parental entre les hommes et les femmes: les hommes seraient plus enclins à consacrer du temps à leurs enfants, ils remettraient en cause le travail comme seul facteur d'identité et leur totale disponibilité au travail [Méda, 2001]. Des mesures incitatives sont à favoriser.

Développer des services adaptés aux temps des familles

Il s'agit de continuer à renforcer l'offre en modes d'accueil collectifs et individuels des petits enfants, les équipements multi-accueils, aux horaires souples et aux plages d'ouverture étendues, en veillant à leur accessibilité pour tous. Les orientations de l'action sociale familiale des caisses d'allocation familiales pour 2001-2004 vont dans ce sens. Elles disposent, pour développer de telles actions en partenariat avec les collectivités locales, de deux outils territoriaux: le contrat enfance et le contrat temps libre.

Des expériences innovantes existent déjà sur le territoire français dont il faudrait tirer les enseignements [*le Furet*, n° 32]. Quelques exemples: « Bambino service plus », dans le Morbihan, emploie des intervenantes spécialisées, éducatrice jeunes enfants ou auxiliaires de puéricultrice qui se déplacent au domicile des parents pour des gardes temporaires lorsqu'ils n'ont pas trouvé de place dans les autres modes de garde ou lorsqu'ils sont confrontés à des horaires atypiques, à un départ en formation... « Innov-enfance », à Lille et Roubaix, regroupe plusieurs services: un service d'accueil et d'orientation des parents, un service prestataire de garde à domicile « Domicil'enfance » (il répond à des besoins de garde ponctuels: enfant malade, déficience du mode de garde habituel, hospitalisation ou formation du parent...), deux crèches, deux haltes-garderie et une halte-garderie itinérante.

La situation de jeunes mères seules en grande difficulté sociale et économique est aussi à considérer. Leur insertion professionnelle ne sera possible que si des structures peuvent accueillir – en urgence ou de façon temporaire – leurs enfants, afin de faciliter le déplacement à un entretien d'embauche, l'accès à un travail intérimaire, à une formation, à une hospitalisation... « Baby-loup » à Chanteloup-les-Vignes propose ce type d'accueil d'urgence et temporaire et un accompagnement à l'insertion.

Le développement d'horaires élargis ou atypiques des modes de garde ne devrait pas se faire au détriment de la qualité. Dans une société en mutation, la nécessité de l'éveil, de la socialisation des enfants et de l'accompagnement des parents demande, au contraire, une plus grande professionnalisation des accueillants. Or, on court toujours le risque que ces nouveaux services aux familles

soient confiés aux structures d'insertion par l'économique pour en diminuer les coûts.

En plus de l'engagement des collectivités territoriales, celui des entreprises est indispensable. La ministre déléguée à la Famille et à l'Enfance, Ségolène Royal, annonçait différentes mesures visant à mobiliser les entreprises. Une convention-cadre était signée entre la ministre, la Fédération des entreprises du commerce et de distribution et l'Association nationale de développement des emplois de services pour favoriser l'expérimentation de structures d'accueil pour les enfants scolarisés ou non, sur le lieu de travail des parents, notamment en entreprise, en zone d'activités et en centre commercial. Ces structures d'accueil devront également être ouvertes aux enfants de la population environnante. Un chèque-enfance, qui pourrait être utilisé pour le paiement des frais de crèches, de centres de loisirs... est à l'étude. Inspiré des titres-restaurants, il permettrait de favoriser l'accès à diverses solutions, lorsque, pour des raisons de taille de l'entreprise, de diversification des temps de travail et d'éloignement trop important du domicile, une crèche d'entreprise n'est pas possible.

Faciliter le temps passé en famille

Le temps passé en famille correspond à un souhait. Si les contraintes horaires des parents sont à intégrer dans les loisirs de proximité et dans les activités périscolaires (centres de loisirs des enfants, activités organisées par différentes associations, accompagnement scolaire), on ne doit pas se limiter à cela.

Au-delà de l'adaptation aux horaires de travail des parents, il s'agit de favoriser les activités parents-enfants et de revisiter la notion de loisir familial. Pour rompre avec une certaine spécialisation des lieux d'activités en fonction des âges des enfants qui implique une gestion des temps de loisirs difficiles, une réflexion sur des loisirs individualisés en famille est à mener.

Le monde associatif des sports et loisirs a certainement à apporter des réponses adaptées à ce sujet, au risque qu'elles soient confisquées par les clubs privés. Les CEL (contrats éducatifs locaux) devraient également davantage intégrer ces aspirations.

Ce soutien au temps libre passé en famille va de pair avec le soutien au processus d'autonomisation des enfants, par exemple

dans les déplacements. Dans certaines villes, se développent des « bus pour piétons » qui proposent un accompagnement sécurisé des enfants pour se rendre à l'école.

Tenir compte des cycles de vie des familles

Du fait de l'arrivée tardive sur le marché de travail et de la naissance plus tardive des enfants, c'est au moment où l'on a le plus besoin de temps pour ses enfants que l'on travaille le plus longtemps. Le temps libre a en effet considérablement augmenté puisqu'il compte aujourd'hui pour 29 % du temps éveillé d'un Français tout au long de sa vie contre un dixième au début du siècle [Mermet, 2001]. Cependant, l'essentiel de ce temps libre n'est « utilisable » qu'au moment de la retraite. Il ne profite donc pas forcément aux parents de jeunes enfants et ne se traduit pas dans la vie quotidienne: si globalement le temps de travail a diminué, la journée de travail des salariés à temps plein, et notamment des cadres, a augmenté (chiffres Insee comparés entre 1986 et 1999).

Il faut réfléchir à un temps de travail différemment réparti sur le cycle de vie. Les jeunes seraient intégrés plus vite dans la vie active et l'âge de la retraite serait plus élevé. Le tout permettant une décompression entre 30 et 50 ans.

Les congés spéciaux sont aussi une aide appréciable. Après la mise en place récente du congé enfant malade, il faudrait sans doute étudier la pertinence d'un congé parental fractionné.

Une régulation des temps qui ne passe pas que par le marché

Afin de favoriser le « vivre-ensemble », il est plus que jamais nécessaire de trouver un équilibre entre temps non marchands basés sur les notions de don, de dette et de contre-don, qui s'expriment dans les activités amicales, amoureuses et familiales, et entre activités marchandes [Méda, 1999]. En effet, si la socialité primaire est basée sur des temps d'activités non marchands, ces dons de temps sans calcul ne sont pas pour autant « gratuits ». Un jour ou l'autre, on sait que l'on pourra compter sur tel ami, tel membre de la famille pour sa disponibilité. C'est cette dette à durée indéterminée qui est créatrice de lien social. C'est pourquoi les banques de temps telles qu'elles sont expérimentées en Italie ont toute leur place dans des

politiques d'articulations temporelles. Les banques du temps sont en effet des réseaux d'échanges réciproques qui permettent la reconstitution des liens de solidarité pour faire face à des besoins ponctuels. En Italie, on compte environ 300 banques du temps avec 20 000 membres. En France, de nombreux SEL (systèmes d'échanges locaux) qui utilisent une monnaie-temps (par exemple 60 grains de SEL = une heure de garde d'enfants, une heure de bricolage = une heure de ménage...) s'inscrivent dans cette philosophie *.

Quelle place pour les familles dans l'espace public ?

Le temps familial est enchevêtré avec d'autres temps liés aux transports, aux loisirs, au travail, à l'éducation. Il est donc indispensable que les familles (parents, enfants, grands-parents...) soient associées dans le cadre des concertations locales visant à mettre sur pied des politiques temporelles. Cela présuppose, pour mener ces débats, de reconnaître que le temps du parent, comme celui du citoyen n'est pas celui de l'élu, ni celui du technicien.

É. Terrier

---

* Pour en savoir plus sur les banques des temps, consulter le dossier « Temps et territoires », *Urbanisme*, n° 320, septembre-octobre 2001 ; sur les SEL [http://www.selidaire.org].

Les nouveaux temps de la vieillesse

Claude Régnier *

Sous le besoin moderne de gagner du temps
et d'en occuper tous les instants,
perdurent la hantise de la mort
et l'inguérissable désir d'immortalité.
André Burguière

Nous ne sommes pas toujours conscients des bouleversements subis par nos emplois du temps en moins d'un siècle. L'espérance de vie s'est par exemple accrue de 60 % pour atteindre plus de 82 ans chez les femmes, obligeant nos organisations et nos villes à s'adapter à ces nouvelles temporalités. La lutte contre la mort se poursuit. Pas de continuité ni d'éternité: la mort – fin des temps individuelle – est toujours au bout du chemin. Juste un sursis, qui doit se faire dans la dignité. Une société se juge à l'accueil qu'elle fait à ses jeunes et à ses personnes âgées.

À 60 ans, l'espérance de vie d'un homme est d'environ vingt ans et celle d'une femme de plus de vingt-cinq ans: des années de vie devant soi, nettement plus nombreuses, en moyenne qu'il y a quelques années et nettement moins nombreuses qu'en 2030, probablement alors de vingt-quatre ans pour les premiers et de trente ans pour les secondes. Des durées différenciées, largement selon le sexe certes, ce qui n'est pas sans conséquences économiques (revenus des veuves) et sociales (risque d'isolement). Différenciées aussi selon bon nombre d'autres caractéristiques.

* Professeur de démographie, président de l'Observatoire régional de la santé d'Alsace, ancien président de la Société française de gérontologie.

N'oublions pas cependant que, dans un quart des couples, c'est la femme qui décède en premier.

Santé

Et la santé ? 30 % des 70 ans ou plus estiment que leur état de santé n'est pas satisfaisant. Si les années de vie gagnées le sont généralement en bonne santé, il n'empêche que les taux de dépendance par âge s'élèvent très rapidement au-delà de 85 ans, principalement chez les femmes, plus durement frappées que les hommes. On n'ose pas envisager le seul maintien des taux actuels. N'oublions pas que si les populations des 80 ans ou plus, ou des 85 ans ou plus, sont assez largement accueillies en hébergement collectif (avec les problèmes de l'insuffisante dotation en personnels et de recherche de nouveaux types de structures d'accueil), la grande majorité des populations dépendantes vit à domicile. Cela demande un engagement important des familles (question de l'aide aux aidants, des moyens en personnels, le renforcement et la coordination des dispositifs d'aide, d'aménagement de l'habitat).

La lutte contre la mort et pour le maintien d'un état de santé acceptable sera poursuivie, y aideront les caractéristiques des générations qui vont entrer ou avancer plus encore dans cette phase de la vie qu'est la retraite ou l'inactivité professionnelle à plus de 60 ans. Les populations « retraitées », seront moins sévèrement sous-diplômées (et on sait combien cette caractéristique est essentielle !), elles seront toujours marquées, mais moins sensiblement, par l'appartenance à des milieux sociaux modestes et elles seront très largement urbaines (avec un meilleur accès aux services et en espérant des efforts significatifs d'accueil dans le monde rural). L'évolution des modes de vie à la retraite sera, bien évidemment, assez largement dépendante des modes de vie constatés lors de la vie active même si le temps libéré peut offrir certaines perspectives. Les comportements des retraitables (disons les 50 ans ou plus) sont à surveiller particulièrement. La pratique sportive et l'intérêt porté au corps se développent, les conduites alimentaires s'améliorent (mais il reste bien des progrès à faire), le suivi médical de qualité est plus fréquent encore que la prévention (un grand thème, le grand thème du XXIe siècle en matière de santé), qui pourrait être développée.

Engagement et indépendance

Les loisirs sont trop fortement des loisirs passifs. Il ne fait pas de doute que des améliorations doivent être apportées dans les années à venir. La participation à la vie associative se développe, fort heureusement. Cela fait partie de l'important thème de la sociabilité. C'est ainsi qu'en vingt ans, le pourcentage des personnes de 70 ans ou plus, membres d'au moins une association, a doublé pour passer à 40 % alors que les quinquagénaires en sont à un insuffisant 44 %. Les jeunes retraités, mieux formés, ayant occupé des positions sociales plus élevées, ayant (s'agissant des femmes) été plus largement actives professionnellement, s'engagent plus qu'auparavant, mais pas encore assez, dans des actions utiles à la société, y compris des actions auprès des jeunes.

Heureusement, la famille est là (très souvent) avec un réseau beaucoup plus important qu'on ne le pense généralement. Encore que les proches ou estimés comme tels ne soient pas nombreux. Le sentiment de solitude qui affecte un tiers des 60 ans ou plus est plus largement lié à l'isolement par rapport à la famille, à l'absence d'enfants, à la perte d'un être cher, qu'à la maladie ou à un manque d'activité. N'oublions surtout pas une donnée des plus importantes: si les femmes nées au début du XXe siècle n'avaient pas de descendance pour un quart d'entre elles, ce n'est plus le cas que d'environ 10 % pour celles nées en 1935 ou 1940. Ah! Toutes ces grands-mères (jeunes et jolies) de 60 ans, toutes ces arrière-grands-mères de 70 ans (accueillantes et coquettes), n'oublions pas (encore!) qu'avec l'avancée en âge, le réseau de sociabilité se rajeunit. Porter intérêt aux jeunes, y compris de sa famille, c'est bien, s'engager dans l'aide aux personnes âgées, c'est tout aussi valorisant.

Logement

Les personnes de 60 à 74 ans changent beaucoup moins qu'on ne le pense, notamment avec l'accès à la retraite, de lieu de résidence. Parmi celles qui migrent, beaucoup retournent dans leur pays d'origine. L'ancrage géographique des personnes âgées, majoritaire et qui le restera, est une donnée essentielle. Les changements de

logements sont plus fréquents : volonté de se rapprocher de membres de la famille, logement trop éloigné du centre, logement trop bruyant. Il y a le plus souvent amélioration des conditions de logement. N'oublions pas qu'en 1980, près d'un tiers des ménages de 75 ans ou plus ne disposaient pas encore du chauffage central.

Temps de la solidarité familiale

D'après des sondages Sofres de début 1999, les 60 ans ou plus sont plus de 60 % à penser qu'ils constituent une génération privilégiée. Ils sont la moitié à penser que la meilleure forme d'aide à leurs descendants est de leur rendre des services gratuits. Seuls 10 % ne pensent qu'à « pouvoir profiter de leur retraite ». Ils estiment encore que la retraite est principalement le temps de la solidarité familiale mais aussi, pour un tiers, un temps où l'on a la possibilité de s'engager pleinement dans des activités associatives. Un tiers encore pense que la retraite est un temps où les problèmes de santé prédominent... Enfin, 8 % seulement pensent qu'il s'agit d'un temps où l'on n'est plus vraiment utile à la société. Malgré les difficultés à prévoir, s'agissant du financement des retraites, malgré la persistance des inégalités, les 60 ans ou plus sont ceux qui estiment le moins largement (39 % contre environ 50 % des 25-34 ans et 35-49 ans) que les différentes générations seront bientôt en conflit.

Amélioration des caractéristiques des personnes âgées, amélioration des conditions de vie des générations accédant à l'âge de la retraite, amélioration de l'accueil (au sens large) des personnes âgées, plus large couverture de celles-ci sur leur environnement malgré un fort accroissement de la population des 60 ans ou plus (12 millions aujourd'hui, près de 20 millions en 2030), il nous faut garder un certain optimisme raisonné quant à leurs modes de vie. Les enjeux, c'est l'accueil en général (services, conditions de logement, place dans la société), un environnement de vie de qualité adapté à l'état de santé avec la participation de familles aidées. C'est aussi la place que sauront se créer les personnes âgées, le maintien de l'autonomie grâce notamment à la prévention pour pouvoir participer pleinement à la vie sociale et culturelle.

Cl. Régnier

Post-scriptum

Quinze pistes pour un meilleur accueil des personnes âgées dans la cité

Placer la personne âgée au centre des préoccupations
Préserver, voire renforcer l'autonomie
Développer la prévention
Lutter contre l'isolement
Autoriser une large accessibilité aux services
Faire de la société une société solidaire
Reconnaître, promouvoir l'utilité sociale des personnes âgées
Promouvoir les loisirs
Améliorer l'habitat et les logements
Développer, diversifier les structures d'accueil (hébergement collectif) et améliorer encore leur fonctionnement
Former des aidants
Prôner la pertinence et l'efficacité des actions localisées dans le maintien à domicile et les transferts des personnes âgées
Se préoccuper particulièrement de populations cibles
Être à l'écoute des personnes âgées
Accompagner les malades et les mourants

L'humanitaire
Le temps des crises, les crises du temps

Pierre Kremer *

Vouloir être de son temps, c'est déjà être dépassé.
Eugène Ionesco

Si l'humanitaire du XIXe siècle se reconnaissait dans « ce qui vise le bien de l'humanité », sa version contemporaine s'est lovée dans le modèle de « l'action restauratrice d'urgence ». Nourrir, vêtir, soigner, loger appellent des stratégies concrètes de réponses aux crises, servies par des professionnels nés pour agir, mobilisables à tout instant, en France et sur tout point du globe. La pulsion humaniste devient une pulsion frénétique. Nécessité fait loi et la loi ne connaît pas de répit. Mais le paradigme de l'urgence, inscrit dans le temps des crises, n'est pas congruent avec les réalités de populations meurtries, vulnérables, laissées-pour-compte, qui requièrent une vision plus globale, un rapport au temps plus humain.

Plus d'un milliard de personnes vivent avec moins d'un dollar en poche chaque jour; 800 millions de mal-nourris, 30 millions de réfugiés ou de déplacés, les 20 % les plus pauvres du monde se contentent de 1 % des ressources de la planète (contre 86 % pour les 20 % les plus riches); 7000 personnes meurent chaque jour du sida en Afrique…

L'horizon du village planétaire est aussi un horizon de souffrances. Celles-ci, multiformes, se jouant des frontières, ont fait massivement irruption dans notre vie citadine, via l'information en

* Journaliste, Croix rouge française.

continu, relayant les images de crises à l'étranger. Dans nos espaces mentaux, ces images cohabitent avec celles, au cœur des villes, des exclus, sans-abri, sans-asile-fixe, RMIstes et autres otages de la précarité et du chômage de longue durée. L'envers du décor apparaît par reflets, par bribes, pour mémoire, comme les témoins erratiques d'une « lumpensociété » de l'ombre.

L'humanitaire a partie liée avec une médiatisation croissante des crises qu'il accompagne. Dans ce temps des crises (du grec *Krisis* : « moment décisif, instant de choix »), se bousculent les files de réfugiés de Kigali et les naufragés de Paris, se font écho les roquettes de Jérusalem et les missiles sur Kaboul, se juxtaposent l'explosion de Toulouse et l'embrasement géant des *Twin Towers*...

Triomphe de l'urgence

L'urgence commande. Des milliers de gens ont faim et soif, il faut leur donner à manger et à boire. Des populations sont exsangues après le déclenchement d'un conflit, il faut les protéger et les assister. Des villages sont rasés par une catastrophe naturelle, il faut secourir sans délai les sinistrés.

Le réflexe crise/réponse humanitaire immédiate fonctionne à merveille, comme l'atteste le succès éblouissant du mouvement « sans-frontiériste » dans les années quatre-vingt. Conduit par les *French doctors*, leur essor coïncide avec l'avancée des idées néolibérales et la marche vers la globalisation. Proclamant les bienfaits de l'individualisme, reconnaissant la société civile (collectivités territoriales, entreprises...) comme un acteur à part entière de la scène internationale, cette offensive idéologique s'accommode de ces nouveaux militants, malgré leurs allures de trublions.

Agir sur les corps, sauver des vies, sans se soucier des frontières, des situations politiques, des spécificités culturelles ou institutionnelles : l'humanitaire s'impose comme un moyen d'exorciser un malaise diffus. Ses médecins et secouristes sont désignés comme les délégués de nos consciences tourmentées devant la démultiplication des spasmes médiatisés de la planète. Ils sont le trait d'union entre la bonne volonté individuelle et la détresse globale.

Cette préoccupation monte également en puissance lorsque la misère frappe au cœur du territoire. La récession du début des

années quatre-vingt-dix se traduit par un décrochage de franges importantes de familles déjà fragilisées. La crise se matérialise physiquement dans les rues, sur les places publiques, dans les bureaux de l'ANPE. L'exclu est une victime et l'exclusion appelle une riposte d'autant plus urgente qu'elle est inconcevable dans les plis d'une société d'abondance. « Aujourd'hui, on n'a plus le droit, d'avoir faim ni d'avoir froid » (chanson des Restos du cœur).

Le secteur caritatif et les acteurs de l'humanitaire se mobilisent. Objectif: redonner sa chance à chaque exclu, le réhabiliter dans un statut de membre actif de la communauté, le rétablir dans le temps universel. En un mot, le normaliser.

Intervention humanitaire

À chaque urgence humanitaire, intervention humanitaire, 24 heures après le déclenchement d'une crise, la logistique de la réponse immédiate doit permettre de dépêcher une équipe en tous lieux, par tous les temps, sur le théâtre où se joue le drame. Les ONG ont l'oreille collée à l'actualité. Leur siège prend le pouls du corps-monde, le bruit de sa rumeur et s'empare de ses moindres soubresauts. Les moyens doivent être prêts, « prépositionnés », afin de pouvoir projeter sur tous les continents un camp de réfugiés « clés en main », une cuisine en kit, un centre de distribution alimentaire, une pharmacie équipée ou un hôpital de campagne.

Cette tension permanente se nourrit des nouvelles technologies de la communication et de l'information. Fini le temps où les crises mettaient plusieurs jours à prendre corps dans les esprits. Elles se déclarent désormais en temps réel. Mieux, on peut s'y connecter en flux continu, connaître ses évolutions, poser les questions directement avec le délégué sur le terrain, obtenir des témoignages « à chaud », vivre la crise *en live*. Comme si on y était.

Les méthodes de communication sont à l'avenant. Les fichiers marketing tournent à plein, s'échangent entre associations, si bien que ceux qui ont donné une fois, se retrouvent ensevelis sous un flot de lettres de relance. Pas de temps mort. La réactivité est la règle. À chaque crise, communiqué de presse assorti d'un appel à dons. Des gens souffrent, en France ou ailleurs, ils ont besoin de vous, donnez ! Photos à l'appui.

Toute personne responsable, tout citoyen peut, doit échapper à l'inacceptable. Sur le mode de la compassion de préférence. Les campagnes de publicité le rappellent. Chaque personne, à son niveau, peut faire des miracles. Action contre la faim l'illustre judicieusement avec une campagne d'affichage qui montre une Africaine d'une maigreur alarmante d'un côté, la même femme ayant retrouvé un beau visage de l'autre, avec comme signature : « Leïla, 100 francs après ». Autre lecture du fameux « *time is money* ».

Donner n'est pas seulement un acte d'engagement, c'est de plus en plus un geste facile, salubre, conçu sur un registre de consommation, d'action par procuration. Sur l'internet, à toute heure, donner est aussi simple qu'un clic sur l'un des bandeaux qui font florès sur la cyberplanète.

L'expression de l'humanitaire épouse le rythme court, évacuant la réflexion pour n'avoir d'autres préoccupations que l'action. Efficacité et philanthropie. Tout de suite. Elle s'insère dans le flux de données qui saccadent le quotidien, se love dans l'accélération temporelle qui dynamise l'espace urbain. Les petites associations locales emboîtent le pas, soutenues par des collectivités locales, souvent pour des microprojets ponctuels. Le combat contre la misère du monde s'enchâsse dans la proximité.

La morale n'exclut ni le jeu ni le *fun*. Encore moins le spectacle comme l'a montré la mobilisation de stars internationales autour de Bob Geldof lors de la famine en Éthiopie ou, plus proche de nous, les rendez-vous désormais rituels du téléthon et des Enfoirés. L'humanitaire est une communion, une sorte de consolation dans un monde de brutes.

Si loin, si proche

« Pourquoi voulez-vous faire de l'humanitaire ? Pour être utile et donner un sens à ma vie. » Ces échanges se reproduisent à l'envi dans les DRH des grandes agences humanitaires où les CV affluent. Dans l'embrouillamini idéologique ambiant, dans ce climat de dissolution des valeurs et de règne du relatif, l'humanitaire éveille des vocations.

Il est vrai que le modèle du délégué humanitaire a tout pour plaire, surtout s'il officie à l'international. Plutôt jeune, ouvert

d'esprit, empathique, capable de travailler en milieu instable, ferme dans ses convictions, sûr dans le jugement et le sens critique, courageux, généreux... Le profil demandé augure de grandes aventures, des sensations fortes, des montées d'adrénaline, une vraie dimension humaine dans l'engagement. Rien à voir avec l'écoulement des jours où l'ennui guette, la passion s'affadit lorsque les moyens de s'étourdir dans l'action manquent parfois cruellement, aménageant un espace aux frustrations et à l'insatisfaction. L'humanitaire offre la promesse d'un autre nomadisme, moins frivole et porteur de sens. C'est une manière d'accueillir le monde dans son champ d'épanouissement, de valoriser sa condition de femme ou d'homme.

La solidarité de proximité ne revêt pas un aspect aussi fascinant. Bénévoles et volontaires s'avèrent moins aisés à recruter. Le militant cède peu à peu la place au « zappeur », à celui qui est prêt à donner un coup de main à condition d'être exempté de contraintes trop rigoureuses. La durée moyenne d'engagement d'un secouriste de la Croix rouge n'excède pas dix-huit mois. Le créneau de la solidarité résiste mal aux séductions des loisirs et de l'*entertainment*. Un phénomène surtout sensible chez les jeunes, qui privilégient la vie d'équipe stimulante et l'ambiance. Être utile tout en continuant à se faire plaisir. Pour les générations plus âgées, très actives, le sens du devoir et celui de la responsabilité sont plus spontanément invoqués comme motifs à l'engagement.

L'archipel des désaffiliés

Où sont les pauvres ? les indigents ? les déclassés ? Les chiffres l'attestent, la fracture sociale est loin d'être résorbée. Les riches s'enrichissent et les pauvres se paupérisent. Les villes abritent toujours des masses de détresses, visibles ou invisibles. Cerné par des zones en relégation, troué par des îlots de solitude et d'abattement, le tissu urbain est morcelé. Or qui peut dire où vivent les exclus, les personnes et familles en souffrance ?

Le monde de l'exclusion et de la précarité préfère l'ombre à la lumière, par pudeur ou par honte, le plus souvent, de celles et ceux qui en subissent les conséquences. Ou comment vivre à la fois malheureux et cachés. Certains intègrent même inconsciemment leur

défaite. Comme s'ils validaient sans le vouloir leur statut de perdant au regard de l'esprit de compétition qui régit une bonne part des relations sociales.

Cachés aussi parce que les dispositifs humanitaires d'assistance et d'accueil n'ont pas droit de cité dans les centres historiques ou les lieux fréquentés. Les centres d'hébergement trouvent leur terre d'élection dans ces espaces neutres et anonymes qui se sont généralisés aux abords des villes. Derrière une grande surface ou dans une zone industrielle. Pour ceux qui ont un toit, direction les cités-dortoirs à la lisière des agglomérations, ou les appartements-hôtels de quartiers insalubres, promis à la démolition, parfois exploités par des marchands de sommeil. Sans oublier les squats, à géométrie variable, entre le « château » de carton, la cabane de fortune dans une friche industrielle, un campement sous un pont ou un échangeur d'autoroute. Pour les habitants de la rue, les repères temporels implosent. Le sommeil s'impose de lui-même, sans considération d'heure ou de lieu.

La misère se niche parfois à côté de nous, dans notre immeuble ou un immeuble voisin. Le voisinage n'est plus un cadre de communication et d'échange. En 1995, dans le 19e arrondissement de Paris, Georges était mort depuis plusieurs mois lorsque, alertée par l'odeur, la concierge a fait ouvrir la porte de son studio par les pompiers. Personne ne s'était aperçu de rien. Pendant ce temps, les charges continuaient à être débitées sur son compte.

L'exclusion appelle l'exclusion. Sans ressources, souvent « cassées » psychiquement, murées dans un temps disloqué, les personnes démunies n'ont accès ni à la culture, ni aux loisirs. Leurs lieux d'habitation sont souvent mal ou pas desservis par les transports. Pour les plus vulnérables, c'est le Samu social qui assure la navette, le plus souvent le soir, et favorise la circulation de cette péricommunauté du dénuement. L'urgence sociale s'institue comme une fonction régulatrice au sein d'un archipel de désaffiliés qui s'enracine.

Retour aux temps humains

L'humanitaire a vocation à sauver des vies, soigner des malades, créer des dynamiques vertueuses, apporter un réconfort, proposer une présence, une écoute, une solution transitoire à un problème;

il ne lui revient pas de juguler les crises, qu'elles soient politiques, sociales ou existentielles.

L'urgence semble aujourd'hui atteindre ses limites. Dans le champ international, priorité est donnée à une vision plus intégrée, entre analyse géopolitique, évaluation des besoins et réponse opérationnelle adaptée. Ce que l'action humanitaire perd en sensationnel, elle le gagne en maturité. Son éthique du courage et de l'engagement n'a pas varié. Ses praticiens restent souvent les derniers à porter témoignage de tragédies oubliées en Sierra Leone, en Somalie, au Soudan, dans les deux Congo ou encore dans l'Afghanistan d'avant le 11 septembre 2001.

L'urgence sociale en France se recompose de la même façon. Les dispositifs mis en place suffisent désormais à gérer les flux, non à infléchir la tendance. La réponse simple et immédiate a fait long feu. Le temps est reconsidéré comme un allié et non plus comme une alarme qui commande d'agir vite en parant au plus pressé. À quoi bon l'hébergement d'urgence si les sans-abri sont chassés dès 8 heures du matin, contraints de replonger dans l'errance ? Permettre à chaque personne d'accéder aux urgences du CHU, 24 heures sur 24, est certes un progrès décisif, mais pour quel suivi sanitaire après la sortie de l'hôpital ? L'action humanitaire dans la continuité : c'est ce qu'a cherché à mettre en place Xavier Emmanuelli au moyen de « pensions de famille ». Leur vocation serait d'accueillir des personnes en grande précarité matérielle et psychique, afin qu'elles puissent enfin se stabiliser, se reconstruire. Une sorte de cocon protecteur pour échapper à l'asphyxie de l'instant court, à la frénésie déstructurante d'un monde qui s'accélère, d'un univers urbain qui cloisonne plus qu'il ne relie.

L'homme au centre

Ce retour au temps humain, celui qui passe et « paresse », celui de la réflexion et de l'écoute, celui des jours et des nuits, anime également l'esprit de résistance qui a pris son essor ces dernières années. Ce souffle nouveau, éphémère pour les uns, porteur d'un nouveau radicalisme pour les autres, a longtemps été sécrété – à côté des syndicats, cercles de réflexion, presse alternative – par la mouvance humanitaire tiersmondiste, privilégiant la défense des

droits sociaux et l'aide au développement durable. Mise en sourdine depuis la fin des années quatre-vingt, affaiblie par la montée en puissance des urgenciers, elle prend d'une certaine manière sa revanche aujourd'hui via le mouvement antimondialisation.

Ce dernier replace l'homme au cœur des débats et dénonce, sur un mode tour à tour savant et manichéen, l'iniquité foncière et le potentiel déshumanisant de l'ultralibéralisme mondialisé. Moins sensible à l'action pure, ce mouvement redonne vigueur et épaisseur à la parole, à l'analyse de la complexité. Il crée les conditions d'une compréhension cohérente, sur un mode contestataire, des interdépendances entre le local et le global. Entre la ville et le village planétaire.

Replacé dans un contexte urbain, l'humanitaire est à la fois perméable et garde-fou aux logiques de sociétés dominantes. Les souffrances constituent son champ de vision, autorisant une grille de lecture pertinente pour comprendre nos rapports au monde et aux autres, qui sont aussi des rapports au temps. Il fournit un angle d'approche sur le malaise qui affecte le fonctionnement des villes, appelant sans cesse à amplifier une morale de la cohésion sociale. À entretenir une certaine idée de la dignité, au regard de l'humanité qu'elles abritent.

P. Kremer

L'illusion du non-vide

Manuel Halliez *

Le vrai bonheur serait de se souvenir du présent.
Jules Renard

Poser son œil derrière l'objectif de la caméra vidéo est une manière de se poser la question de l'écoulement du temps. Réaliser un film met en lumière des réponses étonnantes à cette question. Des réponses d'autant plus troublantes qu'elles semblent supposer l'immense influence de ce temps dans la pratique professionnelle. Et dans la confrontation au monde.

Je m'étonne, les matins sans contrainte, de me réveiller, d'ouvrir les yeux aux mêmes heures que la veille. Mon réflexe alors est de chercher l'heure et de décider s'il fait bon mâtiner ou s'il vaut mieux s'activer.

De l'horloge biologique à l'horloge vidéo

Quand j'y pense, je constate que, d'une part, je n'ai pas décidé de me réveiller – c'est arrivé « naturellement » – et, d'autre part, qu'il me faut connaître l'heure, savoir ce que marque l'horloge sociale, pour pouvoir prendre une décision – sans cette information, je suis non seulement indécis, mais perturbé.

Je mets tranquillement au crédit du bon fonctionnement de mon horloge biologique mes réveils réguliers. Ma montre intérieure semble à l'heure et bat la seconde d'un tempo harmonique. Ce

* Vidéaste.

chronomètre ne fonctionne toutefois pas sans référence à mon environnement. L'alternance des jours et des nuits est un repère idéal pour le réglage de son tic-tac. Chez les mammifères – donc chez moi –, la lumière, à laquelle seuls les yeux semblent sensibles, joue un rôle fondamental dans la définition du mouvement interne perpétuel. Je m'étonne tout de même d'avoir besoin, les matins libres, d'un repère social en supplément du rayonnement astral.

La lumière est ma matière première professionnelle. J'y suis d'autant plus sensible. Les jours où je travaille, je réalise des films. Des films institutionnels, des documentaires, des films d'animation. J'écris, je tourne, je monte. Après quelques années de pratique et d'enseignement dans le domaine de l'information, je constate que je comprends et que j'intègre la durée d'un montage en temps réel.

Mon activité implique des durées, des formats, des récits de films totalement différents les uns des autres. Je ne peux donc pas mettre ce respect du chronomètre sur le compte de l'habitude ou d'un automatisme.

Outre qu'il m'encourage, ce constat m'intrigue. Est-ce une aptitude particulière à comprendre le temps ou est-ce ce temps justement qui s'impose et m'inspire jusqu'aux figures de mon imagination ? Au fil du temps, j'ai acquis la conviction que mon horloge biologique se doublait d'une horloge vidéo, d'un mécanisme qui prend la mesure des temps de l'image et les calque sur mon temps intérieur. Cette horloge vidéo modifie ma pratique professionnelle et modèle ma vie personnelle.

Montage mécanique

Quelles sont les stratégies que je mets en œuvre dans la réalisation d'un film ? J'ai appris à écrire des histoires. Le message, les personnages, l'intrigue, le lieu en constituent les carburants originaux, renouvelés à chaque nouveau départ. Ils sont volatils. La durée, le rythme, le séquençage forment la structure, le squelette répliquable.

J'écris, donc, en découpant les éléments en séquences. Celles-ci sont compilées dans un scénario d'une durée prédéterminée. Ce scénario sert de base pour le tournage. Je suis cameraman : c'est

donc mon regard, mon imaginaire et mon intelligence du film à réaliser que je mets en jeu. Je prends mon scénario à la lettre. Vient ensuite la phase de montage que j'effectue sur ordinateur.

Aujourd'hui, je constate que la réalisation d'un film est une longue phase de montage. L'écriture du scénario et le tournage sont des phases du montage. Le montage des images, lui-même, n'est que la dernière étape du montage. Ce constat implique donc l'omniprésence de l'impératif de temps à tous les instants de réalisation d'un film. Je ne parle pas ici des temps de production liés à des impératifs économiques, mais bien de la conception – des conceptions – du temps qui entrent dans son élaboration.

S'il m'est facile de comprendre le rôle du temps dans l'écriture et dans le montage d'un film, je suis beaucoup plus mal à l'aise dans l'analyse des épisodes de tournage. Je ne sais pas aujourd'hui dans quelle mesure ce temps omniprésent modèle mon regard et jusqu'où il détermine mes stratégies de tournage. J'ai la chance de réaliser des films très différents qui m'amènent à observer les mutations du travail dans des grandes entreprises alsaciennes, à me concentrer sur des images marketing à dessein de publicité, à décortiquer des disciplines scientifiques dans des buts pédagogiques ou encore à boucaner en Asie avec des ambitions documentaires. Filmer est un plaisir considérable. Pourtant, je filme très peu hors du cadre de la construction d'un film. Filmer n'est jamais pour moi regarder: c'est écrire, construire, réaliser. Je pose mon œil derrière la caméra quand un film se profile, très rarement juste pour les images.

Malgré son caractère très pragmatique, l'exercice de mon métier a profondément modifié ma façon de vivre. Depuis quelques années, j'ai la sensation d'un temps lent. Les heures, les jours s'égrènent avec la délicieuse inertie du miel rechignant à sortir du pot. J'ai vu ce sentiment se développer avec mon assurance à la caméra, et s'imposer avec le plaisir de plus en plus grand que me procure cette machine. Je m'en étonne chaque jour.

Si réaliser un film consiste à comprendre et assimiler des règles de temps à travers le découpage d'un unique travail, le montage, en segments de natures différentes, alors dans quelle mesure suis-je autonome, libre d'imaginer de nouvelles images? Si le temps vidéo construit vraiment mon temps biologique, quel recul puis-je

avoir sur mes productions ? Pour moi qui fonde mon travail sur la réflexion sur l'information et ses enjeux, ces questions sont primordiales. Et déroutantes. D'autant qu'elles sont encore sans réponses.

Paradoxe temporel

Nos horloges biologiques interprètent les informations extérieures pour permettre au cerveau de comprendre le temps et les enjeux physiologiques et sociaux à prendre en compte. Des réglages se font quotidiennement – plusieurs fois par jour sans doute – sur la base de données tirées et reçues de notre environnement immédiat. Nous demandons la vérité au soleil – s'il s'affaisse à l'horizon, il annonce l'arrivée imminente de la pénombre puis de la nuit –; nous demandons au réveil de nous fournir l'heure exacte. Et, intimement, nous faisons confiance au réveil et au soleil.

Dans le cas de mon horloge biologique vidéo, la même rigueur est requise. La confiance, là aussi, est impérative : je dois croire ce que je vois et je dois pouvoir prendre ce que je crois pour la réalité immédiate et m'en servir pour définir mon action et ma réflexion sur mon futur proche. Mais, alors que j'en attends vérité et simultanéité, l'horloge vidéo, par essence, ne peut me fournir qu'une heure passée, qu'un présent différé.

J'ai l'intuition que notre horloge vidéo joue un rôle prépondérant dans le réglage de notre rapport au monde. La vidéo n'étant quasiment jamais *live*, un hiatus se crée entre le réglage qui m'est « imposé » et la qualité requise de mes adaptations avec le monde extérieur. D'autant que ce décalage est souvent nié, la simultanéité étant, elle, souvent affirmée. Les expériences du *loft* et consort sont corrompues : elles génèrent l'illusion de la simultanéité.

Ce décalage crée un paradoxe. Un paradoxe temporel : en remontant le temps, le voyageur risque d'empêcher, d'une manière ou d'une autre, les rencontres qui ont conduit à sa naissance. Or, s'il ne naît pas, le voyageur ne peut non plus voyager dans le temps et, donc, empêcher sa propre naissance. S'il est né, il a voyagé dans le temps. Et il a empêché sa naissance. Et ainsi de suite. L'enchaînement des choses se trouve ainsi stoppé,

arrêté à un stade où la probabilité oscille perpétuellement entre l'une ou l'autre des possibilités. L'écoulement du temps s'en trouve bloqué.

À l'instar du voyageur dans le temps qui risque de modifier les événements qui ont conduit à sa naissance, les réglages que m'indique mon horloge vidéo bloquent mon analyse des événements en m'indiquant de faux repères. Je constate plus ou moins rapidement mes erreurs mais, encore une fois, les coordonnées de corrections sont elles aussi faussées. J'en arrive donc à osciller entre constat d'erreur et fausses corrections de tir. Mon progrès s'en trouve considérablement ralenti sinon bloqué.

L'image animée est mon commerce. Normal donc que j'y accorde une telle importance. Je constate cependant que la vidéo, le cinéma, la télévision sont des sujets de discussions, de réflexions et de passions très largement partagées par mon entourage, lequel n'est pas versé dans le même moule que moi. Au-delà de mon environnement proche, il me semble qu'énormément de monde s'intéresse, questionne et parle de vidéo, de cinéma, d'images. La vue semble dominer sur tous nos autres sens. La grande partie des informations auxquelles nous faisons consciemment confiance est visuelle. C'est donc naturellement que nous sommes versés à prêter une vue attentive aux images animées qui représentent ce qui nous apparaît comme la réalité.

Il est sans doute illusoire de vouloir contraindre le flux des images ou notre propension à les aimer. La réflexion, l'étude et la critique de l'image engagées depuis plusieurs années dès l'école sont difficiles. Elles sont souvent polluées par nos propres discours militants sur la télévision et l'organisation sociale autour de l'information. Comprendre le temps, partir à la découverte de notre propre temps individuel est peut-être une voie originale pour mieux l'appréhender. C'est en plus une formidable source d'étonnement !

M. Halliez

Continuité ou mélange des odeurs

Céline Ellena *

Le vent souffle de la mer.
C'est pour cette raison que les quartiers chic sont à l'Ouest.
Georges Perec

Notre ville possède une odeur, compagne discrète qui accompagne nos activités de jour et de nuit, au fil des saisons. La plupart du temps elle se laisse oublier, et puis quelquefois, sans prévenir, elle se rappelle à nous, en général à notre plus grand désagrément ! Évoquer l'odeur de la ville, c'est décrire un lieu de vie caractérisé par le mouvement incessant, par la promiscuité incontournable et nécessaire, où l'individu tente de dégager, au sein même de cette agitation constante, un espace d'intimité personnalisé. Quel rapport entretient l'odeur, qu'elle soit bonne ou mauvaise, dans nos vies de chaque jour ? En tant qu'individu, dans le groupe ? Et puis, est-ce si important une odeur dans la ville ? Une odeur que l'on suivrait à la trace, en continu ?

Bien sûr, il existe une continuité de l'odeur dans la ville : aux différents moments de la journée, de l'année, des époques ; suivant le quartier, ses ethnies, son identité sociale ou sa fonction (touristique, bureau, habitat...).

Il existe un héritage des odeurs, qui transpire des pierres, des monuments. Cette continuité peut être envisagée à une toute petite échelle (une journée dans un coin de quartier, une ligne

* Nez.

de métro ou de bus... ; on imagine certains passages de Raymond Quenau !), ou encore à une échelle plus grande : toute la ville, au cours d'un parcours de 24 heures ; d'un point à l'autre, on « suit sa trace ». La continuité de l'odeur, c'est une forme de carte d'identité de la ville, dont on n'a pas forcément conscience...

Imprégnation inconsciente

Chaque jour, tout au long de l'année, où que nous nous trouvions, nous sommes sollicités par les odeurs. La plupart du temps nous n'en sommes pas conscients. Quelquefois, c'est le temps d'un frisson, quelques petites secondes, très vite évacué par notre esprit. Parfois, l'odeur nous interpelle, elle retient notre attention, et nous la classons bien vite dans les boîtes de bonnes ou mauvaises odeurs. Plus rarement, nous lui ajoutons des adjectifs ou des descriptifs.

En fait, dès les premières heures de notre vie (sans doute également dans notre vie intra-utérine), l'odeur opère son petit travail intime et discret. C'est-à-dire qu'elle est captée par nos narines, elle chemine ensuite à travers les rouages complexes de notre cerveau, pour être stockée dans un coin, sans en avoir volontairement une prise de conscience. Par contre, dès que notre attention est sollicitée par une molécule olfactive, celle-ci « éveille une impression diffuse mise en forme par un souvenir ». Nous pouvons l'illustrer par le passage souvent cité de la dégustation d'une madeleine parfumée, où l'auteur (Proust) voit soudain surgir dans son esprit une succession d'images des instants d'autrefois.

Souvenir persistant

Le temps passe et les odeurs restent. L'odeur est une molécule qui possède un seuil d'évaporation. C'est une trace éphémère, qui apparaît à un moment précis, puis qui s'évanouit dans les airs. C'est un instant. Pourtant, elle existe et perdure dans nos mémoires, on la retrouve de-ci de-là, pour mieux la perdre. L'odeur est une infidèle.

Ainsi dans nos villes où nous brassons tant d'air, ce quartier où

nous savourons un café en terrasse n'exhale pas la même odeur que celui où nous vivons quotidiennement.

En fait, à notre conscience peu intéressée par les signes odorants, ce type d'information n'accapare pas notre attention. Nous laissons davantage s'exprimer nos sens « nobles » comme la vue ou l'ouïe, pour appréhender notre espace environnant. Pourtant, si l'on change volontairement l'odeur familière de notre « bulle de vie » (environnement personnel, intime, quotidien), nous sommes chamboulés en profondeur, sans parvenir à définir exactement pour quelles raisons.

Sens tabou

Qui pense avoir du nez ?

Peu nombreux sont celles ou ceux qui évoquent l'olfaction comme un sens à part entière. Car sentir est tabou. Cela évoque trop le caractère animal, sexuel, qui est en nous, et qui cependant nous rend humains.

Les odeurs sont partie prenante de nos vies, de nos villes. Elles suivent nos élans, accompagnent nos progrès, telle l'odeur du charbon au siècle dernier qui soulignait les vertus de la technologie moderne et de l'industrialisation. De fait, elles existent dans l'immédiat et reflètent nos actions.

Quand vous quittez votre appartement, vous emportez avec vous le parfum des lieux. À votre retour, vous replongez dans l'atmosphère familière et apaisante. Ce ressenti est d'autant mieux perçu que votre absence est longue. Cette trace odorante que vous conservez dans votre mémoire et qui parfois imprègne le tissu de vos vêtements est une carte d'identité olfactive de votre environnement intime. Et plus largement, lorsque vous parcourez votre quartier quotidien, vous connaissez les vitrines des commerçants, les bruits habituels de l'école primaire, les irrégularités du trottoir ; de même les effluves du moment : le fleuriste, la boulangerie, le fumet des volailles dans la rôtissoire du charcutier, enfin l'odeur de cigarette froide et de bière éventée du bistrot au coin de la rue, un peu bruyant les soirs de foot…

Carte d'identité et continuité culturelle

Imaginez : vous vous rendez sur votre lieu de travail, ou bien vous profitez d'un jour férié pour vous promener. Avez-vous remarqué ? L'odeur n'est plus tout à fait la même. Prenons par exemple Paris (pour la seule raison que j'y passe le plus clair de mon temps, nez au vent !). La Défense possède une signature olfactive particulière, un peu fade et minérale, très neutre, propre à un lieu dédié aux salariés du tertiaire. Parcourez le quartier de Barbès, cosmopolite, car vous souhaitez faire deux courses chez Tati et votre nez sera certainement surpris par les fortes odeurs d'épices et de Cologne aromatiques qui émanent des boutiques africaines. Vous ne pourriez vivre dans ce quartier car l'odeur vous gêne ? Pourtant, elle rassure un groupe d'individus qui retrouvent ainsi une continuité de leur culture par delà l'espace et le temps.

Qu'elle soit bonne ou mauvaise, qu'elle inquiète ou rassure, cette carte d'identité propre aux quartiers représente la ville intime en continu, car elle touche nos émotions et nos besoins de repères.

Rythmes et repères olfactifs

L'odeur est éphémère. Pourtant, elle perdure malgré la torsion que l'on impose au déroulement du temps. L'odeur comme un point d'ancrage ? Pourquoi pas ?

Nous avons évoqué la ville intime, où les odeurs tissent des liens continus entre le quotidien et l'environnement. Ces molécules odorantes, plus ou moins agréables, plus ou moins complexes, sont porteuses de sens. Elles donnent des indications précises sur le moment de la journée, la saison, le lieu ou les autres. À ces signes nous réagissons. En gros, nous nous sentons plus ou moins bien. Mais dans tous les cas, elles nous servent de fil rouge, de repère dans le déroulement de la journée, de la nuit ou de l'année.

Telle personne qui travaille à la Défense constate que l'odeur fade et minérale du petit matin évoquée plus haut devient alimentaire aux alentours de midi, dans le plus pur style hamburger-frites, et poussiéreuse un peu grasse en fin de journée, à la sortie du bureau. Si l'on y traîne la nuit, l'odeur est plutôt métallique, légèrement boisée et sèche (en raison de l'éclairage public, des mégots

piétinés, du courant d'air froid et des dalles de pierre qui recouvrent les lieux; ajouter à cela quelques effluves chauds des restaurants du coin...). Le piéton du matin découvre sa rue et ses premières odeurs (pavés humides, éboueurs qui circulent à la même heure, le parfum d'une passante juste vaporisé sur sa nuque...), puis il s'engouffre dans le métro où il retrouve l'haleine familière du tunnel souterrain. Enfin, à la nuit tombée, dans le même quartier un peu branché, le noctambule reconnaît cet incontournable parfum d'humanité, propre aux lieux où l'on se frôle plus ou moins délibérément.

Certains lieux, où l'activité se déroule en continu 24 heures sur 24, et où les équipes se renouvellent, n'émettent pas les mêmes odeurs le jour puis la nuit. Les personnes vont évoluer à un rythme propre. Elles ressentent l'instant par des signes et repères particuliers. Une vie de jour est différente d'une vie de nuit et, par conséquent, les odeurs qui les caractérisent évoluent parallèlement.

Au fil des saisons, la ville change d'odeur, bien que toute l'année on reconnaisse un « standard » olfactif propre à la cité, ou au quartier.

En hiver, les parfums sont un peu engourdis par le froid qui ralentit l'évaporation des molécules, et puis il nous arrive souvent d'être plus ou moins enrhumés. Au printemps, la ville sent presque bon, malgré les émanations du trafic: les châtaigniers sont en fleurs, l'eau coule à nouveau des fontaines. Enfin, en été nous sommes souvent agressés par toutes sortes de signaux odorants qui s'éveillent à la chaleur!

Si un jour nous parvenions à absorber toutes les odeurs de la ville pour créer un lieu de vie inodore et soulager nos narines, nous serions perdus. Sans repère.

Échange d'odeurs, reconnaissance, chaleur conviviale ou repoussoir...; dans tous les cas, l'instant file. Les effluves déroulent leurs volutes invisibles et continues, comme un rappel du temps qui passe, et laissent des traces. Un point d'ancrage à notre vie hyperactive, un témoin sous-jacent de nos rythmes en continu, une carte d'identité odorante enfin, de notre existence d'individu et de groupe.

C. Ellena

Vin des villes ou vin des champs ?

David Cobbold *

Vin – Plus il est mauvais, plus il est naturel.
Flaubert

Le vin fait partie de la vie d'une partie de l'humanité depuis au moins sept mille ans. Et le nombre des amateurs de vin, comme leur répartition géographique, ne cesse de s'étendre. On peut dire aujourd'hui que les amateurs du vin constituent, à l'ère de l'internet, un village global qui a la taille d'une très grande ville avec ses rythmes et ses codes. Ils se fédèrent d'une manière presque formelle dans des clubs et dans des forums où ils échangent des informations et des avis.

Les amateurs de vin lisent globalement la même presse, surtout en langue anglaise, bien que des différences locales subsistent au niveau de la presse spécialisée pays par pays, un peu comme les différences entre les quartiers d'une ville. Leur engouement subit pour tel ou tel vin médiatisé crée des mouvements de spéculation féroces qui peuvent décupler le prix d'un vin rare en l'espace de quelques mois. Et ils ont, comme tout groupe un peu sophistiqué, leur contre-culture de *refuzniks*, de marginaux ou de simples citoyens anonymes mais néanmoins amateurs. Les échanges autour du vin, qu'ils soient commerciaux ou informatifs, ne connaissent plus de temps mort. Un marchand à Bordeaux doit traiter, et presque en temps réel, les demandes de la presse ou de ses clients

* Expert en vin.

au Japon, en Europe ou en Amérique. Dans son esprit, il ne dort pas plus qu'un agent de bourse.

Mondialisation

Si le vin n'est plus, dans un certain nombre de pays du Sud de l'Europe, un produit de consommation courante au même titre que le pain, en tout cas comme il l'a été au XIXe et au début du XXe siècle, il reste intimement lié à nos civilisations occidentales. Il y a deux raisons essentielles à cela: la religion et la santé. Grâce à ces deux moteurs puissants qui ont joué leurs rôles en tandem depuis des centaines, voire des milliers d'années autour du bassin méditerranéen, le vin fait partie de nos habitudes d'échange. Il est intégré à la culture gastronomique de la quasi-totalité des pays européens. À partir du XVIe siècle, surfant sur les vagues d'émigration européenne, cette culture du vin s'est imposée dans certains pays d'Amérique latine, en Afrique du Sud, en Australie, en Nouvelle-Zélande et dans une partie des États-Unis et du Canada. Sa présence en Afrique du Nord a souffert de l'interdit coranique mais elle résiste. La Chine, où la culture du vin est très ancienne, la redécouvre de nos jours et replante massivement. La vigne existe aussi au Japon et ce pays est aujourd'hui un des principaux importateurs de vin. Le dernier grand pays à entrer dans ce village mondial des amateurs/producteurs est l'Inde qui voit la vigne se développer et les frontières s'ouvrir aux importations. La mondialisation du vin est donc une réalité géographique, par la production comme par les échanges.

Enracinement culturel

La profondeur de l'enracinement culturel du produit de la vigne dans nos civilisations nous est donnée par le terme même de « vin », identique dans la plupart des langues de notre continent: *oinos*, *vinum*, *vino*, *viño*, *vinho*, *vin*, *wein*, *wine*, et d'autres encore. Le sillon gréco-latin a installé la culture du vin un peu partout en Europe, prenant la suite des Phéniciens.

La religion également place le vin au cœur de nos civilisations: le vin comme lien (*re-ligere*) et comme symbole de la transfigura-

tion. Dans les religions juive et chrétienne, cela est évident: symbolisme du sang sacrificiel, mais aussi de la transformation du corporel en spirituel, faisant écho à la modification de la conscience sous l'effet de l'alcool. Et c'est probablement cet effet d'altération, à l'origine d'une perception magique du vin, qui lui a permis d'intégrer certaines religions ou au contraire d'en être banni (l'islam). Cette sacralisation, comme aussi l'interdit car le vin est promis au paradis aux fidèles de l'islam, a donné au vin une place singulière dans nos cultures. La nécessité du vin pour célébrer les rites chrétiens a joué un grand rôle dans la survie de la vigne, un peu partout dans l'Europe post-romaine. Les monastères et églises ayant besoin de vin pour la célébration du culte, la vigne a été maintenue pendant les périodes troubles des invasions barbares et du haut Moyen Âge.

Une aération urbaine

Le prochain développement historique du vin nous amène directement vers les villes. En effet, comment comprendre l'implantation des grands vignobles historiques français et européens sans considérer leur proximité avec des centres urbains ou le long d'axes de communication menant aux villes? Aucune production significative de vin ne peut survivre longtemps sans avoir un accès à des marchés importants. Olivier de Serres, dans son *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*, écrit en 1600, ne dit pas autre chose: « Si n'êtes en lieu pour vendre votre vin, que feriez-vous d'un grand vignoble? » Le géographe Roger Dion, dans son admirable *Histoire de la vigne et du vin en France, des origines au XIXe siècle*, dit: « Aussi ne doit-on pas s'étonner que, dans l'ensemble des aspects humanisés du vieux monde, l'association du vignoble réputé et du port maritime soit un fait si fréquent et si ancien. » Et il faut, bien évidemment, intégrer les ports fluviaux dans ce schéma, car les vins de la Marne ont fait le Champagne, ceux de la Garonne et de la Dordogne, le Bordelais, ceux du Rhin, l'Alsace (entre autres), pour ne prendre que quelques exemples. Les consommateurs qui font et défont la renommée des vins se sont toujours trouvés en ville, dans l'Antiquité, au Moyen Âge ou de nos jours. Mais avant l'arrivée des canaux, des chemins de fer

et du moteur à combustion, l'implantation géographique (et même topographique) des grands vignobles a été conditionnée par la facilité avec laquelle on pouvait acheminer amphores et tonneaux vers les lieux de consommation. Car la bouteille n'existait presque pas avant le XVIIIe siècle, en tout cas pas en tant que produit de masse. La ville a donc créé le vignoble européen par son emprise sur la production des vins, soit par sa proximité avec les vignobles (Bordeaux, Reims, Beaune, Lyon, Strasbourg, etc.), soit par ses axes de transport fluviaux et maritimes. Dans ce dernier cas on peut citer la quasi-totalité du vignoble allemand, les vignobles de Loire et de la vallée du Rhône, du Danube, et les autres précités.

La question du savoir, comme du faire savoir, est centrale à la culture du vin. Lentement acquise pendant des siècles, la rapidité de la compréhension du processus complexe de la vinification s'est accélérée depuis Pasteur. Et cette compréhension est devenue de plus en plus scientifique, et de moins en moins basée sur la lente observation empirique des phénomènes naturels ou induits par l'action de l'homme. Par définition donc, le centre de ce savoir a quitté les champs pour rejoindre les villes où les universités ont développé des facultés dédiées à l'œnologie. À une transmission lente, dont l'apprentissage prenait souvent la moitié de la vie professionnelle d'un vigneron, a succédé une formation dense mais bien plus rapide et perfectionnée qui ne dépasse que rarement les sept ans, et qui se déroule, en général, dans des villes, même si celles-ci sont situées près d'un vignoble.

Conservation et mobilité

La consommation a suivi un peu le même mouvement. L'exode de la population rurale vers les villes a suscité la création de cités ouvrières qui avaient soif de vin pour « aller au charbon », comme leurs ancêtres pour « aller aux champs ». Mais cette vision du « gros rouge qui tache » et qui apporte calories et oubli n'est plus celle qui domine le monde du vin. La consommation des « vins de table » est en chute libre depuis trente ans en France, et la consommation de vin dans son ensemble a été divisée par deux pendant la même période. Le vin de la ville mondiale n'est plus

une boisson mais un produit de luxe. Il n'est plus un aliment mais une activité de loisirs. En cela, il rejoint les quelques rares vins produits par l'aristocratie ou par quelques monastères pour leurs semblables avant la Révolution française. Il s'agit de vins raffinés, ayant une capacité à voyager et à se conserver. On entend encore parler à la campagne de « vin vieux », ou de « vin bouché » pour qualifier un vin supérieur que l'on se donnait la peine de mettre en bouteille et de boucher et qui pouvait se conserver plus d'un an sans passer au vinaigrier. C'est la trace de cette minorité de vins d'autrefois, devenu majorité aujourd'hui. Et cette trace introduit une autre dimension de la continuité du vin, qui est celle du temps de chaque vin, dans le sens de sa capacité à vieillir. Les premiers vins qui traversaient les années, voire les décennies, parfois les siècles, étaient tous sucrés. Le sucre conserve et l'absence de propreté dans le processus de vinification rendait très hasardeux le vieillissement d'un vin qui n'était pas très sucré avant le XIXe siècle. À cette époque, Londres a imposé la mode de faire vieillir longuement les vins secs, essentiellement rouges. Elle nous semble normale aujourd'hui mais les marchands de vins britanniques, depuis environ 1750, pratiquaient la mise en bouteille et un long vieillissement pour des vins qu'ils importaient de Porto, de Bordeaux ou d'ailleurs pour le compte de leurs clients. Cela a permis à certains grands vins de traverser les générations, car la *gentry* britannique achetait des vins pour ses enfants. C'est pourquoi Londres est encore de nos jours le plus important marché au monde pour des vins de garde à maturité.

Transmission

C'est cette notion de la capacité d'un vin à traverser le temps qui lui donne une autre dimension humaine, créant une continuité capable de transcender les générations. Il m'est arrivé de boire des portos *vintage*, des bourgognes ou des bordeaux achetés par mon grand-père. Certains de ces vins avaient le potentiel pour être transmis à ma propre descendance, si je ne les avais pas bus ! En cette ère où la rapidité de l'information prime dans le monde du vin (car un achat spéculatif peut en dépendre), il est peut-être salutaire de réfléchir à ce nécessaire temps de réflexion. Pour faire

un grand vin, il faut le temps d'une génération au moins: choisir son vignoble, le planter, attendre la maturité des ceps, expérimenter et trouver sa voie en matière de vinification et de méthodes culturales, puis attendre encore pour voir si son vin passera l'épreuve des années. Et à la fin être confronté à ce paradoxe qui est que la finalité de tout vin est d'être bu. Aussi « grand » soit-il, il doit être détruit pour livrer ses secrets, que le bouchon soit tiré en ville ou à la campagne.

Accélération

L'accélération du temps et l'arrivée de nouvelles technologies n'ont pas épargné le vin. Pour ne prendre que les pays où la consommation du vin est une affaire récente, les producteurs de vins chers ont dû tenir compte de la contrainte suivante: peu ou pas de caves appropriées au vieillissement du vin. Le besoin s'est donc fait sentir de modifier les techniques de vinification pour assouplir les grands vins afin qu'ils donnent toute leur mesure dès qu'ils arrivent sur le marché. La technique a répondu présent. Le temps dira si cela a permis aux vins de conserver aussi leurs capacités de garde. Une meilleure maîtrise technologique du domaine viti-vinicole a permis de diminuer le pourcentage de mauvais vins, souffrant d'altérations diverses. Le revers de cette médaille est aussi une certaine banalisation des goûts puisque les cépages plantés de par le monde sont souvent les mêmes et les techniques de vinification partagées par tous.

Repos

Les hommes et les femmes du vin ne sont pas en reste dans ce « vignoble mondial » car il existe un nombre croissant d'œnologues qui font du vin sur plusieurs continents. On les appelle les *flying wine-makers*. L'espace-temps se réduit donc pour eux, comme pour les critiques et marchands qui doivent maintenant suivre deux vendanges par an, une dans chaque hémisphère. La vigne doit observer une période de repos pour bien produire et reconstituer ses réserves, ce qui laisse un temps mort en hiver, au nord comme au sud. On essaie bien, dans quelques pays tropicaux, de tirer deux

récoltes par an, comme dans un vignoble en Thaïlande, mais les résultats ne sont guère fameux ! Le temps nécessaire à la production d'un vin est assujetti à des lois naturelles même si la ville ne dort jamais.

D. Cobbold

Continuités musicales

Nadia Wasiutek *

Ils doivent encore crier pour se faire entendre.
Heureusement, ils n'ont plus grand-chose à se dire.
François Maspero

La ville, la vie, la musique en continu.

Et s'il existait des temps morts, des pauses, des soupirs, des quarts de soupirs dans cette ville orchestre qui ne cesse de produire des sons.

Le silence est musique.

Entrée du premier basson, *fortissimo*. Une voix démente dans cet espace sonore irrégulier. Pulsation systématique. Le basson se tait. Une trompette sardonique, précise, enchaîne. *Accelerando*. Accords de septième augmentée sur tous les tons. Le malaise grandit. Glissando aux trombones. Geste brusque: il jette son crayon. La musique s'interrompt sur le papier, pas en lui. Il relit: le basson, la trompette et le reste. Il sent une énergie dévastatrice l'envahir. Il étouffe. Sortir, respirer, trouver. Il prend sa veste, claque la porte derrière lui, appelle l'ascenseur. Se souvient de ce son, premier mouvement, mesure 49. Crescendo. Impatience. Il dévale l'escalier, croise la mesure 49. Intrusion d'un tintement de sonnette au 4e. Et ses pas à lui, sourds, vibrent. Il n'avait pas songé à ça: ajouter des vibrations à cet endroit. Mesure 49 en *decrescendo*.

Dehors, la rue, la même. En fait, si on l'écoute vraiment, non. Pas de ressemblance. Aucune mesure n'est jouée pareil. Pédale

* Musicienne, chef d'orchestre.

identique, base instrumentale similaire, certes. Mais hier dimanche, c'était un tout autre tempo. Rythmes plus lents. Beaucoup moins d'instruments. C'est d'ailleurs hier qu'il a trouvé le thème de son troisième mouvement.

Depuis qu'il s'est mis au travail, sur ce concours, il se sent devenir fou. Le sujet: la ville en sons. Et cela fait des semaines qu'il se promène à travers la ville, empruntant ses rues, ses ponts, entrant dans ses musées, ses cafés, ses maisons. Des semaines qu'il écoute: le son de ses rues et ses voitures, ses marteaux-piqueurs et annonces sonores de toutes sortes, ses habitants et leurs conversations, leurs pas, leurs rires, leurs cris.

Depuis, il découvre la ville comme une grande partition polychronique et polyrythmique. Un concerto pour centaines de solistes aux phrasés déstructurés. Il sait décrypter toutes les séquences de sons, comme ces quelques mètres cubes de ville: une voiture, vitre ouverte, un conducteur et deux enfants à l'arrière.

Pour lui, c'est devenu: roulement de timbales pour le moteur, tel instrument pour la radio, tels autres pour le klaxon et les insultes en italien de l'homme et tant d'autres, criards, pour les enfants qui braillent.

Ses recherches l'épuisent. Là il marche encore, il écoute encore. Un bus passe, il l'entend. Il décide de prendre le métro, pour changer. La station est sale, ses odeurs l'agressent. Sur le quai, en face, deux musiciens jouent des airs slaves. Un crissement terrifiant annonce l'arrivée du métro. Il a mal aux oreilles et ses mains sont des parois trop fines pour qu'il n'entende plus rien. Il sent qu'il n'en peut plus. Il s'échappe de la station en courant et s'en retourne dans la rue.

Figé sur le trottoir, il écoute et juge tous ces sons qui deviennent pénibles. Il se remémore ce qu'il a écrit et se dit que cela ne le satisfait pas. Il lui manque l'essentiel. La sève. Alors, il se remet à marcher, à la recherche du son qui créera l'émotion. Il engrange des airs, grave sa mémoire de tout ce qu'il entend, s'assied à la terrasse d'un café, écoute. Le temps passe, le flipper s'arrête. La nuit tombe. On ferme. Il va plus loin. Salle Pleyel, il aperçoit des danseuses qui répètent, à travers la fenêtre, là-haut. Il pourrait entendre l'air qu'elles écoutent, si le bruit de la circulation ne cou-

vrait pas son imagination. Il a mal à la tête, se sent nerveux. Il marche encore, se saoule d'airs de toutes sortes et remarque qu'il se fait tard.

Les commerces sont fermés depuis longtemps. La ville s'est un peu calmée mais elle est bruyante encore. Ce n'est pas à cette heure qu'il entendra les oiseaux, ils dorment. Comment font-ils, d'ailleurs, avec tout ce bruit ? Club de jazz qui ferme, il s'en sort. Discothèque qui ouvre et le laisse entrer. La foule criarde lui donne envie de vomir. Dans les *dance-floors*, la musique est trop forte. Il s'assied au bar. Écoute. Bouchons de mauvais champagne qui sautent, baffles qui tremblent du combat d'Arsis et Thésis...

D'un coup, il veut que le *DJ* meure. Il se lève, hurle mais on ne l'entend pas. Juste ses voisins qui grimacent d'avoir mal aux tympans. Il se jette sur la platine et casse, casse. La musique s'arrête. Le silence se fait, de surprise, d'incompréhension. Et là, il exulte. Voilà ! C'est ça ! Ce qu'il cherchait ! cette émotion : le silence.

Des danseurs se mettent à crier de peur. Deux types l'agrippent et le jettent sur le trottoir. Il se relève, les lèvres en sang. Il n'a pas senti le coup du vigile. Disons qu'il y avait trop de bruit. C'est comme une anesthésie. Il titube un peu en entrant dans le parc Monceau. C'est calme. Ses oreilles bourdonnent encore de trop de décibels. Il aperçoit un banc et se pose. Soupir. Pause. Longues mesures de pauses.

Il comprend alors que le bruit en continu l'empêche de réfléchir, l'empêche de ressentir aussi. Il se dit que le silence donne de la dimension à ce qui n'est pas le silence. Il se dit aussi qu'à écouter la ville, il n'a jamais entendu de silence, jamais. Que ce n'était certainement pas bien qu'il n'y ait pas de silence, jamais dans la ville. Il pense encore que tout cela est flou, qu'il est fatigué et qu'il ne peut expliquer ces choses avec des mots. Mais il sait qu'il peut rentrer maintenant et reprendre l'écriture de sa symphonie. Il a trouvé l'émotion.

Il veut héler un taxi, mais se dit que non. Il ira à pied. Il veut marcher et faire le silence en lui. Point d'orgue.

N. Wasiutek

Un peu de silence, je vous prie. Désolé, Monsieur, nous n'en avons plus. Nous avons des sons, toutes sortes de bruits à vous proposer. Mais de silence, en ville… désolé, nous n'en avons plus.

Conclusion
Quelques balises pour une cité à la carte

Luc Gwiazdzinski

Face aux évolutions qui affectent le rythme de nos vies et de nos villes, deux discours contrastés émergent généralement: celui de l'aliénation et celui de la libération et de l'invention.

Dépasser les discours caricaturaux

Pour beaucoup, l'avènement de la ville en continu temporel 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 est synonyme de dictature du temps en continu des entreprises et des réseaux et de triomphe de l'idéologie de la compétition. Apprenti sorcier croyant maîtriser l'espace et le temps, l'homme se retrouverait aujourd'hui prisonnier d'une cité globale qui lui imposerait son propre espace et ses propres rythmes. La généralisation de la ville en continu temporel serait source de catastrophes: problèmes de santé, disparition des temps de rencontre et espaces collectifs, perte de repères et de cohésion globale de la société, multiplication des conflits entre individus, groupes et territoires; accroissement des déséquilibres et des inégalités entre individus et territoires, difficulté à gérer une demande continue et aussi éclatée et dégradation générale de la qualité de vie.

Sous prétexte de liberté, c'est l'individu sous pression qui paierait l'addition. Soumis à la dictature de l'urgence et au temps en continu des réseaux, il se verrait de plus en plus contraint de zapper entre les emplois du temps et les territoires de la cité éclatée.

L'homme serait soumis à un double phénomène d'aliénation de l'espace et du temps. Cet espace et ce temps éclatés, « aliénés » selon l'expression d'Armand Frémont [1976], l'empêcheraient de réunir les morceaux du puzzle de sa vie. L'aliénation viderait progressivement l'espace et le temps de leurs valeurs pour les réduire à une somme de lieux et de moments réglés par les mécanismes de l'appropriation, du conditionnement et de la reproduction sociale: fragmentation du temps personnel d'un côté, pression continuelle de l'entreprise et des réseaux de l'autre.

Ce scénario catastrophe verrait se renforcer la dualisation humaine et territoriale de la société. D'un côté, les « maîtres du temps » une minorité d'individus favorisés capables de « resynchroniser » leurs activités, de se payer des « services de temps » et de se déconnecter pour se mettre au calme. De l'autre, accroissement des difficultés et des tensions pour une majorité de la population, « les esclaves du temps » incapables de se payer certains services, perpétuellement sous tension et sans possibilité aucune de se déconnecter. En parallèle se mettrait en place des territoires à deux vitesses: d'un côté les « territoires numériques » performants et rapides en continu temporel et de l'autre les « territoires archaïques » – subis ou choisis – du repli et de la nostalgie. Seule une catégorie de la population aisée serait capable de zapper de l'un à l'autre en fonction de son besoin de performance ou de repos.

A contrario, on peut décider de renverser les choses, choisir d'investir la nuit, dernière frontière, territoire en friche, disponible pour chacun, chaque jour renouvelé, un espace de liberté tout à la fois lieu d'échange et de rencontre, gisement d'emplois, terrain de découverte et de création comme nous l'avions proposé dans un appel à projets du Cercle pour l'aménagement du territoire dans un essai sur *les Territoires de l'ombre* [Aghina, Gwiazdzinski, 1997].

On pourrait imaginer pouvoir échapper au chômage, à l'insécurité, à l'absence de communication ou à la ségrégation. Pourquoi ne pas anticiper le développement prévisible des activités nocturnes afin de gérer au mieux les inévitables conflits d'usages? On peut réfléchir à un aménagement et à un développement global de la ville qui intègrent la dimension temporelle et ne transforment pas la ville en caricature de cité livrée aux seules activités économiques. On

peut alors imaginer « la nuit comme une nouvelle frontière » [Gwiazdzinski, 1997] dans le but d'une amélioration de la qualité de vie des habitants, avec ses mairies et ses services publics ouverts face aux activités commerciales et industrielles en continu.

L'animation et la mise en lumière de la ville peuvent contribuer à réduire le sentiment d'insécurité, générer des emplois et contribuer à créer un nouvel imaginaire [Gwiazdzinski, 1996]. Dans de nombreuses villes, l'insécurité et le sentiment d'insécurité ont fortement progressé, notamment dans les quartiers et les moments où la ville se trouve amputée d'une partie de ses activités [AIR Strasbourg, 2001].

Partout les réponses en termes d'effectifs policiers, de caméras de surveillance ou même de couvre-feu sélectif ont montré leurs limites. Peupler la soirée et la nuit en maintenant ouverts plus tardivement services publics (commissariats, centres socioculturels...) et commerces permettrait de créer les conditions d'un encadrement social naturel [Gwiazdzinski, 2001]. Dans de nombreuses villes, l'expérience des « correspondants de nuit » a eu des résultats intéressants et pourrait être étendue à d'autres agglomérations et quartiers. Des réseaux de transport de nuit adaptés permettraient de desservir les zones d'activités, les cités universitaires et les espaces de loisirs du centre et de la périphérie.

Entre ces « futuribles » contrastés, l'avenir reste à construire en acceptant la complexité.

Accepter la complexité

Le temps, quelle que soit son échelle, se déroule selon une succession continuité/discontinuité de nature binaire qui marque l'écoulement de nos existences. Quelles que soient les évolutions possibles et les recompositions à l'œuvre, l'individu, la société, la ville auront toujours besoin de discontinuités, « d'espaces tampons », de « contretemps » inorganisés pour vivre, discuter ou ne rien faire, à plusieurs ou seuls avec leur imaginaire. Temps de réflexion, d'échange et de fraternité, ce temps libre et citoyen n'est jamais perdu. En ce sens, nos emplois du temps et nos villes peuvent être comparés à nos maisons où subsiste toujours une pièce où sont stockés – pas rangés – les objets qui nous semblent

inutiles. Empruntant aux utopies pirates du XVIIIe siècle, un phénomène comme les *raves*, qui occupe provisoirement un territoire dans l'espace, dans le temps et dans l'imaginaire et se dissout dès lors qu'il est répertorié, est symbolique de notre époque. Au-delà de ces TAZ (Temporary Autonomous Zone), l'explosion actuelle d'événements festifs, festivals et autres salons spécialisés va dans le même sens.

Plus qu'une ville homogène, en continu spatial et temporel, nous aurons plus sûrement à gérer :

– des environnements artificiels, complexes, aux limites floues, aux rythmes pluriels et aléatoires ;

– un patchwork social, spatial et temporel en résonance avec le monde ;

– une cité peuplée d'acteurs multiples (habitants, utilisateurs, visiteurs...) de plus en plus exigeants sur la qualité, la sécurité et la proximité face aux vitesses de changement. ;

– une demande et une pratique de la ville de plus en plus individualisée, complexe et éclatée ;

– une ville labyrinthe, architecture spatiotemporelle complexe, tour de Babel d'informations difficile à lire et à maîtriser pour qui ne disposera pas des clés ;

– un développement des identités urbaines où la culture du temps et le régime temporel des individus et des groupes seront importants.

Dans les évolutions en cours, c'est le problème de l'éclatement, de la fin des continuités sociales, territoriales, qui est le plus prégnant et auquel nous sommes le moins bien préparés.

Changer de paradigme

Pour vivre, habiter, travailler, fréquenter voir gérer un morceau de cette cité globale imprévisible par nature, nous devons changer de paradigme pour tenter de dégager de nouvelles marges de manœuvre, développer de nouveaux outils et surtout redéfinir un certain nombre de principes qui fondent notre société et notre capacité à vivre ensemble.

Nous devons changer de lunettes pour penser la ville comme un labyrinthe en quatre dimensions habité, visité, qui évolue en per-

manence : une ville polychronique et polyrythmique. Pour penser, imaginer des systèmes aussi complexes, aléatoires, éphémères, multiscalaires et comprendre ce que pourrait être cette « cité globale à la carte », nous devons sans doute accepter d'oublier un instant la sécurité d'une pensée linéaire ordonnée, sa grammaire et ses codes, pour adopter les lunettes du « zappeur » qui recompose en permanence et à sa guise l'espace et le temps, et réinvente en permanence sa ville, à la carte. Quoi de plus adapté pour approcher un tel patchwork social, spatial et temporel et favoriser les échanges, les mélanges, l'invention et la créativité ? Le chercheur comme l'urbaniste ou l'édile doivent modifier leur approche de l'espace urbain, adopter un nouveau regard, penser, concevoir et gérer la ville en prenant en compte de manière simultanée la matérialité urbaine, les flux et les emplois du temps.

La réflexion doit définitivement basculer d'une logique de gain de temps à une logique de qualité de temps. L'écologie qui, pour l'instant, a surtout insisté sur la maîtrise de l'urbanisation et de l'industrialisation, des espaces et des productions, doit aujourd'hui intégrer la maîtrise et la qualité des temps.

Une approche prospective

La dictature de l'urgence, l'hypertrophie du présent et la survalorisation du passé qui caractérisent notre société s'accompagnent d'une incapacité à penser le futur et à se projeter pour construire notre avenir :

– l'homme doit se réconcilier avec le temps, notamment celui de la prospective pour échapper à la dictature de l'urgence et du présent ;

– il doit anticiper le développement prévisible des activités sur des tranches horaires de plus en plus larges afin de gérer au mieux les inévitables conflits d'usage.

Les pistes de réflexion pour la ville de demain résident plus sûrement dans la capacité individuelle et collective à imposer le débat sur ces questions et à mettre en place les conditions d'une négociation et d'un arbitrage permanent que dans la définition d'un aménagement spatiotemporel trop dogmatique ou dans une nostalgie passéiste autour des bons vieux temps de la ville.

L'ouverture d'une réflexion croisant le temps, les systèmes productifs et l'espace, est l'occasion de définir une approche plus équilibrée et plus souple du développement et de la démocratie et une nouvelle culture du temps, un temps citoyen et maîtrisé.

La société doit pouvoir retrouver une capacité à formuler des projets d'utilisation et de maîtrise conjointe du temps et de l'espace au niveau de l'individu, de la famille, du voisinage, du quartier, de la ville; il lui faut trouver les moyens de les harmoniser à l'échelle de la région, de la nation et de l'Europe. L'occasion est belle de reconquérir des marges de manœuvre et de reprendre en main notre futur autour de choix tels que la qualité de la vie, le développement durable. Il est possible de le faire en laissant les options largement ouvertes, en assurant le maximum de diversité à tous les niveaux et en rendant à la population la faculté de se penser, d'inventer ses futurs pluriels et de s'organiser en vue d'une activité plus créatrice.

Nous ne pouvons prendre le risque de laisser des décisions isolées aboutir à de nouveaux déséquilibres, et à de nouvelles inégalités entre individus, quartiers et territoires. C'est en posant la question dans le cadre d'un large débat public et non en la renvoyant à la sphère privée que l'on peut espérer défendre les catégories les plus défavorisées, renforcer l'égalité entre citoyens et assurer la cohésion sociale.

Définir de nouveaux outils

Face à ces mutations, à ces décalages et logiques si contradictoires, la ville et les territoires deviennent tout naturellement des champs de bataille, de conciliation, de recherche ou d'expérimentation dont les outils restent encore largement à inventer.

Nous devons mettre en place des modalités d'apprentissage, d'initiation et d'éducation à la ville pour tous et imaginer une nouvelle ergonomie urbaine s'appuyant sur de nouveaux modes de représentation (cartes, animations...), d'« imagibilité » [Lynch, 1960] et d'appropriation d'un environnement complexe et changeant. Les premiers travaux engagés en Italie – Politecnico de Milan – et en France – laboratoire Image et ville de Strasbourg – autour des chronotopes et de la cartographie spatiotemporelle

– animation – laissent entrevoir d'intéressants développements [Pujo, Klein, Gwiazdzinski, 2001].

La qualité de nos vies dépendra de la capacité que nous aurons tous à négocier nos emplois du temps au mieux en alternant moments de pression et moments de pause, connexions et déconnexions avec la cité globale en continu. À nous de décider si ces contretemps, ces pauses, seront les mêmes qu'aujourd'hui ou plus aléatoires. À ce titre, les démarches engagées en Italie, en Allemagne et plus récemment en France autour des « bureaux du temps » devront être suivies et encouragées. Elles permettent de remettre le citoyen et la citoyenneté au centre du débat et se situent au croisement de quatre demandes fortes de la population qui se sont notamment manifestées lors des derniers scrutins municipaux: qualité de la vie quotidienne, proximité, convivialité et démocratie participative. Démarche globale qui ne sépare plus la ville, l'entreprise et la population, l'approche temporelle permet d'envisager une nouvelle gouvernance associant population, syndicats, entreprises et associations. Transversale par nature, compétence d'aucune collectivité, toute politique temporelle oblige au partenariat local et à la mise en place d'un processus de négociation en continu à l'opposé d'une approche autoritaire imposée d'en haut.

Au-delà de l'aspect négociation, il s'agit également de développer de nouveaux modes et outils de régulation des inégalités sociales et spatiales intégrant la question du temps. Dans les années cinquante, on a tenté d'assurer « une meilleure répartition des hommes, des activités et des richesses pour le bien-être et l'épanouissement de la population ». Aujourd'hui, on doit chercher à définir les méthodes et les outils d'un aménagement spatiotemporel équilibré tant en intra-urbain qu'à l'échelle du réseau de villes. Ces préoccupations temporelles doivent irriguer les procédures d'aménagement et de développement qui se mettent actuellement en place et permettre une gestion globale de la mobilité tant au niveau de la personne que des territoires. Les plans de déplacements urbains, les schémas de cohérence territoriale doivent aboutir à la mise en place de plans de réglementations différenciées selon les heures ou des jours de la semaine, dans lesquels la notion de mixité temporelle soit valorisée. Dans la recomposition à l'œuvre

sur les territoires, la dimension temporelle est un élément d'enrichissement des dynamiques d'intercommunalité de projet et des pays autour des notions de qualité de vie et de territoires pertinents et vécus.

Revisiter nos vieux principes

La République pour tous dans l'espace et dans le temps

Cette évolution des systèmes urbains, le développement du temps en continu des entreprises et des réseaux, les risques d'accroissement des inégalités et de délitement du lien social nous obligent à réaffirmer et à relire les principes fondateurs de la République, en tenant compte de ce nouveau contexte: Liberté, Égalité, Fraternité, dans l'espace mais aussi dans le temps. La notion d'égalité temporelle devrait tout particulièrement être prise en compte et affirmée de jour comme de nuit [Gwiazdzinski, 2001].

Le droit à la ville pour tous partout et à toute heure

Il s'agit de définir un nouveau droit à la ville qui ne se limite pas à la période diurne mais tienne compte des mutations engagées: un droit à la ville pour tous, partout et à toute heure. La citoyenneté se comprend de jour comme de nuit dans ses droits comme dans ses devoirs.

Sous réserve que soient mis en avant ces principes, posés clairement les éléments du débat et développés les outils et procédures d'aménagement spatiotemporel adaptés à la ville polychronique – qui dort, qui travaille et qui s'amuse –, l'hypothèse du développement maîtrisé d'une ville en continu peut et doit rester ouverte. Pour paraphraser le magazine *Nova*, « La ville en continu: si je veux ».

Substituons à l'angoisse du faire celle du bien faire et retrouvons la sagesse de nos maîtres italiens… *« Chi va piano, va sano ; chi va sano, va lontano »*…

L. Gwiazdzinski

Postface
Se libérer du présent

Les victimes viennent d'entrer dans l'extrême de leur disgrâce, elles ennuient.
Albert Camus

La réflexion engagée dans cet ouvrage autour du thème de « la ville en continu » interpelle le médecin urgentiste et le citoyen. Il semble que l'on échappera difficilement à la mise en place d'un système urbain en continu. À l'échelle mondiale, l'industrie et la bourse ne se sont pas gênées. Alors que modernité semble rimer avec continuité, la seule sortie ou rupture possible serait d'ordre culturel. En attendant, ces changements de rythme perturbent nos organisations et nos existences.

Consommation immédiate

Aujourd'hui, le rapport aux autres semble essentiellement basé sur l'avoir. À travers l'ingestion d'une réalité prédigérée, les médias nous obligent « à en croire nos yeux ». Ils nous enferment dans le présent et la satisfaction immédiate et permanente : « vu à la télé ». *La lanterne magique donne une vision du monde instantanée : le temps ne s'écoule plus. Il ne le peut plus, parce que s'il s'écoulait, il y aurait répétition. Bombardé de publicités dans lesquelles le corps et le sexe cachent la promotion de produits peu désirables, stimulé en permanence avec ces leurres, le citoyen se trouve réduit à la seule dimension de consommateur. Ici et maintenant.*

Les actualités se pressent les unes derrière les autres. L'événement succède à l'événement. Échelles et valeurs se mélangent. Urgence et oubli. On ne peut rien retenir. Qui se souvient encore du Ghana ? Seul le 11 septembre 2001 semble pouvoir résister à l'oubli. Sans doute s'agit-il d'une

actualité différente, d'un acte de guerre monté pour les médias dans une mise en scène barbare. Ses auteurs nous disent : vous serez obligés de vous en souvenir.

Prisonniers du présent

Deuxième constat, une partie de la population ne se reconnaît plus dans l'espace mais dans le territoire, sa forme archaïque. Devenus concurrents, ces territoires et leurs habitants sont eux-mêmes mis en compétition. On est territorialisé dans le temps par une manipulation permanente du présent et de l'immédiateté. Deux types de populations semblent particulièrement touchés par cet ancrage dans le présent, une partie de la jeunesse et les exclus :

• *Le bruit est un temps que l'on occupe en même temps que l'autre. Certains jeunes occupent aujourd'hui l'espace et le temps par le geste et le bruit. Les rassemblements bruyants devant les cages d'escaliers, la voiture qui file dans la ville toutes vitres ouvertes laissant échapper un flot de musique sont des formes marquées d'affirmation par occupation du présent.*

• *Les gens qui errent dans les rues, exclus par le divorce inconscient entre la personne et l'institution qui ne les voit pas, ont perdu beaucoup de choses, notamment la représentation de leur corps. Voilà pourquoi ils ne se plaignent pas. Lorsque l'on n'est pas regardé, pas vu, lorsque l'on n'existe pas dans les yeux des autres, on n'existe pas dans ses propres yeux. Devenus objets, ils ne savent pas qu'ils ont un corps, que ce corps est malade : vous pouvez mettre en place tous les accès aux soins pour les plus démunis, ils ne viendront pas. Ils ont également perdu la représentation du temps : quand aujourd'hui ressemble à demain, le temps ne s'écoule pas. Ils sont coincés dans le présent sans aucune envie d'investir le futur, aucun désir de se projeter dans l'avenir parce qu'ils savent très bien que cela ressemblera à ce qu'était le temps hier et à la catastrophe d'aujourd'hui.*

Cet enfermement dans l'espace et dans le temps est une souffrance psychique qui ne s'arrête jamais. À quoi bon prendre l'initiative : personne n'écoutera. Difficile d'en sortir quand rien n'est pensé dans le devenir et la durée. Or, dans la vie, on ne peut maintenir le présent. Le temps qui passe est un temps de transformation. Les vagues qui s'écrasent sur la grève sont pareilles et dissemblables. Si on s'inscrit dans ce temps perpétuel et répéti-

tif, on empêche la transformation. On sombre alors dans la mélancolie, la désolation ou la violence. Le temps perpétuel et sans rythme est la négation même de la vie. Sans transformation, que serait une vie humaine? De la consommation, seulement de la consommation.

Proximité et urgence apparaissent comme des réponses faciles à ce vertige du présent.

Réponses à long terme

Cette territorialisation du temps dans le présent – qui nécessite l'urgence – est à l'origine du Samu social qui a pour objectif d'aller à la rencontre de ceux qui ne demandent plus rien, parce qu'ils n'espèrent plus rien de la société. Il est à l'écoute de ceux qui veulent soulager un peu de cette souffrance de société qui atteint les corps et les psychismes et s'attaque aussi à la dignité. Il a pu être complété et renforcé par un numéro vert pour orienter 24 heures sur 24 les personnes sans abri. Ce service à la population ouvert en permanence a permis de tisser, par ce moyen, un peu d'écoute et de fraternité pour les plus fragiles. Depuis, les façons de penser l'aide sociale d'urgence ont évolué. Passée l'urgence, nous devons apprendre à réinsérer les exclus dans le temps. Les codes du temps, de l'espace et du corps sont des codes qui se perdent et s'apprennent. Un chômeur a du mal à inscrire son temps individuel dans un temps collectif. La réinsertion demande un long temps d'apprentissage, un soutien que peu de structures sont prêtes à apporter.

Inadaptation des institutions

Plus généralement, on vit encore avec des institutions qui ont été pensées dans les années soixante-dix. Aujourd'hui, tout change et nos organisations ont du mal à s'adapter. C'est le cas de l'hôpital et des difficultés de passage aux 35 heures. Les institutions sont de moins en moins efficaces dans leurs objectifs et leurs horaires. La PMI est une belle invention qui concerne à la fois le préventif et le curatif. Par contre, ces structures ferment le vendredi soir à 18 heures et n'ouvrent à nouveau que le lundi matin à 8 heures. Or les problèmes arrivent aussi la nuit et le week-end. Autre exemple: celui des sans-papiers. Les institutions ont été incapables de réagir à cette question nouvelle. Ce sont les associations qui apportent des solutions pratiques pour des questions non prévues par l'institution: coucher, repas…

Dictature du mouvement

La forme de la ville actuelle agresse. Elle n'est plus faite pour l'arrêt. Aujourd'hui, c'est un lieu de passage permanent où l'on ne reste plus. Il y a eu transformation de l'objet. Pendant des années, le métro et les gares furent des lieux de refuge. Ces entreprises veulent aujourd'hui qu'on y passe. C'est ce que dit le mobilier urbain. On ne peut pas s'asseoir sur les bancs. On ne s'arrête pas. Le mobilier de nos places publiques ne raconte pas autre chose : hommage indirect au mouvement et à la mobilité permanente. Malheur aux vaincus, aux faibles, aux fatigués, aux immobiles. On s'éloigne des Droits de l'homme et du citoyen et la ville oublie l'urbanité…

Personne n'habite cet espace public, espace de tout le monde et du vivre ensemble. Il n'appartient à personne, mais tout le monde y passe. On doit pourtant en prendre soin. Quelles règles établir qui s'appliquent dans cet espace et dans le temps ?

Perte de rythme

Je crois que la maladie est avant tout culturelle. On ne fait plus de séquence de temps car on n'est plus une civilisation rurale. Autrefois, il y avait des institutions, des rites de passage qui tenaient compte du temps, des saisons, des rythmes naturels et de la vie. Aujourd'hui, on a perdu la notion du temps. Le temps biologique est nié jusque dans la mort, qu'on a déritualisée. Elle ne correspond plus à notre mode de communication qui repose sur l'image et sur l'instant. La mort n'a plus sa place dans ce vertige du présent. Le flot d'images et l'immédiateté de l'information la rendent dérisoire. Urgentiste, médecin technicien, j'ai longtemps surveillé des données techniques, très éloignées de la dimension métaphysique et je me suis attaqué à la maladie, moins subjective que le malade. Dans notre société, la mort est embarrassante, il vaut mieux ne pas en parler. C'est pourquoi 70 % de la population va mourir à l'hôpital. Dans cet univers technique et aseptisé, on essaie une dernière fois de se faire réparer mais c'est l'échec. On meurt par défaut, comme si l'on n'avait pas compris qu'on ne guérit pas de la mort. Retrouver l'échange et l'accompagnement est nécessaire.

Un projet commun

Tant que l'on n'a pas défini de projet commun, de référence qui garantisse la démocratie, pourquoi voulez-vous que les gens soient civils ? Chaque fois que l'on fait l'économie de l'abstraction, on rentre dans les questions sous forme de violence. C'est l'exemple de la politesse. C'est pour cette raison sans doute que les sociétés anciennes donnaient une telle place à la parole. La société moderne l'a remplacée par le contrat. Les nouvelles règles de la société post-moderne restent à inventer.

L'homme a besoin de temps pour aborder les dimensions spirituelles. Nous devons chercher à redonner du sens si nous voulons nous libérer du présent et construire ensemble un nouveau projet pour vivre ensemble.

Xavier Emmanuelli,
fondateur et président du Samu social,
cofondateur de Médecins sans frontières,
ancien secrétaire d'État à l'Action humanitaire d'urgence.

Références bibliographiques

ADEUS, « Dimensions villes », *lettre Adeus*, n° 32, juin 2001.

AGHINA B., GWIAZDZINSKI L., « Le territoire des ombres », texte retenu lors de l'appel à utopie Datar du Cercle pour l'aménagement du territoire, Datar, 1998.

AGHINA B., GWIAZDZINSKI L., « Les territoires de l'ombre », *Aménagement et Nature*, n° 133, juin 1999.

AIR, *Une ville pour tous*, brochure pour les municipales 2001 à Strasbourg.

ALLET J., *l'Exclusion : définition et mécanismes*, l'Harmattan, 2001.

ARENDT J., ALDHOUS M., MARKS V., « Alleviation of Jet-lag by Melatonin: Preliminary Results of Controlled Double Blind Trait », *British Medicine Journal*, 292, 1986, p. 1170.

ARISTOTE, *Physique*, éd. et trad. fr. Carteron, G. Budé, 1926.

ASCHER F., *les Nouveaux Principes de l'urbanisme. La fin des villes n'est pas à l'ordre du jour*, l'Aube, 2001.

ASCHER F., *Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, l'Aube, 2001.

ASSOCIATION FRANÇAISE DES MÉTIERS DE LA NUIT, Article 3 du décret n° 2002-194 du 11 février 2002 relatif aux actes professionnels et à l'exercice de la profession d'infirmier.

ATE-SEV, *Innovation dans les transports publics régionaux et urbains*, Berne, 2000, 36 p. [http://www.ate.ch].

AUGÉ M., *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992, 150 p.

AUGUSTIN (SAINT), *Confessions*, trad. fr. Arnaud d'Andilly, Gallimard, 1993.

BACHELARD G., *la Dialectique et la Durée*, Puf, 1950.

BALLET J., *l'Exclusion : définition et mécanismes*, l'Harmattan, 2001.

BAILLY J.-P., HEURGON E., *Nouveaux Rythmes urbains : quels transports ?*, l'Aube, 2001, p. 87.

BARROW J.D., TIPLER F.J., *the Anthropic Cosmological Principle*, Oxford University Press, 1974.

BATAILLE G., *la Part maudite*, Minuit, 1967.

BECKETT S., *En attendant Godot*, Minuit, 1952.

BEGOUT B., *Zéropolis : l'expérience de Las Vegas*, Allia, 2002, 125 p.

BELLANGER F., MARZLOFF B., *Transit, les lieux et les temps de la mobilité*, l'Aube, Media Mundi, 1996.

BERMAN A., « Remémoration, répétition et perlaboration », in S. Freud, *la Technique psychanalytique*, Puf, 2003.

BEY H., *TAZ*, l'Éclat, 1997, 90 p.

BOERI S., LANZANI A., MARINI E., *Il territorio che cambia*, Milan, Abitare Segesta, 1993.

BONFIGLIOLI S., « Le proposte di Piano », in Comune di Milano, 1994.

BONFIGLIOLI S., « Le politiche dei tempi urbani », *Urbanistica Quaderni*, Collona dell'Istituto Nazionale di Urbanistica, Anno III, 1997, p. 9-13.

BONFIGLIOLI S., « I quadri teorici, le esperienze di riferimento », in Comune di Pesaro, 1999, p. 116-128.

BONFIGLIOLI S., MAREGGI M. (dir.), « Il tempo e la città fra natura e storia. Atlante di progetti sui tempi della città », *Urbanistica Quaderni*, n. 12, Roma, Inu Edizioni, 1997.

BOULLÉE E.-L., « L'architecture virtuelle, entre simulacre et hyperréalité », *AMC*, n° 118, septembre 2001.

BOULIN J.-Y., « Une ville à temps négocié », *Annales de la recherche urbaine*, n° 77, 1998, p. 15-21.

BOULIN J.-Y., MÜCKENBERGER U., *Temps de la ville et Qualité de la vie*, Best, Études européennes sur le temps, Fondation européenne pour l'amélioration des conditions de vie et de travail, 1999, 89 p.

BOULIN J.-Y., MÜCKENBERGER U., *la Ville à mille temps*, l'Aube-Datar, 2002, 224 p.

BOULIN J.-Y., DOMMERGUES P., GODARD F., *la Nouvelle Aire du temps*, l'Aube-Datar, 2003, 280 p.

BOUTINET J.-P., « Le concept de projet et ses niveaux d'appréhension », *Éducation permanente*, n° 86, 1986, p. 5-26.

BRAUMAN R., *les Médias et l'humanitaire – la communication, une arme contre la misère*, CFPJ, 2001.

BUE J., ROUGERIE C., « L'organisation des horaires : un état des lieux en mars 1998 », *Premières informations, Premières synthèses*, Direction de l'animation et de la recherche, des études et des statistiques du ministère de l'Emploi et de la Solidarité, 1999.

CAMPORESI P., *les Effluves du temps jadis*, Plon, Civilisations et Mentalités, 1995.

CANGUILHEM B., BOISSIN J., *les Rythmes du vivant*, Nathan, Paris, 1998.

CARLSTEIN T., PARKES D., THRIFT N., *Time Space and Spacing Time*, 3 vol., London, E. Arnold, 1978.

CASTORIADIS C., *l'Institution imaginaire de la société*, Seuil, 1973, p106.

CHAPMAN G.P., *Human and Environmental Systems, a Geographer's Appraisal*, Academic Press, 1977, p. 5.

CHASTRETTE M., *l'Art des parfums*, Hachette, Questions de science, 1995.

CHESNEAUX J., *Habiter le temps*, Bayard, 1996.

CHIESI A.M., *Sincronismi sociali*, Bologne, Il Mulino, 1989.

CLEMENTI A., DEMATTEIS G., PALERMO P.C. (dir.), *Le forme del territorio italiano*, Roma-Bari, Laterza, 1996.

COBBOLD D., *Harpers, Guide Book to Asian Markets for Wines and Spirit*, Londres, Harpers Trade Press, 80 p.

COBBOLD D., *les Plus Grands Vins du monde*, Hatier, 1996, 168 p.

COMMUNICATIONS OF THE *ACM*, vol. 44, n° 12, décembre 2001.

COMUNE DI CREMONA, MAREGGI M. (dir.), *Piano dei tempi e degli orari della città di Cremona. La fase di sperimentazione*, Cremona, 1999.

COMUNE DI MILANO, *Piano regolatore degli orari per la città di Milano*, 3 vol., Milano, 1994.

COMUNE DI PESARO, BONFIGLIOLI S., ZEDDA R. (dir.), « Il Piano dei tempi e degli orari della città di Pesaro », *Urbanistica Quaderni*, n° 18, Inu Edizioni, Roma, 1999.

CONFÉRENCE PERMANENTE DES POUVOIRS LOCAUX ET RÉGIONAUX DE L'EUROPE, *la Charte urbaine européenne*, les Éditions du Conseil de l'Europe, 1993, 125 p.

COTET, LAINE, STUTE-CADIOT, *Das Unbehagen in der Kultur* (1929), trad. fr. *Malaise dans la culture*, Puf, 1995.

COUDRON O., *les Rythmes du corps. Santé et chronobiologie*, NIL éditions, 1997, 272 p.

CYRULNIK B., *la Naissance du sens*, Hachette, Questions de science, 1995.

DARES-DROIT DES FEMMES, « Temps de travail, temps parental, la charge parentale, un travail à mi-temps », *Premières Synthèses Dares*, n° 20.1, mai 2000.

DATAR, *Temps et Territoires, prospective et expérimentations*, décembre 2001.

Dernières Nouvelles d'Alsace, « La grève de nuit des médecins », 5 octobre 1996.

Dernières Nouvelles d'Alsace, 11 mai 2000.

DECLERCK P., *les Naufragés – avec les clochards de Paris*, Plon, 2001.

DELERM P., *la Sieste assassinée*, l'Arpenteur, 2001, 99 p.

DOMMERGUES P., « Les politiques du temps dans les territoires », communication aux *Entretiens territoriaux de Strasbourg*, 11 décembre 1998, 4 p.

ÉBRARD G., *Tourisme et Lumière, guide pratique de l'animation nocturne des villes, sites et monuments*, Conseil national du tourisme, la Documentation française, 1998, 155 p.

EHRENBERG A., *la Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, 1998, 318 p.

EMMANUELLI X. et J., *Au secours de la vie – la médecine d'urgence*, Gallimard, 1996.

Enquête CFE-CGC sur la RTT, mai 2000.

ESTERLE-HEBIDEL M., « Chérif avait 21 ans au moment de son accident », *Politique-santé*, n° 2, mars 1998, p. 61.

EVANS R.G., STODDART G.L., « Produire de la santé, consommer des soins », in Robert G. Evans, Morris L. Barer, Théodore R. Marmor (dir.), *Être ou ne pas être en bonne santé. Biologie et déterminants sociaux de la maladie*, presses de l'Université de Montréal, 1996, p. 39.

EVANS R.G., BARER M.L., MARMOR T.R., « Les déterminants de la santé de la population : comment améliorer l'état de santé dans les pays démocratiques ? », in Robert G. Evans, Morris L. Barer, Théodore R. Marmor (dir.), *op. cit.*, p. 223.

FAGNANI J., *Un travail et des enfants. Petits arbitrages et grands dilemmes*, Bayard, 2000.

FAIVRE M., PAIRIS C., *le Développement des transports de nuit*, rapport de stage, université de Franche-Comté, Maison du temps et de la mobilité de Belfort, 2002.

FLAMM M. *et alii*, *Gestion de la mobilité et Prestations intégrées de mobilité en Suisse romande*, Berne, Programme national de recherche PNR 41 « Transport et environnement », vol. M10, 1999, 54 p. [http://www.nfp41.ch].

FLAUBERT G., *Dictionnaire des idées reçues*, Mille et Une Nuits, 1999.

FNADT, *Rapport d'étape*, Association française d'excellence territoriale, 2000.

FOUCAULT M., *le Souci de soi, histoire de la sexualité*, t. 3, Gallimard, 1984.
FRÉMONT A., *la Région, espace vécu*, Flammarion, 1976, nouvelle édition 1999, 213 p.
FRESNEAU D., « Les sociétés de fourmis: régulation et apprentissage », *les Systèmes multi-agents*, séminaire organisé par Ch. Lenay à l'université de Compiègne, 1999.
FREUD S., *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914.
LE FURET, « Temps des enfants, temps des parents », n° 32, septembre 2000.
GABARAINE E., présidente de l'Association contre l'heure d'été; voir à ce sujet l'article « Mieux que le couvre-feu: interdire l'heure d'été », *Libération* du 30 juin 2001.
GODARD F., « À propos des nouvelles temporalités urbaines », *les Annales de la recherche urbaine*, n° 77, Plan urbain, ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et du Tourisme, décembre 1997, p. 7-14.
GODARD F., « Les temps réinventés. Ville.com », numéro spécial de *la Recherche*, décembre 2000.
GWIAZDZINSKI L., *Une première approche des barrières dans la ville*, mémoire de DEA, université Louis-Pasteur de Strasbourg, 1991, 212 p.
GWIAZDZINSKI L., « Nocturnes urbains », *Saisons d'Alsace*, n° 131, 1996, p. 89-97.
GWIAZDZINSKI L., « Violences urbaines et (re)présentations: l'exemple de la presse en Alsace », *Hommes et Migrations*, n° 1209, 1997, p. 101-107.
GWIAZDZINSKI L., « La ville, la nuit: un milieu à conquérir », in *l'Espace géographique des villes*, Anthropos, coll. Villes, 1998, p. 347-369.
GWIAZDZINSKI L., « La ville la nuit, un milieu à conquérir », in H. Reymond, C. Cauvin, R. Kleinschmager (dir.), *l'Espace géographique des villes, pour une synergie multistrates*, Anthropos, 1998, 557 p.
GWIAZDZINSKI L., « Strasbourg: retour sur les violences de la nuit du réveillon », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n° 25, 1998, p. 44-55.
GWIAZDZINSKI L., « La nuit, dernière frontière », *Annales de la recherche urbaine*, n° 87, septembre 2000, p. 81-89.
GWIAZDZINSKI L., « La nuit américaine », revue d'études anglophones *Sources*, Centre d'étude et de la recherche sur la culture européenne, université d'Orléans, septembre 2000.
GWIAZDZINSKI L., « Strasbourg la nuit », *Saisons d'Alsace*, automne 2000, p. 110-124.
GWIAZDZINSKI L., « Violences urbaines: repenser la ville », *le Monde*, 4 janvier 2001.
GWIAZDZINSKI L., « Éclairer la nuit urbaine, territoire d'enjeux », *Diagonal*, n° 150, juillet-août 2001, p. 35-38.
GWIAZDZINSKI L., « La République, une et indivisible de jour comme de nuit », *Lien social*, n° 586, août 2001, p. 10.
GWIAZDZINSKI L., « En finir avec la dialectique centre-périphérie », *Transeuropéennes*, n° 21, Relier la ville, automne 2001.
GWIAZDZINSKI L., « Diagnostic temporel, une fonction essentielle d'observation et de représentation », *Territoires*, n° 420, septembre 2001, p. 14-25.
GWIAZDZINSKI L., « Penser l'espace, panser le temps », *Territoires*, n° 420, septembre 2001, p. 5-9.

GWIAZDZINSKI L., « Utopie pour une ville ouverte 24 h/24 », *Territoires*, n° 420, septembre 2001.

GWIAZDZINSKI L., « Le temps a rendez-vous avec l'espace », in *Espaces, Temps, Modes de vie, Nouvelles Cohérences urbaines*, actes des 22e rencontres nationales des agences d'urbanisme, 2001, p. 250-258.

GWIAZDZINSKI L., « Das Territorium Belfort-Montbéliard und die PSA Peugeot-Citroën », in U. Mückenburger, M. Mentzl (dir.), *Der Global Player und das Territorium*, Leske, Budrich, 2002, p. 186-200.

GWIAZDZINSKI L., « Le nouveau mariage de l'espace et du temps », in *Nouveaux Rythmes de travail et Ville de demain*, Certu, Direction de la recherche et des affaires scientifiques et techniques, 2002, p. 3-11.

GWIAZDZINSKI L., « Les temps de la ville, nouveaux conflits, nouvelles frontières », in B. Reitel, P. Zander, J.-L. Piermay, J.-P. Renard (dir.), *Villes et Frontières*, Anthropos, 2002, p. 197-212.

GWIAZDZINSKI L., « Le temps et l'espace », in actes des 22e rencontres nationales des agences d'urbanisme, *Espaces, Temps, Modes de vie*, FNAU, 2002, p. 250-257.

GWIAZDZINSKI L., AGHINA B., « Utopie pour une ville ouverte 24 heures sur 24 », *Territoires*, n° 420, septembre 2001, p. 43-45.

GWIAZDZINSKI L., PUJO E., KLEIN O., « Diagnostic temporel, une fonction essentielle d'observation et de représentation », *Territoires*, n° 420, septembre 2001, p. 14-25.

HADOT P., *Exercices spirituels et Philosophie antique*, Études augustiniennes, 1993.

HÄGERSTRAND T., « The Domain of Human Geography », in R. Chorley (ed.), *Directions in Human Geography*, London, Methuen, 1973.

HEIDEGGER M., *Sein und Zeit* (1927), trad. Fr. Vezin, d'après Boehm et de Waelhens (1re partie), Lauxerois et Roëls (2e partie), *Être et Temps*, Gallimard, 1986.

HERVÉ E., *Temps des villes*, rapport remis au ministre délégué à la Ville et à la secrétaire d'État aux Droits des femmes et à la Formation professionnelle, juin 2001.

HOFFMANN R., « Time in the City – A New Action Field for Trade Unions », *Transfer. European Review of Labour and Research*, n° 4, Bruxelles, 1997, p. 775-785.

HUSSERL E., *Vorlesungen zur Phaenomenologie des inneren Zeitbewusstseins* (1893-1917), trad. fr. *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Puf, 1964.

IEEE Spectrum Magazine, « Technology 2000 », January 2000.

INSEE, « Insécurité et sentiment d'insécurité », *Insee Première*, n° 501, décembre 1996.

INSEE, *France Portrait social 1999-2000*.

INSEE-INRETS, Enquête 1982 et 1994 et enquêtes ménages plus récentes, *Enquête permanente sur les conditions de vie des ménages*, janvier 1996.

INSERM, *Rythmes de l'enfant : de l'horloge biologique aux rythmes scolaires*, éd. de l'Inserm, février 2001, 106 p.

KAHN R., GWIAZDZINSKI L., « Mondialisation de l'économie et développement des territoires, relecture d'un paradoxe apparent », *Inter-Régions*, n° 179, 1994, p. 14-20.

KREITZMAN L., *the 24 Hours Society*, Londres, Profile Books, 1999, 176 p.
KUNDERA M., *l'Art du roman*, Gallimard, 1995, p. 43.
LAFARGUE P., *le Droit à la paresse*, éd. de Maurice Dommanget, 1969.
LAIDI Z., *le Sacre du présent*, Flammarion, 2000, p. 8.
LAMBERT P., « L'énigme du sommeil », *Athena, mensuel du développement technologique*, n° 119, 1996, p. 347.
LAPLANCHE, J., *la Révolution copernicienne inachevée*, Aubier, 1992.
LE BRETON D., *Éloge de la marche*, Métailié, 2000, 177 p.
LEROI-GOURHAN A., *le Geste et la Parole*, Albin-Michel, 1992.
LESTEL D., « Fourmis cybernétiques et robots-insectes: socialité et cognition à l'interface de la robotique et de l'éthologie expérimentale », *Information sur les sciences sociales*, n° 31, 2, 1992, p. 179-211.
LISPECTOR Cl., *Agua viva*, éd. bilingue, trad. fr. Machado, éd. des Femmes, 1981.
LYNCH K., *the Image of the City*, Cambridge, Massachusetts Institute of Technology, MIT Press, 1960.
LYOTARD J.-F., *l'Inhumain*, Galilée, 1988.
MAISON DU TEMPS ET DE LA MOBILITÉ, « Le temps des enfants », *Carnets du temps*, n° 1, Belfort, octobre 2001, p. 5.
MAREGGI M., *Le politiche temporali urbane in Italia*, Florence, Alinea, 2000.
MAREGGI M., *Multipartner Table of Co-design to Manage City Actions: Italian Urban Time Policies Experiences*, 2001 ; internet http://www.og,yg.dk/eura/workshops/papers/workshop1/mareggi. htm#topbillede.
MAREGGI M., « Innovation in Urban Policy: the Experience of Italian Urban Time Policies », *Planning Theory and Practices*, vol. 3, 2002.
MARTINOTTI G., *Metropoli. La nuova morfologia sociale della città*, Bologne, Il Mulino, 1993.
MÉDA D., *Qu'est-ce que la richesse?*, Alto Aubier, 1999.
MÉDA D., *le Temps des femmes, pour un nouveau partage des rôles*, Flammarion, 2001.
MERLEAU-PONTY M., *la Prose du monde*, Gallimard, 1969, 221 p.
MERMET G., *Francoscopie 2001. Comment vivent les Français?*, Larousse, 484 p.
MEZZIOUANE A., RABOT B., *le Diagnostic de projet*, Voiron, la Lettre du cadre territorial, (dossier d'expert), 1997, 89 p.
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION, *les Pratiques culturelles des Français*, enquête 1997, 1998, la Documentation française, 359 p.
MINKOWSKI E., *le Temps vécu*, Neuchatel, Delachaux et Niestlé, 1968, 402 p.
MOLES A., ROHMER E., *Psychologie de l'espace*, Casterman, 1978, 246 p.
LE MONDE DE L'ÉDUCATION, « Entretien avec Paul Virilio » + texte de présentation d'Antoine Spire, n° 294, juillet-août 2001.
MORAND P., *Venises*, Gallimard, 1971, 215 p.
MUMFORD L., *the City in History*, trad. fr. : *la Cité à travers l'histoire*, Seuil, 1964, 782 p.
MUZET A., *le Bruit*, Flammarion, 1999.
PAUGAM S., *l'Exclusion : l'état des savoirs*, la Découverte, 1996.
PECQUEUR B., *le Développement local*, Syros, 1991.
PEREC G., *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974, 124 p.

PERSE St-J., « *Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps* », discours pour l'acceptation du prix Nobel de littérature, Stockholm, 10 décembre 1960.

PEVET P., « La mélatonine: de la folie à la réalité scientifique », *Rythmes*, 32, n° 3, 2000, p. 4-6.

PLANAT M., *Fluctuation and Noise Letters*, 1 R65, 2001.

PRADO Jr P. W., « Inscrire, à l'épreuve du technologique. Le corps entre l'art et l'artefact », in *Théâtre et (Nouvelles) Technologies*, Centre de recherches Jacques-Petit/théâtre universitaire de Franche-Comté, 2002.

PROUST M., *À la recherche du temps perdu*, Tadié, bibliothèque de la Pléiade, 4 vol., Gallimard, 1987-1989.

REINBERG A., *les Rythmes biologiques. Mode d'emploi*, Flammarion, 1994.

REINBERG A., *le Temps humain et les Rythmes biologiques*, éd. du Rocher, 1998, 250 p.

REINBERG A., FRAISSE P., LEROY C., MONTAGNER H., PEQUIGNOT H., POULIZACH, VERMEIL G., *l'Homme malade du temps*, Pernoud/Stock, 1979, 260 p.

REYMOND H., CAUVIN C., KLEINSCHMAGER R., *l'Espace géographique des villes, pour une synergie multistrates*, Anthropos, 1998, 557 p.

ROBERT J., *le Temps qu'on nous vole. Contre la société chronophage?*, Seuil, 1980.

RUFIN J.-C., *le Piège humanitaire*, J.-C. Lattès, 1986.

SANSOT P., *Du bon usage de la lenteur*, Payot, 1998, 204 p.

SASSEN S., *the Global City*, Princeton University Press, 1991.

SCALIA G., *La cultura italiana del '1900 attraverso le riviste*, Turin, Einaudi, 1961.

SCHNAPPER D., *Exclusions au cœur de la cité*, Economica, 2001.

SIMMONS D., *les Cantos d'Hypérion*, 1, Robert Laffont Pocket, 2000.

SOFRES, sondage pour *le Pèlerin magazine*, 1999.

SOFRES, *Enquête sur le temps des villes*, enquête réalisée les 1er et 26 mai 2001 pour le ministère de la Ville auprès d'un échantillon de 1 145 personnes habitant dans les agglomérations de plus de 20 000 habitants, 2001.

STALK G., HOUT T., *Vaincre le temps: reconcevoir l'entreprise pour un nouveau seuil de performance*, Paris, Dunod, 1992.

STIEGLER B., *la Technique et le Temps*, 2 t., Galilée, 1994 et 1996.

STIEGLER B., « La désincarnation », in *Penser les réseaux*, Champ Vallon, 2000.

STIEGLER B., *la Technique et le Temps*, t. 3. *le Temps du cinéma et la Question du mal-être*, Galilée, 2001.

STIEGLER B., *Symboles et Diaboles, ou la guerre des esprits*, Galilée, à paraître.

SUE R., *Temps et Ordre social*, Puf, 1994, 313 p.

TESTU F., FONTAINE R., *l'Enfant et ses Rythmes, pourquoi il faut changer l'école*, Calmann-Lévy, 2001.

THALIS, IPSOS, sondage mai 2001.

UNADEL, travaux d'élaboration d'une Charte de référence du métier d'agent de développement local, Unadel, juin 1996.

UNADEL, « *Nous affirmons que le développement local est l'échelon de base d'une véritable démocratie, de l'apprentissage de la citoyenneté* », manifeste de Carcassonne, 7 juin 1997.

VALÉRY P., *Regards sur le monde actuel*, *Œuvres*, t. II, 1945, p. 1024-1025.

VIARD J., *Réinventer les vacances, la nouvelle galaxie du tourisme*, rapport du groupe d'experts « Prospective de la demande touristique à l'horizon 2010 », la Documentation française, 1998, 335 p.

VIARD J., *Court Traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, l'Aube, 2000, 170 p.

WEBBER M., *Explorations into Urban Structure*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1964.

WEBBER M., *l'Urbain sans lieu ni bornes*, l'Aube, 1996.

ZAJCZYK F., « Milano e le sue popolazioni », in Comune di Milano, 1994, p. 215-376.

ZEDDA R., « La carta dei cronotopi urbani », in Comune di Pesaro, 1999, p. 32-35.

ZELDIN T., intervention dans *Un projet pour le territoire, les actes des forums*, conseil général du territoire de Belfort, mars-avril 2000, 134 p.

ZERUBAVEL E., *Hidden Rhythms. Schedules and Calendars in Social Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1981.

Table des matières

Préface, *Theodore Zeldin* 5

Avant-propos 7

Introduction – Penser la ville, panser le temps,
Luc Gwiazdzinski 9

Première partie – Les temps changent

Vers une nouvelle société urbaine, *Luc Gwiazdzinski* 19

Mutations quotidiennes, illustrations 43

Seconde partie – Regards croisés sur la ville en continu

Mail sur le temps qu'il fait, *Plínio Walder Prado Jr* 59

Les guerres du temps, *Bernard Stiegler* 69

L'homme dans la ville en continu, *Bernard Millet* 87

Sur la continuité de la chaleur, de l'énergie, du temps…
et de la ville, *Michel Planat* 95

La ville accélère, *Gilles Rabin* 103

Temporalité et culture, *Jean-Luc Nahel* 111

L'informatique et le temps, *Jaffar Gaber, Pablo Gruer* 121

Du temps pour les projets, *Xavier Schramm* 129

Infirmières de nuit : les ancêtres de la continuité ?,
Anne Perraut-Solivères 139

Fidélité au serment d'Hippocrate, *Georges Yoram Federmann* . 145

Les politiques temporelles, un outil de développement
durable, *Marie-Pierre Martinet* 153

Transports collectifs en Suisse : les 3 continuités, *David Asseo* 159

Police, proximités spatiales et continuité temporelle, *Paul X* 165

Trois villes italiennes : différenciation temporelle des lieux,
Marco Mareggi 169

L'architecture a (encore) le temps, *Bernard Aghina* 175

De la prise en compte du temps familial, *Élisa Terrier* 185
Les nouveaux temps de la vieillesse, *Claude Régnier* 193
L'humanitaire. Le temps des crises, les crises du temps, *Pierre Kremer* 199
L'illusion du non-vide, *Manuel Halliez* 207
Continuité ou mélange des odeurs, *Céline Ellena* 213
Vin des villes ou vin des champs ?, *David Cobbold* 219
Continuités musicales, *Nadia Wasiutek* 227

Conclusion – Quelques balises pour une cité à la carte, *Luc Gwiazdzinski* 231

Postface – Se libérer du présent, *Xavier Emmanuelli* 239

Références bibliographiques 245

La collection *Monde en cours*
extrait du catalogue

François Ascher, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, 2001
Guy Burgel, *Paris, avenir de la France*, 1999
Paul Chemetov, *La fabrique des villes*, 1992
Roberto Camagni, Maria Cristina Gibelli (dir.), *Développement urbain durable – Quatre métropoles européennes à l'épreuve*, 1997
Gilles Clément, Claude Eveno, *Le jardin planétaire*, 1997, 1999
Alain Cluzet, *Au bonheur des villes*, 2003
Colloque de Cerisy, Alain Obadia (coord.), *Entreprendre la ville – Nouvelles temporalités, nouveaux services*, 1997
Colloque de Cerisy, Gilles Jeannot et Pierre Veltz (dir.), *Le travail entre l'entreprise et la cité*, 2001
Geneviève Dubois-Taine, Yves Chalas, *La ville émergente*, 1997
Gabriel Dupuy et François Bost (coordonné et présenté par), *L'automobile et son monde*, 2000
Alain Fourest, *Chroniques de la ville ordinaire*, 1995
Françoise Gerbaux, *Utopie pour le territoire : cohérence ou complexité ?*, 1999
Jean-Loup Gourdon, *La rue – essai sur l'économie de la forme urbaine*, 2001
Isaac Joseph, *La ville sans qualités*, 1998
Gaëtane Lamarche-Vadel, *De ville en ville : l'art au présent*, 2001
Nicole May, Pierre Veltz *et alii*, *La ville éclatée*, 1998
Jean Métral (dir.), *Cultures en ville, ou de l'art et du citoyen*, 2000
Pierre Peillon, *Utopie et désordres urbains*, 2001
André Pény, Serge Wachter (dir.), *Les vitesses de la ville*, 1999
Évelyne Perrin, Nicole Rousier (coord.), *Ville et emploi – Le territoire au cœur des nouvelles formes de travail*, 2000
Guy Tapie (dir.), *Du collectif à l'œuvre. Systèmes et acteurs des grands projets urbains et architecturaux en France et en Espagne*, 2000
Jean Viard, *Le sacre du temps libre – La société des 35 heures*, 2002
Melvin M. Webber, *L'urbain sans lieu ni bornes*, 1996

Achevé d'imprimer en février 2003
sur les presses de Groupe Horizon, 13420 Gémenos
pour le compte des éditions de l'Aube,
Le Moulin du Château, F-84240 La Tour d'Aigues

Mise en pages : Compor@pid

Photographies : Luc Gwiazdzinski

Numéro d'édition : 779
Dépôt légal : mars 2003
Imprimeur n° 0301-179

Imprimé en France